

Vurm, Petr

Anthologie de la littérature francophone

Anthologie de la littérature francophone 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131012>

License: [CC BY 3.0 CZ](#)

Access Date: 20. 02. 2024

Version: 20220902

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Anthologie de la littérature francophone

Petr Vurm

Masarykova univerzita

Brno 2014



EVROPSKÁ UNIE



MINISTERSTVO ŠKOLSTVÍ,
MLÁDEŽE A TĚLOVÝCHOVY



INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

Anthologie de la littérature francophone

Petr Vurm

Masarykova univerzita
Brno 2014



evropský
sociální
fond v ČR



EVROPSKÁ UNIE



MINISTERSTVO ŠKOLSTVÍ,
MLÁDEŽE A TĚLOVÝCHOVY



OP Vzdělávání
pro konkurenceschopnost



INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

Dílo bylo vytvořeno v rámci projektu Filozofická fakulta jako pracoviště excelentního vzdělávání: Komplexní inovace studijních oborů a programů na FF MU s ohledem na požadavky znalostní ekonomiky (FIFA), reg. č. CZ.1.07/2.2.00/28.0228 Operační program Vzdělávání pro konkurenceschopnost.

© 2014 Masarykova univerzita



Toto dílo podléhá licenci Creative Commons Uveďte autora-Neužívejte dílo komerčně-Nezasahujte do díla 3.0 Česko (CC BY-NC-ND 3.0 CZ). Shrnutí a úplný text licenčního ujednání je dostupný na: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/cz/>.

Této licenci ovšem nepodléhají v díle užitá jiná díla.

Poznámka: Pokud budete toto dílo šířit, máte mj. povinnost uvést výše uvedené autorské údaje a ostatní seznámit s podmínkami licence.

ISBN 978-80-210-7091-2 (brož. vaz.)

ISBN 978-80-210-7092-9 (online : pdf)

ISBN 978-80-210-7093-6 (online : ePub)

ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Table des matières

PRÉFACE.	5
INTRODUCTION	7
<i>Dominique COMBE, Quelques questions contemporaines de la francophonie littéraire (2010).</i>	7
LE MAGHREB & LE MACHREK.	21
<i>Tahar BEN JELLOUN (1944, Fès, Maroc)</i>	21
<i>L'enfant de sable (1985)</i>	23
<i>Assia DJEBAR (Cherchell, Algérie, 1936)</i>	31
<i>L'Amour, la fantasia (1985)</i>	34
<i>Amin MAALOUF (1949, Beyrouth, Liban)</i>	39
<i>Le rocher de Tanios (1993)</i>	42
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	53
<i>Léopold Sédar SENGHOR (1906, Joal, Sénégal – 2001, Verson, France)</i>	53
<i>Élégie pour Martin Luther King (du recueil Ethiopiques).</i>	57
<i>Congo (pour trois kôras et un balafon), du recueil Ethiopiques</i>	65
<i>Ahmadou KOUROUMA (1927, Boundiali, Côte d'Ivoire – 2003, Lyon, France)</i>	67
<i>Les Soleils des indépendances (1968)</i>	69
<i>Sony LABOU TANSI (1947, Kimwanza, Congo-Kinshasa – 1995, Brazzaville, Congo-Brazzaville).</i>	84
<i>La vie et demie (1979).</i>	87
L'Océan Indien	101
<i>Boris GAMALEYA (1930, Saint-Louis, Réunion).</i>	101
<i>Vali pour une reine morte (1973).</i>	101
<i>Anne Marie GAUDIN DE LAGRANGE (1902, Marseille, France – 1943, Sainte-Marie, Réunion)</i>	104
<i>Poèmes pour l'île Bourbon (1941)</i>	104

LES CARAÏBES 106
Aimé CÉSAIRE (1913 Basse-Pointe – 2008 Fort-de-France, Martinique) 106
Cahier d'un retour au pays natal (1939) 110
Une Tempête (1969), pièce de théâtre 118
Patrick CHAMOISEAU (Fort-de-France, Martinique, 1953). 124
Texaco (1992) 127
Edouard GLISSANT (1928, Sainte-Marie, Martinique – 2011, Paris, France) 132
Le Quatrième siècle (1964) 135
BIBLIOGRAPHIE 142

Préface

Ce petit manuel sert non seulement aux étudiants du cours *Přehled frankofon-ních literatur*, il s'adresse à tout lecteur désireux de connaître et surtout de lire la littérature francophone et ses grands auteurs. La présente anthologie rassemble les auteurs et les textes les plus importants de ce domaine, le choix final étant, bien sûr, fort difficile et subjectif.

Pour des raisons pratiques, nous avons jugé convenable de miser sur les auteurs individuels en tant que représentants des grandes régions de la francophonie littéraire. Ceux-ci sont non seulement porteurs d'une certaine esthétique mais ils représentent de vrais porte-paroles d'une idéologie ou d'un courant littéraire. C'est pourquoi nous avons inclus également une biographie de chaque auteur, résumant non seulement sa vie mais avant et surtout ses idées, ses engagements et son esthétique littéraire.

Les régions de la francophonie choisies englobent ainsi les grands domaines de la francophonie contemporaine, telles qu'elles apparaissent dans les recueils similaires : le Maghreb et le Machrek, l'Afrique occidentale et subsaharienne, l'Océan indien et les Caraïbes.

Quant aux extraits, nous avons préféré choisir des textes d'une certaine longueur, tels qu'ils sont enseignés dans le cours déjà mentionné, plutôt que des textes courts auxquels il faudrait ajouter un contexte supplémentaire. De façon analogue à la situation générale en littérature, c'est surtout le roman qui prévaut en littérature francophone et qui est donc représenté, il ne manque toutefois pas de poésie ni de théâtre.

C'est un fait bien connu que la francophonie, notamment celle littéraire et culturelle, est difficile à définir et à délimiter. Le premier texte de Dominique Combe, sur les problèmes contemporains de la francophonie littéraire, en témoigne de façon éloquente. Or, dans ce manuel, nous avons dû également prendre quelques décisions fort subjectives concernant l'économie de la présentation de la francophonie, ainsi que le choix final des textes littéraires. C'est pourquoi nous avons dû, avant tout, renoncer à inclure les auteurs de ce qui s'appelle le « Monde francophone du Nord », c'est-à-dire les pays tels que le Canada, la Suisse et la Belgique. Le fait d'appartenir à un monde occidental souvent plus riche impose aux auteurs d'autres questionnements et d'autres

problématiques, ce qui risquerait de gonfler le volume au-delà des limites prescrites, ainsi que de brouiller quelque peu l'intention de cet ouvrage.

Malgré ces limitations d'ordre pratique, nous croyons que la présente *Anthologie* accomplira bien son propos principal : que l'aimable lecteur, en lisant les oeuvres des grands représentants de la littérature francophone, soit inspiré à aller en chercher d'autres à la bibliothèque, moins connus mais d'une vivacité et d'une activité insoupçonnées. En fin de compte nous désirons que notre lecteur découvre lui-même la richesse de la francophonie littéraire et qu'il en fasse une aventure !

dr. Petr Vurm

INTRODUCTION

Dominique COMBE, Quelques questions contemporaines de la francophonie littéraire (2010)

À l'entrée « francophone », le *Trésor de la langue française* donne deux définitions : « celui (celle) qui parle le français ; « en parlant d'une collectivité, dont la langue officielle ou dominante est le français », et à : « francophonie » : « ensemble de ceux qui parlent français ; plus particulièrement, ensemble des pays de langue française ». L'adjectif « francophone », qui doit s'entendre dans un sens purement linguistique et descriptif, s'applique à une communauté de sujets (groupe ethnique, peuple ; nation) qui parle français et, par extension, qui écrit en langue française. Le français peut alors être langue première ou seconde, langue nationale ou étrangère, mais il doit remplir une fonction véhiculaire. Dans l'absolu, le substantif « francophonie » dérivé de l'adjectif, désigne le fait ou la qualité de celui ou ce qui est « francophone ».

Derrière le mot « francophonie » se trouvent des réalités linguistiques disparates. Le degré de maîtrise de la langue varie du tout au tout selon les pays, les régions, les groupes sociaux, les individus. Comment comparer la situation linguistique à Genève, Bruxelles, Montréal et à Bamako, Casablanca, Port-au-Prince ? Que signifie, au juste, parler français ? Et qui parle français ? Compte tenu de la diversité des situations linguistiques, culturelles et sociopolitiques, le mot apparemment neutre de « francophonie » doit donc impérativement être mis au pluriel, car les francophonies sont nécessairement multiples.

Il en est de même des littératures francophones. L'emploi des expressions « francophonie », « littérature francophone » au singulier, n'a de sens que dans le contexte très spécifique d'une opposition aux autres *-phonies* : anglophonie, germanophonie, hispanophonie, lusophonie, arabophonie, etc. et aux littératures d'autres langues : la littérature francophone vs la littérature anglophone aux Antilles ou en Afrique, par exemple.

La « francophonie » ainsi comprise de manière collective ne concerne pas

directement les « singularités francophones » d'écrivains issus de pays où le français n'est ni langue nationale, ni même langue de communication, ne serait-ce que pour les élites. Certes, Cioran a fait le choix de renoncer au roumain au profit du français, mais il vient d'un pays qui a une tradition francophone collective, même si le français n'y est pas la langue officielle. Samuel Beckett, Hector Bianciotti, Lorand Gaspar, qui ne sont pas de langue maternelle française, ont fait le choix d'écrire en français, de même que Joseph Conrad ou Vladimir Nabokov pour l'anglais. Ils peuvent ainsi être qualifiés de « francophones », mais leur choix reste strictement individuel et personnel, il n'engage pas une communauté de sujets. A proprement parler, il n'existe pas de francophonie irlandaise, argentine ou hongroise, dans le sens où l'on parle d'une francophonie haïtienne, libanaise, suisse, ou même roumaine.

Le fait historique et culturel de la « francophonie », lui-même, revêt une signification double. Parmi les grandes aires géographiques de diffusion de la langue française, en simplifiant et en schématisant à l'extrême, on peut distinguer le « Nord », le monde occidental, où la langue française s'est développée librement (même s'il s'agit de colonies de peuplement, comme au Canada), du « Sud » colonial et postcolonial, où la langue a été imposée par l'impérialisme européen. Les francophonies coloniales (ou postcoloniales) résultent d'une exportation ou d'une « dispersion » du français vers les Antilles, l'Afrique, le Proche-Orient, l'océan Indien, le Pacifique, et se distinguent des francophonies « ataviques » (Glissant), qui correspondent aux lieux de la naissance et du développement de la langue française en Europe : France, Wallonie-Bruxelles et Luxembourg, Suisse romande, Val d'Aoste.

Monde francophone du « Nord » : Europe (Suisse, Belgique, Luxembourg, Val d'Aoste, Roumanie) ; Amérique du Nord (Québec, provinces partiellement francophones du Canada : Acadie, Ontario, Manitoba), ou des États-Unis, quoique à titre résiduel : Louisiane, Vermont, etc.), Terre-Neuve...

Monde francophone postcolonial du « Sud » : Afrique (Maghreb : Tunisie, Algérie, Maroc) et Afrique subsaharienne (Côte d'Ivoire, Sénégal, Tchad, Mali, Niger, Gabon, Cameroun, Congo...) ; Caraïbe (Guyane, Martinique, Guadeloupe, Haïti) ; océan Indien (Madagascar, Djibouti, Comores, Réunion, Maurice) ; Proche-Orient (Syrie, Liban, Égypte) ; Asie du Sud-Est (Vietnam, Cambodge, Laos) ; Pacifique (Nouvelle-Calédonie, Polynésie française).

La diffusion du français outre-mer occasionne une rencontre, et souvent même un « choc » des langues, qui crée naturellement des situations plurilingues dans lesquelles le français est en contact avec l'anglais, l'espagnol, le créole, l'arabe, le berbère, le wolof, le malinké, le malgache, etc. Les littératures francophones des Antilles, du Maghreb et d'Afrique subsaharienne portent la marque évidente d'une interaction des langues et des cultures, dans une confrontation parfois violente. Certes, les histoires des deux mondes se croisent, se rejoignent et s'entrelacent, mais elles produisent des situations très différentes, suscitant à leur tour des rapports à la langue et à la culture françaises radicalement différents, qui influencent de manière décisive la production littéraire. Un abîme sépare la francophonie en Algérie, province arabe de l'Empire ottoman lorsqu'elle est conquise par l'armée française en 1830, et en Suisse romande, où l'on parle français depuis que le français existe, et qui n'a jamais été sous domination française. Les différences de situation sont même si profondes que certains critiques s'interrogent sur la pertinence de l'idée de « francophonie » (ou de toute autre *-phonie*, du reste) pour rapprocher des littératures et des cultures que parfois tout sépare. C'est le critère de la langue, sur lequel est fondée l'idée même de « francophonie », qui est ainsi remis en question puisque « l'identité ne se réduit pas à la langue » (Quaghebeur, 1997). Au-delà (ou en deçà) du problème philosophique des rapports entre la langue et l'identité, ou plutôt les langues et les identités, sur lequel il faudra revenir, il n'en demeure pas moins que les expressions « littératures francophones » et « francophonie » se sont imposées, au prix de malentendus et de controverses infinies.

Après la conférence de Brazzaville en 1944, dans laquelle le général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire d'Alger, proposa une évolution du statut des colonies en Afrique, la constitution de la IV^e République française, en 1946, prévoit la création d'une Union française réunissant la métropole et ses colonies. Entre-temps, à l'initiative de Césaire, député communiste à l'Assemblée nationale et artisan de la loi de « territorialisation », la Martinique et la Guadeloupe sont devenues des « départements d'outre-mer ». Sous la V^e République, après le processus des indépendances qui s'achève avec la guerre d'Algérie et les accords d'Évian en 1962, il ne reste plus – officiellement, du moins – de l'ancien empire colonial français que les départements et territoires d'outre-mer, partie intégrante du territoire national.

Se pose alors pour la plupart des nouveaux États – à l'exception de l'Algérie et du Vietnam, ou encore de la Guinée, qui accusent Paris de « néocolonia-

lisme » – la question cruciale des relations avec l'ancienne puissance coloniale. La France reste de toute façon encore présente à travers ses capitaux, ses intérêts économiques, ses commerçants, ses fonctionnaires, ses professeurs – et surtout sa langue. Sous l'impulsion de Senghor, de Bourguiba et de quelques autres, germe l'idée, inspirée du Commonwealth britannique, d'une Communauté des pays francophones, que rapprochent une histoire et une langue communes. En 1969, se réunit à Niamey (Niger). Sa première conférence intergouvernementale des États francophones. Le mars 1970, lors d'une deuxième conférence à Niamey, 21 pays décident de créer une Agence de coopération culturelle et technique (ACCT), qui devient l'Agence intergouvernementale de la francophonie, puis l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) en 2005. L'OIF, dotée d'un budget important, finance des actions en faveur du développement de la langue et de la culture françaises et organise, tous les deux ans, un sommet des chefs d'État et de gouvernement « ayant le français en partage ». Ces institutions, relayées par de nombreux organismes et associations (de parlementaires, de journalistes, d'avocats, de professeurs, etc.), constituent la Francophonie en quelque sorte « officielle ». Le Québec joue un rôle déterminant dans ce projet politique international, mais la communauté est tout de même largement perçue à l'étranger comme une sorte de « club » des anciennes colonies animé par le président de la République française, qui use de son influence dans les réunions internationales. Par ses origines et par son histoire, la Francophonie avec une majuscule revêt donc une signification éminemment politique qui alimente toutes les controverses depuis les années 1960, comme en témoigne le fait qu'un pays comme l'Algérie ait longtemps refusé d'appartenir à ses instances.

Certes, la « Francophonie » se distingue en théorie de la « francophonie ». Selon une tradition politique héritée du XIX^e siècle, on oppose parfois la « nation », qui désigne le pays « officiel » pour l'administration, au « peuple » qui constitue le pays « réel ». De la même façon, il existe une francophonie « réelle », de terrain, qui ne correspond pas nécessairement à la Francophonie politique. Le Sénégal et la Tunisie relèvent à la fois de la Francophonie et de la francophonie, tandis que l'Algérie récuse la Francophonie alors même que le français y reste encore largement en usage. L'Égypte, où la francophonie se limite à une élite, joue quant à elle un rôle important dans les instances de la Francophonie. Au centre de la Francophonie, sur le territoire de la République française elle-même, qui ne reconnaît que le français comme langue officielle, d'autres langues sont parlées chaque jour

par des milliers de sujets, non seulement des langues européennes (ou supposées telles), « régionales » comme le breton, le corse, le catalan, le basque, l'alsacien, que certains considèrent comme en sursis, mais encore des langues véhiculaires non européennes comme l'arabe, le berbère, le turc, le wolof, le malinké (pour ne pas citer le créole, qui pose des problèmes spécifiques)... Toutes ces langues conduisent à interroger l'adéquation de la « francophonie » à la « Francophonie » en France même.

Mais la langue et le politique sont intimement liés, y compris et surtout en littérature. Dans l'usage, en fait sinon en droit, il paraît bien difficile de distinguer la « Francophonie » officielle des francophonies réelles et plurielles en Afrique, en Amérique, en Asie ou en Europe. De cette indistinction, qui ne tient pas seulement à une confusion terminologique mais à la nature même de la langue et de la littérature, naissent les discussions, débats, controverses et polémiques que le présent ouvrage tente d'examiner à travers les littératures de la « francophonie » dans la double acception du terme : les « littératures francophones ».

*

Invités réguliers des salons du livre et des festivals, les romanciers que la critique appelle « francophones » sont à l'honneur, Après Patrick Chamoiseau, Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Andreï Makine, Anne Hébert, Pierre Mertens, Jacques Chessex, ils reçoivent de prestigieux prix littéraires. Alain Mabanckou obtient le Renaudot en 2006 pour *Mémoires de porc-épic*, Jonathan Littell le Goncourt en 2006 pour *Les Bienveillantes*, Nancy Huston le Médicis étranger en 2007 pour *Lignes de faille*, Vassilis Alexakis le Grand Prix du roman de l'Académie française en 2007 pour *Ap. J.-C.*, Henri Bauchau le Livre Inter en 2008 pour *Le Boulevard périphérique*, Tierno Monénembo le Renaudot en 2008 pour *Le Roi de Kahel*, Dany Laferrière le Médicis en 2009 pour *L'Énigme du retour*.

À travers eux, l'édition, le public, la presse, les officiels vantent la vitalité de la langue française en Afrique, aux Antilles, au Maghreb, mais aussi au Canada et, dans une moindre mesure, en Europe. C'est la Francophonie qui est célébrée. Assia Djebar, élue à l'Académie française en 2005, déclare être « contente pour la francophonie du Maghreb ». L'Afrique, elle, pleure Senghor, dont on fête en 2006 le centième anniversaire de la naissance, à défaut de lui avoir rendu l'hommage officiel que la « Françafrique » lui devait. Césaire, « chantre de la négritude » dis-

paru au printemps 2008, fait l'objet de commémorations académiques. L'Association pour le développement de la pensée française (ADPF) publie sous les auspices du ministère des Affaires étrangères des monographies consacrées à Assia Djébar et à Édouard Glissant. En 2008, le prix Nobel lui-même, qui n'a plus été décerné à un écrivain français depuis Claude Simon en 1976, récompense la Francophonie en la personne de Jean-Marie Gustave Le Clézio, romancier français né sur l'île Maurice.

Mais le succès indéniable de ces écrivains, qu'on appelle « francophones » par commodité, provoque d'innombrables et interminables polémiques. Après l'*Éloge de la créolité* en 1989, le manifeste *Pour une littérature-monde*, publié dans le quotidien *Le Monde* puis en volume aux éditions Gallimard en 2007, nourrit abondamment les tribunes du quotidien. Les écrivains francophones, souvent eux-mêmes des migrants ou des réfugiés, interviennent dans le débat controversé sur l'identité nationale et sur la place de l'Islam en France. Tahar Ben Jelloun, Abdelwahab Meddeb, Amin Maalouf, Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau prennent ainsi activement part au débat politique. Ces polémiques médiatiques autour des littératures francophones et de la littérature en général, qui n'ont guère d'équivalent à l'étranger, sont typiquement franco-françaises. La notoriété des écrivains francophones paraît en effet acquise au prix de terribles malentendus. La promotion des romanciers d'Afrique, des Antilles, du Monde arabe ou du Québec ne flatterait-elle pas insidieusement le goût du public pour un exotisme facile rappelant le roman colonial ? Les romans de Tahar Ben Jelloun, d'Amin Maalouf, de Maryse Condé, de Patrick Chamoiseau, de Calixthe Beyala ou d'Andréï Makine ne satisferaient-ils pas, au fond, la nostalgie ambiguë de l'Ailleurs ? Les contes des *Mille et Une Nuits*, le mirage oriental, le rêve des îles et des Tropiques séduisent en effet le public français, surtout s'ils sont traduits d'une langue étrangère qui en démultiplie l'effet d'exotisme.

Les romanciers eux-mêmes, conscients de ces risques, prennent une distance ironique à l'égard des honneurs qui leur sont rendus, comme Alain Mabanckou en 2006 :

J'écris en français pour que l'on continue à me poser sempiternellement la question « Pourquoi écrivez-vous en français ? » [...] J'écris en français pour manger dans tous les râteliers de l'institution francophone. [...] J'écris en français parce que je voulais être publié, primé – dis-je ! –, célébré à Paris. [...] J'écris en français parce que je rêve de recevoir un jour le prix Goncourt.

J'écris en français parce que je rêve de traîner mes vieux os jusqu'au Quai Conti [...], (*Libération*, 16 mars 2006)

Ben Jelloun et Maalouf utilisent leur position médiatique pour dénoncer les relents colonialistes de la Francophonie qui les célèbre, et se démarquer de la génération de Senghor.

Mais ces critiques et ces interrogations ne sont pas nouvelles. Dans *Aurélien* (1944), Aragon met en scène un personnage raciste qui se plaint qu'on attribue le prix Goncourt à René Maran pour un « roman nègre », *Batouala*, en 1921. De toute façon, la « littérature mondiale » du XXI^e siècle ne se fait pas à Paris, et encore moins à Montréal, Bruxelles, Genève ou Beyrouth, mais à Londres, New York, Toronto, Sydney et New Delhi. La « République mondiale des lettres » n'a plus Paris pour capitale, mais Londres ou New York, qui bénéficient de la formidable diffusion de l'anglais comme « langue globale ». Sur un marché du livre mondialisé, le livre français ne pèse pas lourd, comme s'attachent à le montrer régulièrement les statistiques alarmistes des éditeurs, confirmées par le chiffre des traductions. Mais celles-ci concernent également l'ensemble des langues européennes autres que l'anglais et, dans une moindre mesure, l'espagnol. Les prix littéraires français : Goncourt, Renaudot, Médicis, Interallié, Inter, de l'Académie française, etc. et francophones : prix Athanase David, prix du Gouverneur général au Québec, prix Rambert en Suisse, prix de l'Académie royale de Belgique ont une audience confidentielle, comparés aux prestigieux prix anglo-saxons comme le Booker Prize ou le Pulitzer. Le Grand prix de la Francophonie décerné par l'Académie française depuis 1986, à Georges Scéhadé, Albert Cossery, Saïah Stétié, François Cheng, n'intéresse guère les médias, surtout à l'étranger. Le Nobel de littérature lui-même, suffit-il à assurer le rayonnement de la littérature en français ? La notoriété discrète de Le Clézio dans le monde anglo-saxon incite à en douter. Depuis sa création, en fait de francophones non français, seuls Maeterlinck et Beckett (et encore, en tant qu'irlandais bilingue) ont reçu le prix. Senghor et Césaire auraient largement pu y prétendre, compte tenu de leur audience internationale mais, outre des raisons politiques, le jury leur a préféré des auteurs de langue anglaise issus eux aussi du monde postcolonial, Wole Soyinka, V.S. Naipaul, Derek Walcott, John Maxwell Coetzee, Doris Lessing, de très grande envergure eux aussi. Le prestigieux Booker Prize, réservé au Commonwealth, a maintes fois été attribué à des auteurs qui n'étaient pas d'origine britannique, comme Salman Rushdie, Ben Okri, Arundhati Roy, Kazuo

Ishiguro, parmi lesquels seront élus, un jour ou l'autre, les futurs Nobel. Que le Goncourt ou le Renaudot soit attribué à Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Patrick Chamoiseau, Jonathan Littell ou Alain Mabanckou ne suffit malheureusement pas à mettre ces derniers en lice pour le Nobel – d'autant moins que leur sélection est loin d'être au-dessus de tout soupçon, contrairement aux prix anglo-saxons, qui répondent à des critères exclusivement littéraires.

En France même, loin de constituer un atout, la langue française se révèle paradoxalement un obstacle, comme l'a constaté déjà en 1867 Octave Crémazie :

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chance de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons jamais, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie ; et quand bien même le Canada deviendrait indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique, qui parle langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge ? Ne pouvant lutter avec la France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier, avant Fenimore Cooper, l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs.

Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mohicans* se révélerait parmi nous, ses oeuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait l'irréparable sort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard. Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit par un colon du Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs.

Ce constat pessimiste a été formulé il y a déjà bien longtemps, en 1867, à Paris. On ne parlait pas encore de littératures francophones, mais toutes les questions étaient déjà posées. Le poète et éditeur canadien français Octave Crémazie, figure majeure du romantisme, exilé à Paris pour échapper à ses créanciers, correspond avec un ami resté au Québec. Il dresse un diagnostic sans appel sur la littérature du Canada français dont il est l'un des pères fondateurs. Étendu de la littérature canadienne française à la littérature « québécoise », dont la notion ne s'impose qu'un siècle plus tard, et de là aux littératures francophones dans leur ensemble, ce constat reste encore d'une saisissante actualité en 2010.

Les contemporains, eux, se méfient d'une consécration universitaire, pourtant assez rare et parcimonieuse, surtout en France. Ainsi du romancier djiboutien Abdourrahmane A. Waberi :

À l'université, le sort des écritures dites « francophones » n'est pas à envier davantage. La même pensée systématique, paraphrastique et in fine hiérarchisante règne dans les coulisses quand elle ne déroule pas ses muscles dans les amphithéâtres et dans les pages des manuels édictés depuis le sommet de la pyramide. On réduit la prose ou le poème « francophone » au document et, lorsqu'on lui accorde une capacité subversive du bout des lèvres, c'est presque toujours sur le terrain sociopolitique, et presque jamais sur le terrain formel. [...] C'est ainsi que le poème ou la prose en question se trouve neutralisé dans sa spécificité et son tumulte propres, renvoyé au folklore et à la vulgate sociologique, à l'univers préhistorique des contes et des légendes, réduit en note de bas de page noyée dans le désert glacé de l'abstraction.

Waberi, lui-même professeur, est l'auteur d'un roman hilarant qui, renversant le point de vue ethnocentrique, représente la culture occidentale à partir d'une Afrique devenue dominante, *États-Unis d'Afrique* (2006). Il dresse un tableau accablant de la situation des littératures francophones dans l'université française, qu'on retrouve sous la plume des autres signataires du manifeste. La littérature comme telle, il est vrai, est souvent le parent pauvre des études francophones, où prévalent des préoccupations ethnographiques, sociologiques, idéologiques qui transforment le texte en document, négligeant l'écriture qui lui donne sa qualité littéraire. Cependant, là encore, la critique n'est pas nouvelle. La caricature du cours de littérature fastidieux dispensé à la Sorbonne par un mandarin fatigué est devenue un cliché, bien qu'elle ne soit évidemment pas toujours sans fondement...

C'est aussi une facilité pour l'écrivain, francophone ou non, de dénigrer la critique, alors qu'il n'est pas lui-même insensible à la reconnaissance universitaire, qui passe par les cours, les séminaires, les conférences, les colloques qu'il est de bon ton de décrier. Mais il ne faut pas oublier que nombreux sont ceux qui, parmi ces écrivains francophones, sont ou ont été professeurs, d'Aimé Césaire à Édouard Glissant, de Maryse Condé à Raphaël Confiant, de Léopold Sédar Senghor à Mongo Beti, de Tierno Monémbo à Alain Mabanckou. Les littératures francophones, comme du reste la littérature française, sont souvent des littératures de professeurs, même si le style n'en est plus aujourd'hui un style « d'instituteur », comme on a coutume de le dire à propos des textes fondateurs des années 1950. Le tableau paraît en fait correspondre à la situation des littératures francophones des années 1970–1980, quand Waberi était encore étudiant. À ce moment-là, enseigner les littératures francophones n'allait pas de soi, tant s'en faut. Le cliché est d'autant plus sujet à caution que Waberi oppose l'université française aux universités américaines, qui auraient selon lui, « une tout autre attitude, dénuée de ce paternalisme drapé des idéaux de la Révolution et des Lumières », d'un autre âge. Il suffit de fréquenter les campus nord-américains pour se persuader qu'ils sont loin d'être exempts des défauts pointés par Waberi, même lorsque des écrivains réputés y enseignent. Le « politiquement correct » qui y règne depuis les années 1980, mauvaise conscience moderne à l'égard des Afro-américains et des minorités, n'est pas toujours exempte de paternalisme, voire de condescendance. Mais il est exact que les programmes de *Francophone and Postcolonial Studies* occupent une place de choix dans les cursus universitaires anglo-saxons, dont les universités françaises devraient s'inspirer. Dans un système universitaire concurrentiel, où les universités privées jouent un rôle moteur, il y a certes des raisons économiques au développement des études francophones. Il s'agit en effet d'attirer des étudiants issus des minorités, afin de bénéficier des subventions accordées par l'État pour la « discrimination positive ». Mais l'intérêt pour les cultures minoritaires n'en est pas moins réel, dans une tradition universitaire plus ouverte à l'immigration et sans doute moins attachée aux « canons » occidentaux.

Les littératures francophones restent encore trop peu présentes dans les programmes universitaires hexagonaux, en particulier pour les concours de recrutement des professeurs. Mais Kateb Yacine est désormais inscrit au concours d'entrée à l'École normale supérieure de Lyon, et on peut espérer (rêver ?) le voir figurer un jour au programme des agrégations de lettres. Senghor est le seul auteur francophone à n'y avoir jamais figuré pour le tronc commun de littérature, même

si Césaire vient d'y entrer pour l'épreuve de littérature comparée, sous le thème de l'épique moderne. Mais à quand un programme incluant Mohammed Dib (Algérie), Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire), Jacques Roumain (Haïti), Georges Schehadé (Liban), Charles-Ferdinand Ramuz (Suisse), Ghelderode (Belgique), Gaston Miron (Québec) ? Les choix timides des jurys pour la littérature du xx^e siècle qui, en fait de francophonie, ne s'aventurent guère au-delà de Saint-John Perse et de Beckett, sont révélateurs d'une méconnaissance plus que d'un rejet, encore que se pose régulièrement la question des « classiques » de la littérature française, c'est-à-dire des « canons » littéraires. Mais Césaire, sans doute plus lu que Saint-John Perse, pourtant inscrit au programme à deux reprises en vingt ans, n'est-il pas désormais devenu un « classique » ? Certes, le programme de spécialité des séries littéraires du baccalauréat, après Senghor, a justement accueilli Césaire ; mais celui-ci a été retiré au bout d'une année seulement, sans doute en raison du caractère subversif du *Discours sur le colonialisme*, qui était associé au *Cahier d'un retour au pays natal*... Depuis lors, plus d'auteurs « francophones ».

Néanmoins, des progrès considérables ont été accomplis ces dernières années. Si l'on considère les différentes « aires » culturelles francophones abordées dans les programmes universitaires, le Maghreb, les Antilles et, dans une moindre mesure l'Afrique subsaharienne occupent une place dominante, mais au détriment d'autres aires, moins connues comme le Proche-Orient, l'océan Indien et le Pacifique, l'Asie du Sud-Est, l'Europe, et même l'Amérique du Nord, qui ne se limite pas au Québec. L'enseignement est en outre trop souvent cloisonné, en raison de la nécessaire spécialisation des chercheurs. Les approches transversales et synthétiques sont peu répandues dans le champ francophone, à la différence du domaine postcolonial anglophone. Hormis l'héritage de la catégorie, désormais obsolète, des littératures dites « négro-africaines », dans laquelle figuraient conjointement des auteurs antillais et africains sur la base de la « négritude », trop rares sont encore aujourd'hui les enseignements qui croisent différentes aires des littératures francophones. Il reste encore à faire dialoguer Kateb Yacine (Algérie) avec Hubert Aquin (Québec), René Depestre (Haïti) avec Jacques Rabemananjara (Madagascar).

Comparaison n'est pas raison, certes, mais les littératures francophones, comme toutes les littératures, sont ouvertes les unes sur les autres, de sorte que des échanges s'établissent non seulement avec la littérature française, qu'il serait absurde de dénier ou même de sous-estimer, mais avec les autres littératures francophones, anglophones, etc., du Sud comme du Nord.

En outre, lorsque les littératures francophones sont introduites dans l'université française et dans la critique, dans les années 1960, elles sont souvent présentées en annexe de l'histoire de la littérature française, comme leur prolongement naturel. Les principaux auteurs, systématiquement rapportés à leurs « maîtres » ou modèles français, sont analysés et jugés à l'aune de la littérature française ou d'autres littératures europhones en guise de « canon ». C'est ainsi que Kateb Yacine est systématiquement rapproché de Faulkner, Senghor de Claudel et de Péguy, Tchicaya U Tam'si de Rimbaud. Certes, ces rapprochements sont fondés, ils tendent souvent à atténuer la singularité et l'originalité des écrivains francophones. La critique n'échappe pas toujours aux préjugés ethnocentriques, adoptant une attitude paternaliste un peu condescendante à l'égard de la périphérie. Mais, à leur décharge, les écrivains eux-mêmes ne manquent pas de se référer à ces modèles français ou occidentaux pour légitimer leur démarche. Ils sont surtout des lecteurs admiratifs (et pas seulement des imitateurs, comme on voulut le dire) : Kateb cite le nom de Faulkner dans la préface de *Nedjma*, Senghor avoue sa dette à l'égard de Claudel et de Péguy, Tchicaya U Tam'si intitule son premier recueil *Le Mauvais sang*, en hommage au titre d'une section d'*Une saison en enfer*. Aujourd'hui, les littératures francophones, ayant acquis une certaine légitimité institutionnelle, sont au contraire parfois artificiellement coupées de la littérature dite « française », mais aussi des autres littératures europhones, en particulier anglophone, avec lesquelles elles sont pourtant en dialogue étroit et constant. Les littératures francophones s'inscrivent dans un réseau de relations avec les autres littératures du Sud en langues européennes ou vernaculaires, mais aussi avec les littératures occidentales. Waberi observe ainsi fort justement :

Je ne vois pas pourquoi je devrais m'approprier Kateb Yacine plus qu'Henri Michaux. À la limite, la plus grosse insulte qu'on puisse me faire, c'est me reprocher de m'intéresser à Joyce, sous prétexte que je suis un écrivain du tiers-monde. Certains pensent qu'un écrivain du tiers-monde doit faire une littérature utilitaire, puisqu'il vient d'un pays, d'un continent où il y a 70 % d'analphabètes.

À renvoyer ainsi l'écrivain du Sud à ses congénères et aux urgences socio-économiques, la critique reproduit les préjugés ethnocentriques qu'elle prétend dénoncer. Les différentes aires de la francophonie elles-mêmes gagnent à être mises en « Relation », comme y incite non seulement le « métissage » senghorien, mais encore la « Poétique du Divers » défendue par Édouard Glissant, par-delà la

logique des identités nationales, qui préside encore à l'*Histoire comparée des littératures francophones* (1981) d'Auguste Viatte, un précurseur. Il faut tenter d'éviter l'hyperspécialisation à laquelle invite fatalement l'immensité du champ. Depuis quelques années, à la mesure même du phénomène des « écritures migrantes » et de l'« hybridité » postcoloniale, les études sur les échanges et passages entre les cultures se multiplient, fort heureusement.

*

À quoi bon se risquer encore, après tant d'autres, à écrire sur les littératures francophones ? Et d'ailleurs, les littératures francophones – « périphériques », « mineures », « postcoloniales », « migrantes », comme on voudra – existent-elles ? En définitive, ne sont-elles pas une pure construction de l'esprit (journalistique et universitaire) pour rassembler, de manière artificielle, des auteurs inscrits dans des histoires et des cultures hétérogènes, et qui n'ont rien d'autre en commun que la langue ? Mais l'argument nominaliste vaut pour toute tentative de regroupement d'écrivains et de textes : pour les littératures « francophones » aussi bien que « postcoloniales », « migrantes », ou tout simplement pour les littératures « africaine », « maghrébine », « antillaise », etc. Le romancier togolais Kossi Efovi déclare en effet, à propos du romancier et dramaturge congolais Sony Labou Tansi, auteur de *La Vie et demie* (1979) :

Pour moi, la littérature africaine est quelque chose qui n'existe pas. Quand Sony Labou Tansi écrit, c'est Sony Labou Tansi qui écrit, ce n'est ni le Congo ni l'Afrique. On peut identifier un arrière-plan culturel, mais ce n'est pas une question littéraire – celle-ci est ailleurs. La littérature africaine peut exister comme quelque chose de fabriqué, comme une question qui est intéressante d'un point de vue sociologique, pas d'un point de vue littéraire ! Elle existe peut-être comme une réponse à un libraire qui a besoin de classer ses livres. C'est une forme de classification – comme une autre.

Toute histoire littéraire est une construction *a posteriori*. Il appartient au chercheur et au critique de donner une pertinence à ces catégories, que la seule appartenance ethnelinguistique ne suffit pas à légitimer. Certes, les rapprochements par-delà les langues d'auteurs inscrits dans une culture ou une histoire communes, peuvent paraître justifiés. Édouard Glissant a évidemment plus d'affinités

avec le poète antillais Derek Walcott, anglophone et créolophone de Sainte-Lucie, qu'avec ses contemporains suisses ou belges. Nombre d'écrivains de langue française se réfèrent plus volontiers aux littératures américaines, par exemple, qu'à la littérature française. Mais il n'en demeure pas moins que la langue, toute langue, est déjà en soi un facteur commun, parce qu'elle est porteuse de représentations susceptibles d'être partagées. La théorie postcoloniale elle-même se concentre sur les textes de langue anglaise, quoiqu'elle cite (le plus souvent en traduction) Fanon, Memmi, Césaire et les penseurs de la « *French theory* » : Foucault, Derrida, Lacan, Lyotard ou Deleuze. Et les critiques anglophones qui travaillent dans le domaine des *Francophone Postcolonial Studies* n'opèrent que rarement des rapprochements avec le champ anglophone. Le clivage des langues et le partage des savoirs subsistent, même outre-Manche et outre-Atlantique. Ce sont ces représentations communes du monde (on n'ose dire, comme Senghor, des « valeurs ») qui donnent une fonction heuristique au qualificatif « francophone » (comme à ceux d'« anglophone », « hispanophone », etc.), pourtant vague et insuffisant, surtout à l'heure de la littérature mondiale.

Faut-il se résoudre à l'alternative accablante proposée par Waberi, qui se demande « s'il faut se jeter dans la Seine comme Paul Celan le fit pour d'autres raisons hautement brûlantes », ou au contraire, par opportunisme, « rejoindre la francophonie emplumée, juchée sur sa rente linguistique tel un notaire sur ses actes, dont Senghor avait jadis tracé les contours » ? Faut-il, comme le propose cyniquement Mabanckou, « manger dans tous les râteliers de l'institution francophone » ? L'identité ne se réduit certes pas à la langue, mais celle-ci demeure tout de même essentielle. Existe-t-il dans et par la langue française une certaine communauté « d'esprit » (comme dirait Senghor, à nouveau), ou plutôt de pensée ? Entre des romanciers aussi différents que Waberi (Djibouti), Mabanckou (Congo), Laferrière (Haïti/Québec), Godbout (Québec), Sansai (Algérie), Svit (Slovénie), Layaz (Suisse), Dai Stje (Chine), tous signataires du manifeste *Pour une littérature-monde*, se tissent les liens étroits d'une « Relation » qui, peut-être, passe par la langue. Paradoxalement, c'est le refus de l'idée de Francophonie qui rassemble ces écrivains sous la bannière d'une *littérature-monde en français*. Cette communauté « inavouée », fragile et incertaine des littératures francophones malgré elles, si hypothétique ou problématique qu'en soit la dénomination, interroge la littérature elle-même. Les études dites francophones sont un laboratoire de la théorie littéraire. Réfléchir à la place et à la signification des littératures francophones, c'est réfléchir au statut de la littérature comme telle.

LE MAGHREB & LE MACHREK

Tahar BEN JELLOUN (1944, Fès, Maroc)

Tahar ben Jelloun est né dans l'ancienne ville de Fès au Maroc, le 1^{er} décembre 1944. Il y est scolarisé, dans la tradition d'une école coranique, puis dans une école primaire franco-marocaine bilingue en français et en arabe. Ses parents quittent Fès pour Tanger en 1955. Il y obtient le baccalauréat en 1963, au lycée Regnault, le plus ancien lycée français du Maroc. Il s'inscrit pour des études de philosophie à l'université Mohammed-V de Rabat où il suit les cours du sociologue et poète Abdelkébir Khatibi. Il enseigne la philosophie, en octobre 1968 à Tetouan, puis au lycée Mohamed V à Casablanca. À la suite de manifestations d'étudiants et de lycéens dans les grandes villes du Maroc, il est envoyé, avec 94 membres du syndicat de l'Union des étudiants du Maroc, le 23 mars 1965, dans un camp disciplinaire de Parmée. Libéré en juillet 1966, il reprend ses études. Il rencontre l'avant-garde littéraire de la revue *Souffles*, animée par Abdellatif Laâbi. Il collabore à cette revue de 1968 à 1970 et publie son premier poème, *L'Aube des dalles*.

Son premier recueil de poésie, *Hommes sous linceul de silence*, préfacé par Abraham Serfaty, est édité en 1971 aux éditions Atalantes, rattachées à la revue *Souffles*. En 1971, après l'arabisation de l'enseignement de la philosophie au Maroc, il demande une mise en disponibilité pour préparer une thèse en psychologie à l'université de Paris VII, à Jussieu et quitte en septembre 1971, le Maroc pour la France. Il travaille comme psychothérapeute de 1972 à 1975. En 1972, le journal *Le Monde* accueille son premier article dans *Le Monde des livres* et il publie un recueil de poésie, *Cicatrices du soleil*, chez Maspero. En septembre 1973, *Harrouda*, son premier roman est édité par Maurice Nadeau chez Denoël. Cet ouvrage est salué par Roland Barthes et Samuel Beckett. En juin 1975, il soutient sa thèse en psychiatrie sociale sur la misère affective et sexuelle des travailleurs nord-africains en France, dont il tirera un récit en prose poétique, *La Réclusion solitaire* (1976) et un essai, *La Plus Haute des solitudes* (1977). Jean Genet assiste à sa soutenance. Le Seuil sera son principal éditeur jusqu'en 2005.

Il est lauréat du Prix Goncourt en 1987, pour *La Nuit sacrée*. En 1990, il demande la nationalité française. Il reçoit le Prix Impac des bibliothèques et librairies

anglo-saxonnes, à Dublin en juin 2004, pour *Cette aveuglante absence de lumière*, écrit après un entretien avec un ancien prisonnier du bagne de Tazmamart au Maroc. Il a été fait officier de la Légion d'Honneur en 2007. Il est élu membre de l'Académie Goncourt en 2008. Il a quatre enfants. Il réside à Paris et à Tanger. Écrivain francophone le plus traduit au monde, en 44 langues, il représente un phénomène d'édition, avec à ce jour, 3 millions d'exemplaires vendus. Différentes périodes de son existence, sont évoquées dans plusieurs récits autobiographiques, *Jour de silence à Tanger*, dédié à son père (1990), *Éloge de l'amitié, ombre de la trahison* (2003), *Le dernier Ami* (2004), *Sur ma Mère* (2008). Quels sont les temps forts de son expérience ? L'enfance fassi, l'adolescence tangéroise, l'engagement et la répression politique, l'avant-garde littéraire, l'écoute de la parole des émigrés, vont être l'ancrage originel des thématiques constantes de sa création. Tahar Ben Jelloun aborde « l'absence à soi » dans le déracinement et l'exil, la critique de la société postcoloniale et de la société marocaine contemporaine, la condition faite aux femmes, aux exclus de la parole, la réappropriation de la mémoire, l'hospitalité et le racisme, le rapport à la langue et à l'écriture. Hôte invité à la langue française, écrivain de « l'appartenance à deux mondes », il rend l'hospitalité en français, à cette part de lui-même qui vient de la société traditionnelle marocaine et de la culture arabe (1997). Né à la littérature en poésie, Tahar Ben Jelloun habite la langue française en poète. L'écriture poétique ne l'a jamais quitté, des expériences de *Souffles* aux recueils les plus récents. Mais il explore des genres littéraires multiples, à la frontière de la poésie contemporaine, du roman moderne, du conte oriental, de l'autobiographie fictive, de l'essai, du récit didactique, de la critique d'art. L'itinéraire des narrateurs et des personnages des récits, plutôt spatial que chronologique, s'inscrit dans des villes qui racontent et se racontent : Fès, sa ville natale, ville de la tradition, des symboles de la haute culture musulmane et de la résistance nationale, Tanger la ville frontière ouverte sur la Méditerranée, Casablanca la capitale moderne et Paris, l'étrangère, ville d'émigration et ville hôte. Illustrant le courant postmoderne de l'écriture, il expérimente une poétique du récit en train de se construire, une polyphonie narrative où le narrateur s'efface pour laisser la place aux voix plurielles. Il intègre les procédés narratifs empruntés à la tradition orale et recourt à la figure du conteur populaire et de la halqa, le cercle des auditeurs du conte oriental traditionnel. Discours au style direct et discours rapportés, créent la présence d'une parole vive. Le récit est tissé d'intertextes littéraires, d'auteurs de la modernité, de Genet à Borges, de la tradition arabe, du Coran et des *Mille et une nuits*. Il traduit un récit autobiographique

de Mohamed Choukri (1935–2003), auteur marocain découvert à Tanger et traduit en anglais par Paul Bowles : *Le pain nu* (Le Seuil, 1981). Cet ouvrage ne paraîtra au Maroc qu'en 2000. Il présente le roman de l'écrivain libanais, Helias Khoury, qui évoque le quartier d'Achrafyyé à Beyrouth pendant la guerre du Liban, *La petite montagne* (Arlea, 1987).

Il faut noter la fascination de Tahar Ben Jelloun pour l'image et les représentations et son dialogue avec des créateurs : sculpteurs, peintres, photographes. Il s'intéresse à l'oeuvre de Giacometti, « sculpteur de solitude » à propos de qui il évoque Samuel Beckett marchant dans les rues de Tanger (1991), et à celle de Delacroix, dont il présente le journal de voyage au Maroc et les carnets qu'il préfère aux tableaux, dans sa « Lettre à Delacroix »(2005). Commentateur de peintres et de photographes documentaires contemporains, Tahar Ben Jelloun se fait aussi le passeur poétique d'un autre Maroc du présent.

***L'enfant de sable* (1985)**

La porte du jeudi

Amis du Bien, sachez que nous sommes réunis par le secret du verbe dans une rue circulaire, peut-être sur un navire et pour une traversée dont je ne connais pas l'itinéraire. Cette histoire a quelque chose de la nuit ; elle est obscure et pourtant riche en images ; elle devrait déboucher sur une lumière, faible et douce ; lorsque nous arriverons à l'aube, nous serons délivrés, nous aurons vieilli d'une nuit, longue et pesante, un demi-siècle et quelques feuilles blanches éparpillées dans la cour en marbre blanc de notre maison à souvenirs. Certains d'entre vous seront tentés d'habiter cette nouvelle demeure ou du moins d'y occuper une petite place aux dimensions de leur corps. Je sais, la tentation sera grande pour l'oubli : il est une fontaine d'eau pure qu'il ne faut approcher sous aucun prétexte, malgré la soif. Car cette histoire est aussi un désert. Il va falloir marcher pieds nus sur le sable brûlant, marcher et se taire, croire à l'oasis qui se dessine à l'horizon et qui ne cesse d'avancer vers le ciel, marcher et ne pas se retourner pour ne pas être emporté par le vertige. Nos pas inventent le chemin au fur et à mesure que nous avançons ; derrière, ils ne laissent pas de trace, mais le vide, le précipice, le néant. Alors nous regarderons toujours en avant et nous ferons confiance à nos pieds.

Ils nous mèneront aussi loin que nos esprits croiront à cette histoire. Vous savez à présent que ni le doute ni l'ironie ne seront du voyage. Une fois arrivés

à la septième porte, nous serons peut-être les vrais gens du Bien. Est-ce une aventure ou une épreuve ? Je dirais l'une et l'autre. Que ceux qui partent avec moi lèvent la main droite pour le pacte de la fidélité. Les autres peuvent s'en aller vers d'autres histoires, chez d'autres conteurs. Moi, je ne conte pas des histoires uniquement pour passer le temps. Ce sont les histoires qui viennent à moi, m'habitent et me transforment. J'ai besoin de les sortir de mon corps pour libérer des cases trop chargées et recevoir de nouvelles histoires. J'ai besoin de vous. Je vous associe à mon entreprise. Je vous embarque sur le dos et le navire. Chaque arrêt sera utilisé pour le silence et la réflexion. Pas de prières, mais une foi immense.

Aujourd'hui nous prenons le chemin de la première porte, la porte du jeudi. Pourquoi commençons-nous par cette porte et pourquoi est-elle ainsi nommée ? Le jeudi, cinquième jour de la semaine, jour de l'échange. Certains disent que c'est le jour du marché, le jour où les montagnards et paysans des plaines viennent en ville et s'installent au pied de cette porte pour vendre les récoltes de la semaine. C'est peut-être vrai, mais je dis que c'est une question de coïncidence et de hasard. Mais qu'importe ! Cette porte que vous apercevez au loin est majestueuse. Elle est superbe. Son bois a été sculpté par cinquante-cinq artisans, et vous y verrez plus de cinq cents motifs différents. Donc cette porte lourde et belle occupe dans le livre la place primordiale de l'entrée. L'entrée et l'arrivée. L'entrée et la naissance. La naissance de notre héros un jeudi matin. Il est arrivé avec quelques jours de retard. Sa mère était prête dès le lundi mais elle a réussi à le retenir en elle jusqu'au jeudi, car elle savait que ce jour de la semaine n'accueille que les naissances mâles. Appelons-le Ahmed. Un prénom très répandu. Quoi ? Tu dis qu'il faut l'appeler Khémaïss ? Non, qu'importe le nom. Bon, je continue : Ahmed est né un jour ensoleillé. Son père prétend que le ciel était couvert ce matin-là, et que ce fut Ahmed qui apporta la lumière dans le ciel. Admettons ! Il est arrivé après une longue attente. Le père n'avait pas de chance ; il était persuadé qu'une malédiction lointaine et lourde pesait sur sa vie : sur sept naissances, il eut sept filles. La maison était occupée par dix femmes, les sept filles, la mère, la tante Aïcha et Malika, la vieille domestique. La malédiction prit l'ampleur d'un malheur étalé dans le temps. Le père pensait qu'une fille aurait pu suffire. Sept, c'était trop, c'était même tragique. Que de fois il se remémora l'histoire des Arabes d'avant l'Islam qui enterraient leurs filles vivantes ! Comme il ne pouvait s'en débarrasser, il cultivait à leur égard non pas de la haine, mais de l'indifférence. Il vivait à la maison comme s'il n'avait pas de pro-

géniture. Il faisait tout pour les oublier, pour les chasser de sa vue. Par exemple, il ne les nommait jamais. La mère et la tante s'en occupaient. Lui s'isolait et il lui arrivait parfois de pleurer en silence. Il disait que son visage était habité par la honte, que son corps était possédé par une graine maudite et qu'il se considérait comme un époux stérile ou un homme célibataire. Il ne se souvenait pas d'avoir posé sa main sur le visage d'une de ses filles. Entre lui et elles il avait élevé une muraille épaisse. Il était sans recours et sans joie et ne supportait plus les railleries de ses deux frères qui, à chaque naissance, arrivaient à la maison avec, comme cadeaux, l'un un caftan, l'autre des boucles d'oreilles, souriants et moqueurs, comme s'ils avaient encore gagné un pari, comme s'ils étaient les manipulateurs de la malédiction. Ils jubilaient publiquement et faisaient des spéculations à propos de l'héritage. Vous n'êtes pas sans savoir, ô mes amis et complices, que notre religion est impitoyable pour l'homme sans héritier ; elle le dépossède ou presque en faveur des frères. Quant aux filles, elles reçoivent seulement le tiers de l'héritage. Donc les frères attendaient la mort de l'aîné pour se partager une grande partie de sa fortune. Une haine sourde les séparait. Lui, il avait tout essayé pour tourner la loi du destin. Il avait consulté des médecins, des *fqihs*, des charlatans, des guérisseurs de toutes les régions du pays. Il avait même emmené sa femme séjourner dans un marabout durant sept jours et sept nuits, se nourrissant de pain sec et d'eau. Elle s'était aspergée d'urine de chamelle, puis elle avait jeté les cendres de dix-sept encens dans la mer. Elle avait porté des amulettes et des écritures ayant séjourné à La Mecque. Elle avait avalé des herbes rares importées d'Inde et du Yémen. Elle avait bu un liquide saumâtre et très amer préparé par une vieille sorcière. Elle eut de la fièvre, des nausées insupportables, des maux de tête. Son corps s'usait. Son visage se ridait. Elle maigrissait et perdait souvent conscience. Sa vie était devenue un enfer, et son époux, toujours mécontent, à la fierté froissée, à l'honneur perdu, la bousculait et la rendait responsable du malheur qui s'était abattu sur eux. Il l'avait frappée un jour parce qu'elle avait refusé l'épreuve de la dernière chance : laisser la main du mort passer de haut en bas sur son ventre nu et s'en servir comme une cuiller pour manger du couscous. Elle avait fini par accepter. Inutile de vous dire, ô mes compagnons, que la pauvre femme s'était évanouie et était tombée de tout son poids sur le corps froid du mort. On avait choisi une famille pauvre, des voisins qui venaient de perdre leur grand-père, un vieillard aveugle et édenté. Pour les remercier, l'époux leur avait donné une petite somme d'argent. Elle était prête à tous les sacrifices et nourrissait des espoirs fous à chaque grossesse. Mais

à chaque naissance toute la joie retombait brutalement. Elle se mettait elle aussi à se désintéresser de ses filles. Elle leur en voulait d'être là, se détestait et se frappait le ventre pour se punir. Le mari copulait avec elle en des nuits choisies par la sorcière. Mais cela ne servait à rien. Fille sur fille jusqu'à la haine du corps, jusqu'aux ténèbres de la vie. Chacune des naissances fut accueillie, comme vous le devinez, par des cris de colère, des larmes d'impuissance. Chaque baptême fut une cérémonie silencieuse et froide, une façon d'installer le deuil dans cette famille frappée sept fois par le malheur. Au lieu d'égorger un bœuf ou au moins un veau, l'homme achetait une chèvre maigre et faisait verser le sang en direction de La Mecque avec rapidité, balbutiait le nom entre ses lèvres au point que personne ne l'entendait, puis disparaissait pour ne revenir à la maison qu'après quelques jours d'errance. Les sept baptêmes furent tous plus ou moins bâclés. Mais pour le huitième il avait passé des mois à le préparer dans les moindres détails. Il ne croyait plus aux guérisseurs. Les médecins le renvoyaient à ce qui est écrit dans le ciel. Les sorcières l'exploitaient. Les fqih et les marabouts restaient silencieux. Ce fut à ce moment-là où toutes les portes étaient fermées qu'il prit la décision d'en finir avec la fatalité. Il fit un rêve : tout était à sa place dans la maison ; il était couché et la mort lui rendit visite. Elle avait le visage gracieux d'un adolescent. Elle se pencha sur lui et lui donna un baiser sur le front. L'adolescent était d'une beauté troublante. Son visage changeait, il était tantôt celui de ce jeune homme qui venait d'apparaître, tantôt celui d'une jeune femme légère et évanescence. Il ne savait plus qui l'embrassait, mais avait pour seule certitude que la mort se penchait sur lui malgré le déguisement de la jeunesse et de la vie qu'elle affichait. Le matin il oublia l'idée de la mort et ne retint que l'image de l'adolescent. Il n'en parla à personne et laissa mûrir en lui l'idée qui allait bouleverser sa vie et celle de toute sa famille. Il était heureux d'avoir eu cette idée. Quelle idée ? vous allez me dire. Eh bien, si vous permettez, je vais me retirer pour me reposer ; quant à vous, vous avez jusqu'à demain pour trouver l'idée géniale que cet homme au bord du désespoir et de la faillite a eue quelques semaines avant la naissance de notre héros. Amis et compagnons du Bien, venez demain avec du pain et des dattes. La journée sera longue et nous aurons à passer par des ruelles très étroites.

Comme vous pouvez le constater, notre caravane a avancé un peu sur le chemin de la première porte. Je vois que chacun a apporté ses provisions pour le voyage. Cette nuit, je n'ai pas pu dormir. J'ai été poursuivi et persécuté par des fantômes. Je suis sorti et je n'ai rencontré dans la rue que des ivrognes et des bandits. Ils ont

voulu me dépouiller mais ils n'ont rien trouvé. A l'aube je suis rentré chez moi et j'ai dormi jusqu'à midi. C'est pour cela que je suis en retard. Mais je vois dans vos yeux l'inquiétude. Vous ne savez pas où je vous emmène. N'ayez crainte, moi non plus je ne le sais pas. Et cette curiosité non satisfaite que je lis sur vos visages, sera-t-elle apaisée un jour ? Vous avez choisi de m'écouter, alors suivez-moi jusqu'au bout..., le bout de quoi ? Les rues circulaires n'ont pas de bout !

Son idée était simple, difficile à réaliser, à maintenir dans toute sa force : l'enfant à naître sera un mâle même si c'est une fille ! C'était cela sa décision, une détermination inébranlable, une fixation sans recours. Il appela un soir son épouse enceinte, s'enferma avec elle dans une chambre à la terrasse et lui dit sur un ton ferme et solennel : « Notre vie n'a été jusqu'à présent qu'une attente stupide, une contestation verbale de la fatalité. Notre malchance, pour ne pas dire notre malheur, ne dépend pas de nous. Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais, au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera — à perpétuité — que des femelles. Tu n'y peux rien. Ça doit être une malformation, un manque d'hospitalité qui se manifeste naturellement et à ton insu à chaque fois que la graine que tu portes en toi risque de donner un garçon. Je ne peux pas t'en vouloir. Je suis un homme de bien. Je ne te répudierai pas et je ne prendrai pas une deuxième femme. Moi aussi je m'acharne sur ce ventre malade. Je veux être celui qui le guérit, celui qui bouleverse sa logique et ses habitudes. Je lui ai lancé un défi : il me donnera un garçon. Mon honneur sera enfin réhabilité ; ma fierté affichée ; et le rouge inondera mon visage, celui enfin d'un homme, un père qui pourra mourir en paix empêchant par là ses rapaces de frères de saccager sa fortune et de vous laisser dans le manque. J'ai été patient avec toi. Nous avons fait le tour du pays pour sortir de l'impasse. Même quand j'étais en colère, je me retenais pour ne pas être violent. Bien sûr tu peux me reprocher de ne pas être tendre avec tes filles. Elles sont à toi. Je leur ai donné mon nom ; Je ne peux leur donner mon affection parce que je ne les ai jamais désirées. Elles sont toutes arrivées par erreur, à la place de ce garçon tant attendu. Tu comprends pourquoi j'ai fini par ne plus les voir ni m'inquiéter de leur sort. Elles ont grandi avec toi. Savent-elles au moins qu'elles n'ont pas de père ? Ou que leur père n'est qu'un fantôme blessé, profondément contrarié ? Leur naissance a été pour moi un deuil. Alors j'ai décidé que la huitième naissance serait une fête, la plus grande des cérémonies, une joie qui durerait sept jours et sept nuits. Tu seras une mère, une vraie mère,

tu seras une princesse, car tu auras accouché d'un garçon. L'enfant que tu mettras au monde sera un mâle, ce sera un homme, il s'appellera Ahmed même si c'est une fille ! J'ai tout arrangé, j'ai tout prévu. On fera venir Lalla Radhia, la vieille sage-femme ; elle en a pour un an ou deux, et puis je lui donnerai l'argent qu'il faut pour qu'elle garde le secret. Je lui ai déjà parlé et elle m'a même dit qu'elle avait eu cette idée. Nous sommes vite tombés d'accord. Toi, bien entendu, tu seras le puits et la tombe de ce secret. Ton bonheur et même ta vie en dépendront. Cet enfant sera accueilli en homme qui va illuminer de sa présence cette maison terne, il sera élevé selon la tradition réservée aux mâles, et bien sûr il gouvernera et vous protégera après ma mort. Nous serons donc trois à partager ce secret, puis nous ne serons que deux, Lalla Radhia est déjà sénile et elle ne tardera pas à nous quitter, puis tu seras la seule, puisque, moi, j'ai vingt ans de plus que toi et que de toute façon je m'en irai avant toi. Ahmed restera seul et régnera sur cette maison de femmes. Nous allons sceller le pacte du secret : donne-moi ta main droite ; que nos doigts se croisent et portons ces deux mains unies à notre bouche, puis à notre front. Puis jurons-nous fidélité jusqu'à la mort ! Faisons à présent nos ablutions. Nous célébrerons une prière et sur le Coran ouvert nous jurerons. »

Ainsi le pacte fut scellé ! La femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude, mais se sentit cette fois-ci concernée par une action commune. Elle était enfin dans une complicité avec son époux. Sa vie allait avoir un sens ; elle était embarquée dans le navire de l'énigme qui allait voguer sur des mers lointaines et insoupçonnées.

Et le grand jour, le jour de la naissance vint. La femme gardait un petit espoir : peut-être que le destin allait enfin lui donner une vraie joie, qu'il allait rendre inutiles les intrigues. Hélas ! le destin était fidèle et têtu. Lalla Radhia était à la maison depuis le lundi. Elle préparait avec beaucoup de soins cet accouchement. Elle savait qu'il serait exceptionnel et peut-être le dernier de sa longue carrière. Les filles ne comprenaient pas pourquoi tout le monde s'agitait. Lalla Radhia leur souffla que c'était un mâle qui allait naître. Elle disait que son intuition ne l'avait jamais trahie, ce sont là des choses incontrôlables par la raison ; elle sentait qu'à la manière dont cet enfant bougeait dans le ventre de sa mère, ce ne pouvait être qu'un garçon. Il donnait des coups avec la brutalité qui caractérise le mâle ! Les filles étaient perplexes. Une telle naissance allait tout bouleverser dans cette famille. Elles se regardèrent sans dire un mot. De toute façon leur vie n'avait rien d'excitant. Peut-être qu'un frère saurait les aimer ! Le

bruit courait déjà dans le quartier et le reste de la famille ; Hadj Ahmed va avoir un garçon...

A présent, mes amis, le temps va aller très vite et nous déposséder. Nous ne sommes plus des spectateurs ; nous sommes nous aussi embarqués dans cette histoire qui risque de nous enterrer tous dans le même cimetière. Car la volonté du ciel, la volonté de Dieu, vont être embrasées par le mensonge. Un ruisseau sera détourné, il grossira et deviendra un fleuve qui ira inonder les demeures paisibles. Nous serons ce cimetière à la bordure du songe où des mains féroces viendront déterrer les morts et les échanger contre une herbe rare qui donne l'oubli. Ô mes amis ! cette lumière soudaine qui nous éblouit est suspecte ; elle annonce les ténèbres.

Levez la main droite et dites après moi : Bienvenue, ô être du lointain, visage de l'erreur, innocence du mensonge, double de l'ombre, ô toi tant attendu, tant désiré, on t'a convoqué pour démentir le destin, tu apportes la joie mais pas le bonheur, tu lèves une tente dans le désert mais c'est la demeure du vent, tu es un capital de cendres, ta vie sera longue, une épreuve pour le feu et la patience. Bienvenue ! ô toi, le jour et le soleil ! Tu haïras le mal, mais qui sait si tu feras le bien... Bienvenue... Bienvenue !

Je vous disais donc...

Toute la famille fut convoquée et réunie dans la maison du Hadj dès le mercredi soir. La tante Aïcha s'activait comme une folle. Les deux frères, avec femmes et enfants, étaient arrivés, inquiets et impatientes. Les cousins proches et lointains furent aussi invités. Laila Radhia s'était enfermée avec l'épouse du Hadj. Personne n'avait le droit de la déranger. Des femmes noires préparaient le dîner dans la cuisine. Vers minuit on entendit des gémissements : c'étaient les premières douleurs. De vieilles femmes en appelaient au Prophète Mohammed. Le Hadj faisait les cent pas dans la rue. Ses frères tenaient un conseil de guerre. Ils se parlaient à voix basse dans un coin du salon. Les enfants dormaient là où ils avaient mangé. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les cris de douleur. Laila Radhia ne disait rien. Elle chauffait des bassines d'eau et étalait les langes. Tout le monde dormait sauf le Hadj, la sage-femme et les deux frères. A l'aube, on entendit l'appel à la prière. Quelques silhouettes se levèrent, tels des somnambules et prièrent. La femme hurlait à présent. Le jour se leva sur la maison où tout était dans un grand désordre. Les cuisinières noires rangèrent un peu et préparèrent la soupe du petit déjeuner, la soupe de la naissance et du baptême. Les frères

durent partir à leur travail. Les enfants se considérèrent en vacances et restèrent jouer à l'entrée de la maison. Vers dix heures du matin, le matin de ce jeudi historique, alors que tout le monde était rassemblé derrière les pièces de l'accouchement, Lalla Radhia entrouvrit la porte et poussa un cri où la joie se mêlait aux you-you, puis répéta jusqu'à s'essouffler : c'est un homme, un homme, un homme... Hadj arriva au milieu de ce rassemblement comme un prince, les enfants lui baisèrent la main. Les femmes l'accueillirent par des you-you stridents, entrecoupés par des éloges et des prières du genre : Que Dieu le garde... Le soleil est arrivé... C'est la fin des ténèbres... Dieu est grand... Dieu est avec toi...

Il pénétra dans la chambre, ferma la porte à clé, et demanda à Lalla Radhia d'ôter les langes du nouveau-né. C'était évidemment une fille. Sa femme s'était voilé le visage pour pleurer. Il tenait le bébé dans son bras gauche et de sa main droite il tira violemment sur le voile et dit à sa femme : « Pourquoi ces larmes ? J'espère que tu pleures de joie ! Regarde, regarde bien, c'est un garçon ! Plus besoin de te cacher le visage. Tu dois être fière... Tu viens après quinze ans de mariage de me donner un enfant, c'est un garçon, c'est mon premier enfant, regarde comme il est beau, touche ses petits testicules, touche son pénis, c'est déjà un homme ! » Puis, se tournant vers la sage-femme, il lui dit de veiller sur le garçon, et qu'elle ne laisse personne s'en approcher ou le toucher. Il sortit de la pièce, arborant un grand sourire... Il portait sur les épaules et sur le visage toute la virilité du monde ! A cinquante ans, il se sentait léger comme un jeune homme. Il avait déjà oublié — ou peut-être faisait-il semblant — qu'il avait tout arrangé. Il avait bien vu une fille, mais croyait fermement que c'était un garçon.

Ô mes compagnons, notre histoire n'est qu'à son début, et déjà le vertige des mots me raclé la peau et assèche ma langue. Je n'ai plus de salive et mes os sont fatigués. Nous sommes tous victimes de notre folie enfouie dans les tranchées du désir qu'il ne faut surtout pas nommer. Méfions-nous de convoquer les ombres confuses de l'ange, celui qui porte deux visages et qui habite nos fantaisies. Visage du soleil immobile. Visage de la lune meurtrière. L'ange bascule de l'un à l'autre selon la vie que nous dansons sur un fil invisible.

Ô mes amis, je m'en vais sur ce fil. Si demain vous ne me voyez pas, sachez que l'ange aura basculé du côté du précipice et de la mort.

Assia DJEBAR (Cherchell, Algérie, 1936)

DJEBAR Assia Fatima Zohra Imalayen est son nom de naissance : « Le Pseudonyme, c'était un voile. Je brouillais les pistes » (Entretien au Monde, 29 janvier 1987). « Assia » en dialecte arabe est « celle qui console » et « Djebbar », l'un des surnoms du Prophète, signifie « l'intransigeant ». Née le 4 août 1936 à Cherchell en Algérie, Assia Djebbar est surtout romancière, mais aussi poète, dramaturge, essayiste et cinéaste. Berbérophone par ses grands-parents, arabophone par ses parents, eile apprend le français à l'école française où son père est instituteur, fait ses études à Blida puis à Paris, est reçue en 1955 à l'Ecole Nationale Supérieure de Sèvres.

Après des études supérieures d'histoire à Tunis, elle enseigne l'histoire à l'université de Rabat puis d'Alger (1962–65), retourne à Paris en 1965, puis enseigne la littérature française et le cinéma au Département de français de l'université d'Alger de 1974 à 1980, avant de revenir en France comme attachée culturelle au Centre Culturel Algérien de Paris, pour, finalement, partir enseigner la littérature francophone comparée en Louisiane, puis à New York.

Ecrivaine « classique » par excellence, elle est la première femme algérienne à entrer à l'Académie française en 2005, après avoir obtenu au préalable une dizaine de prix et récompenses. Elle apparaît comme une pionnière de la revendication féminine en Algérie avec la publication d'un premier roman dès 1957, suivi de nombreux autres. Innombrables sont les ouvrages critiques consacrés entièrement ou en partie à son oeuvre, sans compter les articles de revues ou de journaux. Son oeuvre est traduite dans de très nombreuses langues et a atteint une portée internationale. Mais cette oeuvre est surtout classique par sa valeur littéraire, et exemplaire d'une écriture francophone par la volonté d'Assia Djebbar d'écrire un français « de vie », « entendu avec une oreille arabe ou berbère » (*Ces voix qui m'assiègent*) et par la réflexion qu'elle mène constamment sur le rapport qu'elle entretient avec ses quatre langues : le berbère, l'arabe, le français, mais aussi la langue du corps. Le choix comme langue d'écriture du français, ressentie d'abord comme langue « marâtre », apparaît comme un choix douloureux dans un premier temps, mais délibéré et lucide. Le français est perçu comme langue inaccessible à l'amour, à la sensualité de la langue maternelle mais aussi comme langue de la liberté, délestée de surcroît de son passé colonial par sa marginalisation récente en Algérie. Pour Assia Djebbar, « écrire en francophonie », c'est choisir le français pour « inscrire tout de même voix des

« aïeules et vérités inversées, renversées, dans leur jeu d'ombre et de réalité » (interview du Magazine littéraire n° 451 de mars 2006, p. 44). Le français devient ainsi une langue de la transgression et de la résistance. « J'écris contre la mort, j'écris contre l'oubli... » affirme-t-elle en 1986.

Parmi ses quêtes principales, il y a d'abord celle de la mémoire, conjointement mémoire de soi et mémoire du passé, travaillées en osmose, à travers des constructions complexes qui installent en contre-point le récit historique et le récit autobiographique, l'histoire collective et l'histoire individuelle, le passé et le présent. Si, dans les premiers romans (*Les Enfants du nouveau monde*, *Les Alouettes naïves*), le contexte historique sert surtout de toile de fond et est étudié dans ses répercussions sur la psychologie des individus, il prend ensuite, à partir de *Femmes d'Alger dans leur appartement* et surtout *L'Amour la fantasia* une place centrale, indissociable de l'expression d'une subjectivité et d'une écriture qui accueille toutes « les voix qui l'assiègent » selon le titre d'un essai fondamental, paru en 1999, et qui lui permettent de réécrire différemment l'Histoire de l'Algérie, de reconquérir un passé écrit par les conquérants. Mais elle écrit aussi, et surtout, pour donner aux femmes de son pays une parole dont elles ont été privées. Elle tente pour cela d'inventer une langue qui puise dans le cri, le chant, le murmure et toutes les ressources de l'oralité et qui fasse entendre, à travers le français, l'arabe, le berbère et la langue des corps : « Long silence, nuits chevauchées, spirales dans la gorge. / Râles, ruisseaux de sons précipités, sources d'échos entrecroisés, cataractes de murmures, chuchotements en taillis tressés, surgeons susurrant sous la langue, chuintements, et souque la voix courbe qui, dans la soute de sa mémoire, retrouve souffles souillés de soulerie ancienne » (*L'Amour la fantasia*, p. 125). Outre des traductions de l'arabe, son oeuvre comprend plus d'une vingtaine d'ouvrages, romans en grande majorité mais aussi poésie, théâtre, recueil de nouvelles, essais ainsi que quelques titres en italien (essai, théâtre).

Mais ses romans eux-mêmes brouillent progressivement les catégories génériques et se font à la fois documentaire historique, autobiographie, fiction et réflexion sur l'écriture. Ils sont également nourris, à partir de 1980, par son expérience cinématographique (*La Nouba des femmes du Mont Chenoua*, 1978, film-documentaire dans lequel l'héroïne interroge ses aïeules qui racontent le passé en arabe et en berbère ; *La Zerda ou les chants de l'oubli*, 1982, patchwork de déchets de films tournés par les colonisateurs). Ils sont à l'origine de la présence, dans ces romans, des nombreuses « voix qui l'assiègent », autrement dit d'une « parole plurielle » et non pas seulement autobiographique. Dès 1957 et 1958 sont

publiés deux romans, *La Soif* et *Les impatients*, « les deux premiers textes de revendication féminine en Algérie » selon Charles Bonn. Dès 1962, elle fait paraître *Les Enfants du nouveau monde*, récit de la guerre de libération d'Algérie vécue par les femmes, et *Les Alouettes naïves* en 1967, qui retrace l'expérience d'une jeune Algérienne au pays, puis en Tunisie où, dans le milieu nationaliste, elle côtoie la vie des réfugiés algériens des frontières dans ces années de guerre.

Après dix années de silence, ou plutôt de gestation, paraît le recueil de nouvelles intitulé *Femmes d'Alger* (1980), particulièrement célèbre pour son dialogue inédit avec la toile d'Eugène Delacroix, et surtout le « quatuor romanesque qui se veut quête d'identité et qui s'avoue semi-autobiographique » (*Ces voix qui m'assiègent*, p. 44). Ce « quatuor » commence avec *L'Amour la fantasia*, évocation croisée de son enfance, de la conquête d'Alger en 1830 par les Français et de la guerre d'indépendance, se poursuit avec *Ombre sultane* qui retrace l'histoire de deux femmes, épouses du même homme, condamnées à demeurer dans l'ombre d'une maison, d'un voile et d'un époux, avec, en filigrane, la figure de Shéhérazade et de sa soeur, puis *Loin de Médine*, dans lequel l'écrivaine s'appuie à nouveau sur la lecture d'historiens pour réécrire les premiers temps de la cité musulmane et retracer l'histoire des différentes femmes qui entourèrent Mahomet, et s'achève enfin avec *Vaste est la prison*, roman entrelaçant une histoire d'amour, une enquête historique et l'évocation de l'époque contemporaine avec les différentes « prisons » qu'on y rencontre, réelles ou symboliques.

C'est ensuite l'Algérie des années sanglantes qui est évoquée dans *Oran, langue morte*, recueil de sept textes, nouvelles ou contes, récits rédigés à partir de dialogues avec des Algériennes restées ou non au pays, faisant parfois écho à des drames du passé qui se répètent tragiquement. Citons aussi *La Disparition de la langue française*, récit du retour au pays d'un Algérien émigré en France depuis vingt ans et qui constate à la fois le déclin de son pays et de la langue française. *La Femme sans sépulture* (2002) prolonge cette vaste fresque historique par une sorte de reportage sur l'histoire de Zoulikha, héroïne de la ville d'enfance d'Assia Djebar, morte « sans sépulture » durant la guerre d'indépendance de l'Algérie. Là encore, l'approche documentaire cohabite avec l'imaginaire de la fiction. Les essais poursuivent la même réflexion sur la mémoire et le rapport aux langues : dans *Le Blanc de l'Algérie* (1995), tout en rendant hommage à une vingtaine d'amis ou de proches, écrivains ou intellectuels algériens morts assassinés pour la plupart, elle médite sur les « blancs » de l'histoire, événements de la guerre d'indépendance passés sous silence.

Quant à l'essai intitulé *Ces Voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie* (1999), il constitue à la fois une autobiographie littéraire, un manifeste pour une Algérie plurilingue et un art poétique, présentant sa conception de l'écriture comme « théâtre », « remise en présence » (p. 27) et non simple mimésis. Enfin, dans son « auto-analyse » parue en 2007, *Nulle part dans la maison de mon père*, Assia Djebar revient sur le récit d'une enfance et d'une adolescence déchirées entre la culture maternelle et la culture française due à un père instituteur qui la « jette » dans le « monde des Autres ». Elle tente alors de comprendre « cette pulsion de mort » qui a fondé sa vie d'adulte, et finalement la raison secrète d'une autre pulsion, celle de l'écriture. Assia Djebar fait partie de ces écrivains pour qui l'écriture est une question de survie, son unique patrie car « nulle part » elle ne se trouve « dans la maison » de son père.

***L'Amour, la fantasia* (1985)**

Le combat de Staouéli se déroule le samedi 19 juin. Auparavant, cinq jours d'escarmouches avaient succédé au débarquement. Plus que des escarmouches, c'est une vraie guerre de tirailleurs qui oppose les adversaires. Ils apprennent à se mesurer ; cavaliers et fantassins arabes dispersés par groupes variables et capricieux, voltigeurs français tâtant le terrain par colonnes et masses compactes. On compte une moyenne de quatre-vingts morts par jour, dans le camp des envahisseurs.

La première victime française est tombée la veille du débarquement, sur le pont du *Breslau*, lorsque la flotte, ayant défilé devant la Ville Imprenable et dépassé la Pointe-Pescade, est parvenue au large de Sidi-Ferruch et de sa baie. Une tentative de débarquer les premières troupes sur des chalands mis à la mer a avorté ; des obus sont partis des broussailles de la rive africaine non encore foulée. Elles éclatent sur un vaisseau de première ligne ; un gabier, la cuisse percée d'un éclat, meurt sur le coup.

L'ordre vient de reporter le débarquement au lendemain. La Diane réveillera les hommes à trois heures du matin. La nuit s'écoule assourdissante de bruits d'armes et de grognements : quarante mille soldats et trente mille marins emplissent ces vaisseaux devenus des prisons mobiles surpeuplées ; une odeur de peste les enrobe depuis des jours. Tout autour, à proximité, une nature vierge, silencieuse, même pas menaçante, presque purificatrice, semble les attendre.

Le lendemain, une heure à peine après le débarquement des premiers dix mille hommes, dans le silence et la solitude apparente des lieux, un cavalier arabe vient à proximité des avant-postes caracoler sur une colline. Les obusiers le visent ; il tente d'éviter le feu qui arrive, mais touché, il tombe à la renverse. Homme et bête disparaissent derrière un tertre ; cette première chute arabe déclenche un hurra de rires et de haros.

Les morts se succéderont vite. Je relis la relation de ces premiers engagements et je retiens une opposition de styles. Les Algériens luttent à la façon des Numides antiques que les chroniqueurs romains ont si souvent rapportée : rapidité et courbes fantasques de l'approche, lenteur dédaigneuse précédant l'attaque dans une lancée nerveuse. Tactique qui tient du vol persifleur de l'insecte dans l'air, autant que de la marche luisante du félin dans le maquis.

Les guerriers s'observent de loin, se servent mutuellement d'appeau, tentent de synchroniser leur rythme meurtrier. L'instant d'après, luttant au corps à corps, ils se retrouvent, après une palpitation soudaine, cadavres sans tête, quelquefois mutilés.

Premier baiser de la mort dans ces camps antagonistes : une rupture de tons se manifeste dès l'ouverture. Chaque victoire de l'envahisseur imprime sur chaque victime atteinte son style de farce discordante ; le clan qui affronte l'invasion préfère, lui, marquer le trépas qu'il impose du sceau d'un silence déchiré. La carabine claque de loin ; peu après, la lame proche d'un couteau rapide tranche l'artère jugulaire. Turcs rutilants et Bédouins enveloppés de blanc parent le corps à corps de la joute d'une ostentation de férocité ; l'allégresse du défi s'y mêle, puis culmine dans une crête de cris suraigus.

Comme si, en vérité, dès le premier affrontement de cette guerre qui va s'étirer, l'Arabe, sur son cheval court et nerveux, recherchait l'embrassement : la mort, donnée ou reçue mais toujours au galop de la course, semble se sublimer en étreinte figée.

L'arrivant, lui, propose un masque caricatural de la mort. Or une pugnacité tragique aiguillonne l'indigène qui, pour l'instant, caracole ou pavoise, s'avance sur le devant de la scène, tout heureux de tuer, de mourir, dans la lumière étincelante. Et le soleil l'inonde d'un coup sur le versant de l'ombre ultime.

Ils sont deux maintenant à relater le choc et ses préliminaires. Le capitaine de vaisseau en second, Amable Matterer, verra, depuis le *Ville de Marseille*, les combats s'enfoncer progressivement dans les terres — même s'il redevient acteur, la veille de la reddition, lorsque le bombardement de la ville est commandé à partir

de la mer, même s'il répète maintes fois « j'écris, l'épée au côté »... Un second témoin va nous plonger au sein même des combats : l'aide de camp du général Berthezène, responsable des premiers régiments directement engagés. Il s'appelle le baron Barchou de Penhoën. Il repartira un mois après la prise de la Ville ; au lazaret de Marseille, en août 1830, il rédigera presque à chaud ses impressions de combattant, d'observateur et même, par éclairs inattendus, d'amoureux d'une terre qu'il a entrevue sur ses franges enflammées.

Dès ce heurt entre deux peuples, surgit une sorte d'aporie. Est-ce le viol, est-ce l'amour non avoué, vaguement perçu en pulsion coupable, qui laissent errer leurs fantômes dans l'un et l'autre des camps, par-dessus l'enchevêtrement des corps, tout cet été 1830 ?

La fascination semble évidente de la part de ceux qui écrivent — et ils écrivent pour Paris, frôlé, ce même été, par un autre bouleversement : l'hydre d'une Révolution qu'il s'agit, à tout prix, de juguler. Mais si cette fascination paralysait également le camp menacé ?

L'agha Ibrahim, le gendre du dey, aurait-il aussi superbement négligé la défense, justement pour voir les assaillants s'approcher de plus près ? Se croyait-il si sûr de les écraser, comme cela eut lieu, les siècles précédents, devant les mêmes menaces (il est vrai que la tempête salvatrice, qui autrefois contribua à faire échouer les Espagnols, les Anglais, les Hollandais, tant d'autres, est survenue, cette fois, à peine deux jours trop tard) ? La motivation d'Ibrahim n'aurait-elle pas été plutôt de scruter les adversaires de plus près, de les toucher, de combattre contre eux, au corps à corps, et de mêler ainsi les sangs versés ?

Les tribus bédouines sont venues comme à une fantasia de plus où le risque est paré d'insouciance. Elles ne croient pas, elles non plus, que la Ville puisse être prise, mais le danger les aiguillonne : elles espèrent que le pouvoir militaire d'Alger subira, dans l'épreuve de force, quelque ébranlement...

De fait, après la défaite de la Ville, les contingents des troupes alliées, amenés par les beys en volontaires d'une « guerre sainte » presque joyeuse, s'en retourneront à leurs terres, leur sentiment d'autonomie préservé. La débâcle interviendra surtout pour les Janissaires qui, en ce duel, vont se dresser toujours en première ligne, guerriers splendides, flambant de couleurs vives se détachant parmi les burnous blancs des autochtones insaisissables.

Le chef de bataillon Langlois, peintre de batailles, au lendemain du choc décisif de Staouéli, s'arrêtera pour dessiner des Turcs morts, « la rage de la bravoure » imprimée encore sur leur visage. Certains sont trouvés un poignard dans la main

droite et enfoncé dans la poitrine. Le dimanche 20 juin, à dix heures du matin et par un temps superbe, Langlois exécute plusieurs dessins de ces orgueilleux vaincus puis il esquisse un tableau destiné au Musée. « Le public amateur en aura des lithographies », note ce même jour Matterer.

Barchou décrit le déroulement de la bataille. Ibrahim l'a provoquée, il en a choisi la stratégie. Les premiers jours l'ont prouvé : les tireurs algériens sont plus précis et d'une habileté redoutable. La longueur de leurs arquebuses paraît étonnante. Ils ajustent lentement, tirent, puis disparaissent.

Le 18 juin l'agha Ibrahim inspecte le terrain : rochers, barrières de lentisque et de broussailles, collines épineuses ou sableuses, un décor où la cavalerie arabe dessinera sans difficulté son ballet habituel et les fantassins sauront se plaquer, reptiles au sol, invisibles. Le nombre semble être légèrement en faveur du camp indigène. Mais l'agha néglige ce qui pèsera finalement sur l'issue : la supériorité de l'artillerie occidentale et surtout, face aux discordes des chefs indigènes, l'unité de commandement et de tactique des Français.

A onze heures du matin, après sept heures ininterrompues de combats le plus souvent acharnés, les batteries algériennes sont contournées, bousculées. Et c'est la phase dernière : les régiments de Bourmont, jusque-là retranchés, repoussent définitivement les assaillants, puis avancent. La première dénivellation atteinte et prise, ils découvrent le camp de l'agha et des beys : trois cents tentes somptueuses attendent, intactes, abandonnées.

Sur la route d'Alger, la défaite se développe. Les beys du Titteri, d'Oran et de Constantine se replient sur les bords de l'oued El Harrach. Pour les troupes victorieuses, c'est l'étape décisive d'une possession véritable. On pourrait s'étendre sur les sofas et se faire servir le café.

Des cadavres jonchent le plateau de Staouéli. Deux mille prisonniers sont comptés. Malgré l'avis des officiers, sur l'insistance des soldats eux-mêmes, ils seront tous fusillés. « Un feu de bataillon a couché par terre cette canaille en sorte qu'on en compte deux mille qui ne sont plus », écrit Matterer resté sur son bateau pendant la bataille.

Le lendemain, il se promène placidement parmi les cadavres et le butin.

Du combat vécu et décrit par le baron Barchou, je ne retiens qu'une courte scène, phosphorescente, dans la nuit de ce souvenir.

Barchou la rapporte d'un ton glacé, mais son regard, qui semble se concentrer sur la poésie terrible ainsi dévoilée, se révolte d'horreur : deux femmes algériennes sont entrevues au détour d'une mêlée.

Car certaines tribus de l'intérieur sont venues au complet : femmes, enfants, vieillards. Comme si combattre c'était, plutôt que de monter à l'assaut et s'exposer à la crête, se donner d'un bloc, tous ensemble, sexes et richesses confondus ! Les Zouaves en particulier, Kabyles alliés au bey du Titteri, forment, dans l'effervescence générale, une houle bigarrée.

Un mois après, Barchou se souvient donc et écrit : « Des femmes, qui se trouvent toujours en grand nombre à la suite des tribus arabes, avaient montré le plus d'ardeur à ces mutilations. L'une d'elles gisait à côté d'un cadavre français dont elle avait arraché le cœur ! Une autre s'enfuyait, tenant un enfant dans ses bras : blessée d'un coup de feu, elle écrasa avec une pierre la tête de l'enfant, pour l'empêcher de tomber vivant dans nos mains ; les soldats l'achevèrent elle-même à coups de baïonnette. »

Ces deux Algériennes — l'une agonisante, à moitié raidie, tenant le cœur d'un cadavre français au creux de sa main ensanglantée, la seconde, dans un sursaut de bravoure désespérée, faisant éclater le crâne de son enfant comme une grenade printanière, avant de mourir, allégée —, ces deux héroïnes entrent ainsi dans l'histoire nouvelle.

Je recueille scrupuleusement l'image, deux guerrières entrevues de dos ou de biais, en plein tumulte, par l'aide de camp à l'oeil incisif. Annonce d'une fièvre hallucinatoire, lacérée de folie... Image inaugurant les futures « mater dolorosa » musulmanes qui, nécrophores de harem, vont enfanter, durant la soumission du siècle suivant, des générations d'orphelins sans visage.

Dès ce prélude, s'attise comme un soleil noir !...

Amin MAALOUF (1949, Beyrouth, Liban)

La destinée littéraire d'Amin Maalouf – né le 25 février 1949, à Beyrouth, au Liban –, comme écrivain de langue française est liée à l'histoire des minorités du Proche-Orient. Le village familial évoqué dans *Le Rocher de Tanios*, Aïn el-Kabou, à majorité maronite et grecque-orthodoxe dans le Haut Metn, à 40 km de Beyrouth, domine les rivages de la Méditerranée. Pour le Liban complexe des communautés, il appartient à une famille arabe et chrétienne de la communauté catholique grecque melkite, fidèle aux rites byzantins. Sa mère est née en Egypte, à Tanta, ville du delta, où ses parents, fuyant les massacres de 1915 à Istanbul, s'étaient installés. Il passe sa prime enfance au Caire, ville qu'il faut quitter après les émeutes en 1951.

Son enfance est nourrie du récit de ces déracinements des « patries originelles », de ces exils, et des demeures perdues : celles des arrière-grands-parents de Constantinople (Istanbul) sur le Bosphore, en Turquie, puis celle des grands-parents au Caire. La famille de son père, Ruchdi Maalouf, a vécu au village du Mont-Liban, où son grand-père avait fondé une école, jusqu'aux années 1930 ; puis elle s'est déplacée à Beyrouth à l'initiative de la grand-mère paternelle, fille d'un pasteur presbytérien, pour permettre la scolarisation des enfants à l'A.U.B., l'Université américaine de Beyrouth. C'est sa mère qui fait qu'il soit scolarisé dans le réseau les établissements francophones du Liban ; il effectue ses études secondaires et universitaires en français, dans les établissements des Jésuites à Notre-Dame de Jamour et à l'Université Saint-Joseph (Lettres, économie et sociologie).

En 1971, il devient journaliste de la presse arabe, mais aussi peintre et musicologue. L'arabe maternel sert à la communication quotidienne, la pensée puis à ses activités professionnelles. Le français reste alors la langue seconde, la langue de l'école, et celle des notes intimes, sa « part de l'ombre », et sa principale langue de lecture, celle de la découverte du monde, des idées, de la littérature. Il a 22 ans et collabore à la rédaction du principal quotidien de langue arabe, *An-Nahar*, effectue des voyages en Afrique et en Asie et rend compte de nombreux événements, de la chute de la monarchie éthiopienne à la dernière bataille de Saïgon. En rentrant d'un voyage au Bangladesh, en Inde et au Vietnam, le 13 avril 1975, il est le témoin, chez lui, à Aïn-el-Rommaneh, des graves représailles considérées comme les premiers déclencheurs de la guerre civile libanaise. Le bombardement de son quartier contraint sa famille à rejoindre le village familial de la montagne et il

prend la décision de quitter le Liban. Le 16 juin 1976, il embarque au port de Jounieh, pour l'île de Chypre, puis pour la France. Il quitte donc le Liban à 27 ans pour échapper au déchaînement de la violence dans un conflit qu'il juge suicidaire. Il s'installe à Paris, où le rejoignent son épouse Andrée et ses trois enfants. Il reprend son activité de journaliste, devient directeur de l'édition internationale d'*An-Nahar*, *An-Nahar al-Arabi wa Douwali*, puis rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Jeune Afrique*. Reporter à Téhéran en février 1979, il assiste à la proclamation de la république islamique. En 1983, il publie *Les Croisades vues par les Arabes*, ouvrage qui connaît un important succès d'édition (traduit en plusieurs langues).

À partir de 1985, il décide de se consacrer entièrement à l'écriture en français, retourne au Liban où il a peu été les vingt-cinq dernières années. Il partage actuellement son temps entre Paris et le long isolement consacré à la création dans une maison de pêcheur de l'île d'Yeu. En une dizaine d'ouvrages publiés en une vingtaine d'années, il devient un écrivain reconnu des lettres françaises. De 1986 à 1996, il expérimente, à partir de l'histoire du Proche-Orient, le genre littéraire des récits historiques. À la demande de Gérard Mortier, directeur du Festival de Salzbourg, il engage en 1997 un nouveau cycle de création comme librettiste et, à partir de 1998, il aborde dans des essais, à la lumière de son identité plurielle, les questions vives du rapport du monde arabe et de l'occident. Son œuvre est aujourd'hui traduite en plus de quarante langues. Il reçoit le prix des Maisons de la Presse pour *Samarcande* (1988) et le prix Goncourt pour *Le Rocher de Tanios* (1993). En 1997, il est nommé membre du Haut Conseil de la francophonie.

La blessure des exils et des conflits du Proche-Orient et la révolte contre le statut minoritaire, statut réducteur jamais accepté, vont susciter la création littéraire. Homme de la traversée des frontières, des langues, des communautés, des pays, il réinvestit dans des « fictions impures », les éléments biographiques qui ont nourri sa vie. Moins intéressé par les expérimentations de l'écriture de la post-modernité que par l'histoire des civilisations, des périodes clés, des personnages d'exception dont l'expérience parle pour le présent, il aborde d'abord la fiction en historien.

Son premier ouvrage, commande d'éditeur, porte sur la vision des autres (1986). Il s'appuie sur la lecture des archives anciennes des chroniqueurs arabes à l'époque des Croisades, en particulier Bahaeddine, chroniqueur historiographe de Saladin. Cet ouvrage inaugure un premier cycle d'écriture, celui des

récits historiques. Amin Maalouf nourrit une véritable passion pour l'histoire et pour la longue lecture attentive de manuscrits et documents : il lit et consulte plus de deux cents livres pour écrire *Samarcande*. Homme de la route et du voyage, plutôt que des racines, il privilégie la recherche de ce qu'il appelle des « mythes positifs », ces moments rares et improbables où se rencontrent des « êtres de frontières », sur les lignes de confrontation, dans des périodes de fractures de l'histoire où se joue l'avenir incertain des sociétés. Les périple des personnages conduisent dans des villes-mondes lestées du poids des cultures et des civilisations : Grenade, Constantinople, Le Caire, Gênes, Jérusalem, Samarcande. Il explore ainsi, dans quatre ouvrages, des géographies historiques mythiques : en 1986, l'Espagne, de l'Andalousie des trois religions à la chute de Grenade en 1492, à travers la biographie du voyageur Hassan Al-Wazzan, dit Léon l'Africain, auteur de la *Description de l'Afrique*, écrit en langue italienne ; en 1988, la Perse d'Omar Khayyam, poète persan des XI^e et XII^e siècles qui se retire du monde pour bâtir son propre univers et celle de Mani, peintre, médecin et philosophe, fondateur du manichéisme, au III^e siècle de notre ère ; en 1993, les archives familiales sont utilisées dans *Le Rocher de Tanios*, pour l'évocation des destinées de la montagne libanaise dans les années 1830 ; en 2000, dans *Le Périple de Baldassare*, l'Italie de Gênes, où Baldassare Embriaco, Génois d'Orient, tient le journal du voyage qu'il entreprend en 1665 et qui le mène d'Alep à Constantinople, puis à Smyrne et à Londres (Prix Jacques Audiberti – Ville d'Antibes 2000). Il y a chez les personnages d'Amin Maalouf, un parti pris de résistance. Des héros caractérisés par une fragilité, celle de « l'exil avant l'exil », en temps de troubles et de bouleversements sociopolitiques, dans l'effondrement des certitudes, construisent leur identité complexe, ouverte aux autres et au devenir, pleine de sagesse et de sérénité.

Du journaliste l'écrivain conserve l'écriture claire et le sens aigu des événements. Le roman historique, où il trouve son identité littéraire, peut être lu, à la frontière des genres, comme des mémoires, des biographies fictives ou des essais dans la tradition humaniste. Ses références littéraires sont des auteurs qui ont souvent traversé plusieurs langues ou qui entretiennent un rapport passionnel et lucide à la société et l'histoire de leur génération : Thomas Mann, Stefan Zweig, Marguerite Yourcenar, Albert Camus, Omar Khayyam, Charles Dickens, Léon Tolstoï. L'enchantement du récit, dans la tradition des contes orientaux, sans descriptions ni érudition excessives, tient à la trame narrative, à l'enchaînement des péripéties, et à un effet de réel créé par le lexique des

noms de lieux et de personnages, l'évocation des petits faits vrais et des coutumes. Il met aussi son talent d'écrivain de l'histoire au service d'une passion familiale, la musique, et compose le livret d'une création réalisée avec la compositrice Kaija Saariaho, le metteur en scène Peter Sellars et le chef d'orchestre Esa-Pekka Salonen.

Il est attentif à réhabiliter une francophonie qui rassemble et s'ouvre à la modernité. Dans un rapport sur la contribution du multilinguisme au dialogue interculturel en Europe, il propose la notion de « langue personnelle adoptive », pour évoquer, en quelque sorte, une seconde langue maternelle, langue « distinctive » de création, différente de la langue identitaire et de la langue de communication internationale.

Amin Maalouf, qu'insupporte toute discrimination, à une époque du retour à l'identitaire, contestant la théorie du « choc des civilisations », revendique dans ses essais le droit aux appartenances multiples et à leur reconnaissance, contre le tribalisme du monde. Il a été ainsi rapporteur, en 2008 d'un rapport de 30 pages, « Un défi salutaire : comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe », d'un Groupe de travail de la Commission européenne.

Le rocher de Tanios (1993)

Dans le village où je suis né, les rochers ont un nom. Il y a le Vaisseau, la Tête de Tours, l'Embuscade, le Mur, et aussi les Jumeaux, encore dits les Seins de la goule. Il y a surtout la Pierre aux soldats ; c'est là qu'autrefois on faisait le guet lorsque la troupe pourchassait les insoumis ; aucun lieu n'est plus vénéré, plus chargé de légendes. Pourtant, lorsqu'il m'arrive de revoir en songe le paysage de mon enfance, c'est un autre rocher qui m'apparaît. L'aspect d'un siège majestueux, creusé et comme usé à l'emplacement des fesses, avec un dossier haut et droit s'abaissant de chaque côté en manière d'accoudoir — il est le seul, je crois, à porter un nom d'homme, le Rocher de Tanios.

J'ai longtemps contemplé ce trône de pierre sans oser l'aborder. Ce n'était pas la peur du danger ; au village, les rochers étaient nos terrains de jeu favoris et, même enfant, j'avais coutume de défier mes aînés aux escalades les plus périlleuses ; nous n'avions d'autre équipement que nos mains et nos jambes nues, mais notre peau savait se coller à la peau de la pierre et pas un colosse ne résistait.

Non, ce n'était pas la peur de tomber qui me retenait. C'était une croyance, et c'était un serment. Exigé par mon grand-père, quelques mois avant sa mort. « Tous

les rochers, mais jamais celui-là ! » Les autres gamins demeuraient comme moi à distance, avec la même crainte superstitieuse. Eux aussi avaient dû promettre, la main sur le duvet de la moustache. Et obtenir la même explication : « On le surnommait Tanios-kichk. Il était venu s'asseoir sur ce rocher. On ne l'a plus revu. »

On avait souvent évoqué devant moi ce personnage, héros de tant d'histoires locales, et toujours son nom m'avait intrigué. Tanios, j'entendais bien, c'était l'une des nombreuses variantes locales d'Antoine, à l'instar d'Antoun, Antonios, Mtanios, Tanos ou Tannous.. Mais pourquoi ce risible surnom de « kichk » ? Cela, mon grand-père n'a pas voulu me le révéler. Il a seulement dit ce qu'il estimait pouvoir dire à un enfant : « Tanios était le fils de Lamia. Tu as sûrement entendu parler d'elle. C'était très loin dans le passé, même moi je n'étais pas encore né, et mon propre père non plus. En ce temps-là, le pacha d'Egypte faisait la guerre aux Ottomans, et nos ancêtres ont souffert. Surtout après le meurtre du patriarche. On l'a abattu juste là, à l'entrée du village, avec le fusil du consul d'Angleterre... » C'est ainsi que parlait mon grand-père quand il ne voulait pas me répondre, il lançait des bribes de phrases comme s'il indiquait un chemin, puis un autre, puis un troisième, sans toutefois s'engager dans aucun. Il m'a fallu attendre des années avant de découvrir la véritable histoire.

Je tenais pourtant le meilleur bout du fil puisque je connaissais le nom de Lamia. Nous le connaissions tous, au pays, grâce à un dicton qui, par chance, a traversé deux siècles pour parvenir jusqu'à nous : « Lamia, Lamia, comment pourrais-tu cacher ta beauté ? »

Ainsi, encore de nos jours, quand les jeunes gens rassemblés sur la place du village voient passer quelque femme enveloppée dans un châle, il s'en trouve toujours un pour murmurer : « Lamia, Lamia... » Ce qui est souvent un authentique compliment, mais peut relever quelquefois aussi de la plus cruelle dérision.

La plupart de ces jeunes ne savent pas grand-chose de Lamia, ni du drame dont ce dicton a conservé le souvenir. Ils se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu de la bouche de leurs parents ou de leurs grands-parents, et parfois, comme eux, ils accompagnent leurs paroles d'un geste de la main vers la partie haute du village, aujourd'hui inhabitée, où l'on aperçoit les ruines encore imposantes d'un château.

A cause de ce geste, qu'on a tant de fois reproduit devant moi, j'ai longtemps imaginé Lamia comme une sorte de princesse qui, derrière ces hauts murs, abritait sa beauté des regards villageois. Pauvre Lamia, si j'avais pu la voir s'affairer dans les cuisines, ou trotter pieds nus à travers les vestibules, une cruche dans les mains, un fichu sur la tête, j'aurais difficilement pu la confondre avec la châtelaine.

Elle ne fut pas servante non plus. J'en sais aujourd'hui un peu plus long sur elle. Grâce, d'abord, aux vieillards du village, hommes et femmes, que j'ai inlassablement questionnés. C'était il y a vingt ans et plus, ils sont tous morts, depuis, à l'exception d'un seul. Son nom est Gébrayel, c'est un cousin de mon grand-père et il a aujourd'hui quatre-vingt-seize ans. Si je le nomme, ce n'est pas seulement parce qu'il a eu le privilège de survivre, c'est surtout parce que le témoignage de cet ancien instituteur passionné d'histoire locale aura été le plus précieux de tous ; irremplaçable, en vérité. Je restais des heures à le fixer, il avait de vastes narines et de larges lèvres sous un petit crâne chauve et ridé — des traits que l'âge a très certainement appuyés. Je ne l'ai pas revu dernièrement, mais on m'assure qu'il a toujours ce ton de confiance, ce même débit ardent, et une mémoire intacte. A travers les mots que je m'appête à écrire, c'est souvent sa voix qu'il faudra écouter.

Je dois à Gébrayel d'avoir acquis très tôt l'intime conviction que Tanios avait bien été, par-delà le mythe, un être de chair. Les preuves sont venues plus tard, des années plus tard. Lorsque, la chance aidant, je pus enfin mettre la main sur d'authentiques documents.

Il en est trois que je citerai souvent. Deux qui émanent, de personnages ayant connu Tanios de près. Et un troisième plus récent. Son auteur est un religieux décédé au lendemain de la Première Guerre mondiale, le moine Elias de Kfaryabda — c'est le nom de mon village, je ne pense pas l'avoir mentionné encore. Son ouvrage s'intitule comme suit : *Chronique montagnarde ou l'Histoire du village de Kfaryabda des hameaux et des fermes qui en dépendent des monuments qui s'y élèvent des coutumes qui y sont observées des gens remarquables qui y ont vécu et des événements qui s'y sont déroulés avec la permission du Très-Haut.*

Un livre étrange, inégal, déroutant. Certaines pages, le ton est personnel, la plume s'échauffe et se libère, on se laisse porter par quelques envolées, par quelques écarts audacieux, on croit être en présence d'un écrivain vrai. Et puis soudain, comme s'il craignait d'avoir péché par orgueil, le moine se rétracte, s'efface, son ton s'aplatit, il se rabat pour faire pénitence sur son rôle de pieux compilateur, alors il accumule les emprunts aux auteurs du passé et aux notables de son temps, en vers de préférence, ces vers arabes de l'âge de la Décadence, empestés d'images convenues et de sentiments froids.

Cela, je ne m'en suis aperçu qu'après avoir achevé la deuxième lecture minutieuse de ces mille pages — neuf cent quatre-vingt-sept, très précisément, du préambule au traditionnel vers final disant « toi qui liras mon livre montre-toi

indulgent... ». Au début, lorsque j'avais eu entre les mains cet ouvrage à la reliure verte simplement ornée d'un grand losange noir, et que je l'avais ouvert pour la première fois, je n'avais remarqué que cette écriture tassée, sans virgules ni points, sans paragraphes non plus, rien que des moutonnements calligraphiques enfermés dans leurs marges comme une toile dans son cadre, avec, ça et là, un mot volant pour rappeler la page précédente ou annoncer la suivante.

Hésitant encore à m'engager dans une lecture qui menaçait d'être rebutante, je feuilletais le monstre du bout des doigts, du bout des yeux, quand devant moi se détachèrent ces lignes—je les ai aussitôt recopiées, et plus tard traduites et ponctuées :

« Du quatre novembre 1840 date l'énigmatique disparition de Tanios-kichk... Pourtant, il avait tout, tout ce qu'un homme peut attendre de la vie. Son passé s'était dénoué, la route de l'avenir s'était aplanie. Il n'a pu quitter le village de son plein gré. Nul ne peut douter qu'une malédiction s'attache au rocher qui porte son nom. »

A l'instant, les mille pages cessèrent de me paraître opaques. Je me mis à regarder ce manuscrit d'une tout autre manière. Comme un guide, un compagnon. Ou peut-être comme une monture.

Mon voyage pouvait commencer.

PREMIER PASSAGE

La tentation de Lamia

Puisse le Très-Haut m'accorder Son pardon pour les heures et les journées que je vais devoir dérober au temps béni de la prière et des Saintes Lectures afin d'écrire cette histoire imparfaite des gens de ma contrée, mon excuse étant qu'aucune des minutes que nous vivons n'aurait existé sans les millénaires qui l'ont précédée depuis la Création, et qu'aucun de nos battements de coeur n'aurait été possible s'il n'y avait eu les générations successives des aïeux, avec leurs rencontres, leurs promesses, leurs unions consacrées, ou encore leurs tentations.

*Préambule de la Chronique montagnarde,
oeuvre du moine Elias de Kfaryabda.*

I

En ce temps-là, le ciel était si bas qu'aucun homme n'osait se dresser de toute sa taille. Cependant, il y avait la vie, il y avait des désirs et des fêtes. Et si l'on n'attendait jamais le meilleur en ce monde, on espérait chaque jour échapper au pire.

Le village entier appartenait alors à un même seigneur féodal. Il était l'héritier d'une longue lignée de cheikhs, mais lorsqu'on parle aujourd'hui de « l'époque du cheikh » sans autre précision, nul ne s'y trompe, il s'agit de celui à l'ombre duquel a vécu Lamia.

Ce n'était pas, loin s'en faut, l'un des personnages les plus puissants du pays. Entre la plaine Orientale et la mer, il y avait des dizaines de domaines plus étendus que le sien. Il possédait seulement Kfaryabda et quelques fermes autour, il devait avoir sous son autorité trois cents foyers, guère plus. Au-dessus de lui et de ses pairs, il y avait l'émir de la Montagne, et au-dessus de l'émir les pachas de province, ceux de Tripoli, de Damas, de Saïda ou d'Acre. Et plus haut encore, beaucoup plus haut, au voisinage du Ciel, il y avait le sultan d'Istanbul. Mais les gens de mon village ne regardaient pas si haut. Pour eux, « leur » cheikh était déjà un personnage considérable.

Ils étaient nombreux, chaque matin, à prendre le chemin du château pour attendre son réveil, se pressant dans le couloir qui mène à sa chambre. Et lorsqu'il paraissait, ils l'accueillaient par cent formules de vœux, à voix haute à voix basse, cacophonie qui accompagnait chacun de ses pas.

La plupart d'entre eux étaient habillés comme lui, seroual noir bouffant, chemise blanche à rayures, bonnet couleur de terre, et tout le monde ou presque arborait les mêmes moustaches épaisses et bouclées fièrement vers le haut dans un visage glabre. Ce qui distinguait le cheikh ? Seulement ce gilet vert pomme, agrémenté de fils d'or, qu'il portait en toute saison comme d'autres portent une zibeline ou un sceptre. Cela dit, même sans cet ornement, aucun visiteur n'aurait eu de peine à distinguer le maître au milieu de sa foule, à cause de ces plongées que toutes les têtes effectuaient les unes après les autres pour lui baiser la main, cérémonial qui se poursuivait jusqu'à la salle aux Piliers, jusqu'à ce qu'il eût pris sur le sofa sa place habituelle et porté à ses lèvres le bout doré du tuyau de sa pipe d'eau.

En rentrant chez eux, plus tard dans la journée, ces hommes diraient à leurs épouses : « Ce matin, j'ai vu la main du cheikh. » Non pas : « J'ai baisé la main... » Cela, on le faisait, certes, et en public, mais on avait pudeur à le dire. Non plus : « J'ai vu le cheikh » — parole prétentieuse, comme s'il s'agissait d'une rencontre

entre deux personnages de rang égal ! Non, « J'ai vu la main du cheikh », telle était l'expression consacrée.

Aucune autre main n'avait autant d'importance. La main de Dieu et celle du sultan ne prodiguaient que les calamités globales ; c'est la main du cheikh qui répandait les malheurs quotidiens. Et aussi, parfois, des miettes de bonheur.

Dans le parler des gens du pays, le même mot, *kaff*, désignait parfois la main et la gifle. Que de seigneurs en avaient fait un symbole de puissance et un instrument de gouvernement. Quand ils dévisaient entre eux, loin des oreilles de leurs sujets, un adage revenait dans leur bouche : « Il faut qu'un paysan ait toujours une gifle près de la nuque » ; voulant dire qu'on doit constamment le faire vivre dans la crainte, l'épaule basse. Souvent, d'ailleurs, « gifle » n'était qu'un raccourci pour dire « fers », « fouet », « corvées »...

Aucun seigneur n'était sanctionné pour avoir malmené ses sujets ; si, quelques rares fois, des autorités supérieures lui en tenaient rigueur, c'est qu'elles étaient résolues à le perdre pour de tout autres raisons, et qu'elles cherchaient le moindre prétexte pour l'accabler. On était depuis des siècles sous le règne de l'arbitraire, et si jamais il y avait eu jadis un âge d'équité, plus personne n'en avait gardé le souvenir.

Lorsqu'on avait la chance d'avoir un maître moins avide, moins cruel que les autres, on s'estimait privilégié, et on remerciait Dieu d'avoir montré tant de sollicitude, comme si on Le jugeait incapable de faire mieux.

C'était le cas à Kfaryabda ; je me souviens d'avoir été surpris, et plus d'une fois indigné, par la manière affectueuse dont certains villageois évoquaient ce cheikh et son règne. Il est vrai, disaient-ils, qu'il donnait volontiers sa main à baiser et que, de temps à autre, il assenait à l'un de ses sujets une gifle sonore, mais ce n'était jamais une vexation gratuite ; comme c'était lui qui rendait justice en son domaine, et que tous les différends — entre frères, entre voisins, entre mari et femme — se réglaient devant lui, le cheikh avait l'habitude d'écouter les plaignants, ensuite quelques témoins, avant de proposer un arrangement ; les parties étaient sommées de s'y conformer, et de se réconcilier séance tenante par les embrassades coutumières ; si quelqu'un s'entêtait, la gifle du maître intervenait en argument ultime.

Une telle sanction était suffisamment rare pour que les villageois ne pussent plus parler d'autre chose pendant des semaines, s'évertuant à decrir le sifflement de la gifle, fabulant sur les marques des doigts qui seraient restées visibles pendant trois jours, et sur les paupières du malheureux qui plus jamais ne cesseraient de cligner.

Les proches de l'homme giflé venaient lui rendre visite. Ils s'asseyaient en cercle autour de la pièce, silencieux comme à un deuil. Puis l'un d'eux élevait la voix pour dire qu'il ne fallait pas se sentir humilié. Qui donc n'a jamais été giflé par son père ?

C'est ainsi que le cheikh voulait être considéré. En s'adressant aux gens de son domaine, même aux plus âgés, il disait « yabné », « mon fils ! », ou « ma fille ! », « *ya binté* ! ». Il était persuadé qu'un pacte intime le liait à ses sujets, ils lui devaient obéissance et respect, il leur devait sa protection en toutes circonstances. Même en ce début du dix-neuvième siècle, cette sorte de paternalisme intégral apparaissait déjà comme une incongruité, une survivance d'un âge primordial d'enfance et d'innocence, dont la plupart des villageois s'accommodaient, et dont certains de leurs descendants gardent encore la nostalgie.

Moi-même, je dois l'avouer, en découvrant certaines facettes du personnage, je me suis senti devenir un peu moins sévère envers lui. Car si « notre cheikh » tenait à chacune de ses prérogatives, il ne faisait pas, comme tant d'autres seigneurs, bon marché de ses devoirs. Ainsi, tous les paysans devaient lui apporter une part de leur récolte ; mais il avait coutume de leur dire, en échange, que « personne dans ce domaine n'aura faim tant qu'il restera au château un pain et une olive ». Plus d'une fois les villageois avaient pu vérifier que ce n'était pas vaine parole.

Tout aussi importante aux yeux des villageois était la manière dont le cheikh traitait avec les autorités supérieures, et c'est d'abord pour cette raison que l'on a gardé de lui un si complaisant souvenir. Les autres seigneurs, quand l'émir ou le pacha exigeaient d'eux quelque nouvel impôt, ne prenaient guère la peine d'argumenter, se disant qu'il valait mieux pressurer leurs sujets plutôt que de se mettre mal avec les puissants. Pas « notre » cheikh. Lui tempêtait, se démenait, envoyait supplique après supplique, parlait de disette, de gel, de sauterelles, glissait de judicieux bakchichs, et quelquefois il obtenait un délai, une remise, voire une exemption. On dit que les agents du Trésor extorquaient alors les sommes manquantes à des seigneurs plus dociles.

Il n'avait pas souvent gain de cause. Les autorités étaient rarement disposées à transiger en matière d'impôts. Du moins avait-il le mérite d'essayer, et les paysans lui en savaient gré.

Non moins appréciée était sa conduite en temps de guerre. Se targuant d'une vieille coutume, il avait obtenu pour ses sujets le droit de se battre sous leur propre drapeau au lieu d'être enrôlés avec le reste de la troupe. Un privilège inouï pour

un fief aussi minuscule qui pouvait aligner, au mieux, quatre cents hommes. Pour les villageois, la différence était grande. Partir avec ses frères, ses fils, ses cousins, commandés par le cheikh lui-même, qui les connaissait chacun par son prénom, savoir qu'on ne serait pas abandonné sur place si l'on était blessé, qu'on serait racheté si l'on était capturé, qu'on serait décemment enterré et pleuré si l'on devait mourir ! Savoir aussi que l'on ne serait pas envoyé à l'abattoir pour faire plaisir à quelque pacha dépravé ! Ce privilège, les paysans en étaient aussi fiers que le cheikh. Mais, bien entendu, il fallait le mériter. On ne pouvait se contenter de « faire semblant », il fallait se battre, et vaillamment, beaucoup plus vaillamment que la piétaille d'à côté ou d'en face, il fallait que leur bravoure fût constamment citée en exemple dans toute la Montagne, dans tout l'empire, c'était leur fierté, leur honneur, et aussi le seul moyen de garder ce privilège.

Pour toutes ces raisons, les gens de Kfaryabda considéraient « leur » cheikh comme un moindre mal. Il serait même apparu comme une véritable bénédiction s'il n'avait eu un travers, un insupportable travers qui, aux yeux de certains villageois, réduisait à néant ses plus nobles qualités.

— Les femmes ! me dit le vieux Gébrayel, et dans son visage de buse s'allumèrent des yeux carnassiers. Les femmes ! Le cheikh les convoitait toutes, et il en séduisait une chaque soir !

S'agissant du dernier bout de phrase, c'est une affabulation. Mais pour le reste, qui est tout de même l'essentiel, il semble bien que le cheikh, à l'instar de ses ancêtres, à l'instar de tant d'autres seigneurs sous toutes les latitudes, vivait dans la ferme conviction que toutes les femmes de son domaine lui appartenaient. Comme les maisons, comme les terres, les mûriers et les vignes. Comme les hommes, d'ailleurs. Et qu'un jour ou l'autre, à sa convenance, il pouvait faire valoir son droit.

Il ne faudrait pas, pour autant, l'imaginer en satire rôdant dans le village à la recherche de sa proie, avec ses hommes de main dans le rôle de rabatteurs. Non, les choses ne se passaient pas ainsi. Si impérieux que fut son désir, il ne se départait à aucun moment d'un certain quant-à-soi, jamais il n'aurait songé à se glisser furtivement par une porte dérobée pour profiter comme un voleur de l'absence d'un mari. C'est chez lui qu'il officiait, si l'on peut dire.

De même que chaque homme devait monter, ne serait-ce qu'une fois par mois, « voir la main du cheikh », toutes les femmes devaient fournir leur journée au château, pour aider aux travaux courants ou saisonniers, c'était leur façon à elles de manifester leur allégeance. Certaines faisaient montre d'habiletés particulières

— une façon incomparable de battre la viande au mortier, ou d'amincir la pâte à pain. Et quand il fallait préparer un festin, toutes les compétences étaient requises à la fois. Une forme de corvée, en somme ; mais répartie ainsi entre des dizaines, des centaines de femmes, elle en devenait moins pesante.

J'ai peut-être laissé croire que la contribution des hommes se limitait au baise-main matinal. Ce ne serait pas conforme à la réalité. Ils étaient tenus de s'occuper du bois et des nombreuses réfections, de relever sur les terres du cheikh les terrasses écroulées, sans oublier la corvée suprême des mâles, la guerre. Mais, en temps de paix, le château était une ruche de femmes, qui s'activaient, bavardaient, se distraient aussi. Et quelquefois, au moment de la sieste, quand le village entier s'enfonçait dans une pénombre de langueur, l'une ou l'autre de ces femmes s'égarait entre couloirs et chambres, pour refaire surface deux heures plus tard au milieu des murmures.

Certaines se prêtaient à ce jeu de fort bonne grâce, flattées d'avoir été courtisées, désirées. Le cheikh avait de la prestance ; de plus, elles savaient que, loin de se précipiter sur la première chevelure aperçue, il prisait le charme et l'esprit. On rapporte encore au village cette phrase qu'il répétait : « Il faut être un âne pour se coucher au côté d'une ânesse ! » Insatiable, donc, mais exigeant. C'est l'image qu'on a gardée de lui aujourd'hui, et c'est probablement cette même image qu'avaient ses contemporains, ses sujets. Aussi, bien des femmes avaient-elles envie d'être au moins remarquées, cela les rassurait sur leur charme. Quitte, ensuite, à se laisser ou non suborner. Un jeu dangereux, j'en conviens ; mais au moment où leur beauté bourgeonnait, puis s'épanouissait, pouvaient-elles, avant de se faner, renoncer à toute envie de séduire ?

La plupart, toutefois, et quoi qu'en dise le vieux Gébrayel, ne voulaient pas de ces amours compromettantes et sans lendemain. Elles ne se prêtaient à aucun autre jeu galant que la dérobadie, et il semble bien que le maître savait s'y résigner lorsque son « adversaire » se montrait futée. Et d'abord prévoyante : à partir du moment où une personne convoitée se retrouvait en tête à tête avec le cheikh, elle ne pouvait plus l'éconduire sans l'humilier, ce qu'aucune villageoise n'aurait eu le cran de faire. Leur habileté devait s'exercer plus tôt, pour leur éviter justement de se retrouver dans cette situation embarrassante. Elles avaient imaginé une panoplie de ruses. Certaines, quand c'était leur tour de venir au château, se présentaient avec, sur le bras, un enfant en bas âge, le leur ou celui d'une voisine. D'autres se faisaient accompagner par leur soeur ou leur mère, sûres qu'ainsi elles ne seraient pas inquiétées. Un autre procédé pour échapper aux assiduités

du maître était d'aller s'asseoir tout près de sa jeune épouse, la cheikha, et de ne plus s'en éloigner jusqu'au soir.

Le cheikh ne s'était marié qu'au seuil de la quarantaine, et encore, il avait fallu lui forcer la main. Le patriarche de sa communauté avait reçu tant de plaintes contre l'incorrigible séducteur qu'il s'était décidé à user de son influence pour mettre fin à cette situation scandaleuse. Et il avait cru trouver la parade idéale : le marier à la fille d'un chef féodal bien plus puissant que lui, le seigneur du grand Jord, dans l'espoir qu'ainsi, par égard pour son épouse, et plus encore pour ne pas irriter son beau-père, le maître de Kfaryabda serait contraint de s'assagir.

Dès la première année, la cheikha avait donné naissance à un fils, qui fut prénommé Raad. L'homme, cependant, malgré sa satisfaction d'avoir un héritier, avait très vite renoué avec son vice, délaissant son épouse au cours de sa grossesse, et encore plus après l'accouchement.

Laquelle épouse, démentant les prévisions du patriarche, allait faire preuve d'une surprenante faiblesse. Sans doute avait-elle à l'esprit l'exemple de sa propre famille de féodaux, un père et des frères volages, et une mère résignée. A ses yeux, la conduite de son mari était le fruit de son tempérament ainsi que de son rang social, deux choses qu'elle ne pouvait changer. Elle ne voulait jamais qu'on lui parlât des aventures du cheikh, pour qu'elle ne fût pas contrainte de réagir. Mais les ragots lui parvenaient, et elle en souffrait, même si elle ne pleurait que lorsqu'elle était seule, ou alors auprès de sa mère, chez qui elle se rendait pour des séjours prolongés.

Au château, elle feignait l'indifférence ou la fière ironie, et noyait son chagrin dans le sucre. Constamment assise à la même place, dans le petit salon attenant à sa chambre, elle arborait en guise de coiffure un *tantour* à l'ancienne, haut tuyau en argent que l'on plantait dans les cheveux à la verticale, et par-dessus lequel retombait un voile de soie, toilette si compliquée qu'elle se gardait bien de la défaire au moment de dormir. « Ce qui, observait Gebrayel, ne devait guère l'aider à regagner les faveurs du cheikh. Pas plus que sa corpulence, d'ailleurs. On dit qu'elle avait à portée de main une corbeille de friandises que les servantes et les visiteuses surveillaient en permanence de peur qu'elle ne vînt à se vider. Et la châtelaine se gavait comme une truie. »

Elle n'était pas la seule femme à souffrir, mais c'est parmi les hommes que l'intempérance du cheikh suscitait le plus de rancoeur. Si certains affectaient de croire que la chose n'arrivait qu'aux épouses, aux mères, aux soeurs et aux filles des autres, tous vivaient constamment dans la crainte de voir leur honneur terni.

Le village bruissait sans cesse de prénoms féminins, toutes les jalousies, les vengeances s'exprimaient par ce biais. Des disputes éclataient parfois, pour des prétextes futiles, qui révélaient la rage contenue des uns et des autres.

On s'observait, on s'épiait. Il suffisait qu'une femme s'habillât avec un brin de coquetterie au moment de se rendre au château pour qu'elle fût soupçonnée de vouloir aguicher le cheikh. Et d'emblée, elle devenait fautive, plus fautive même que ce dernier, à qui l'on accordait l'excuse d'être « ainsi fait ». Il est vrai que, pour celles qui tenaient à éviter toute aventure, l'un des moyens les plus éprouvés était de ne se présenter devant le maître qu'enlaidies, fagotées, difformes...

Il est des femmes, cependant, qui ne parviennent pas à dissimuler leur beauté. Ou peut-être est-ce leur Créateur qui répugne à les voir cachées ; mais, Seigneur ! que de passions autour d'elles !

L'une de ces femmes vivait dans mon village en ce temps-là. C'était Lamia, justement. Celle du dicton.

AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Léopold Sédar SENGHOR (1906, Joal, Sénégal – 2001, Verson, France)

Poète, écrivain et homme politique sénégalais, L. S. Senghor est né le 9 octobre 1906 à Joal, petite ville côtière située au sud de Dakar, et mort le 20 décembre 2001 à Verson en Normandie. Chantre de la négritude, du métissage et de la civilisation de l'universel, il a été le premier président de la République du Sénégal (1960–1980) et le premier écrivain noir élu à l'Académie française en 1983.

L'essentiel de ses écrits politiques et essais littéraires sont rassemblés dans cinq volumes sous le titre *Liberté*, publiés de 1964 à 1993 et ses poésies sont disponibles en un volume *Œuvre poétique*. Son père, Basile Diogoye Senghor est un commerçant catholique appartenant à la bourgeoisie sérère, une ethnie minoritaire au Sénégal. Sa mère, Gnilane Ndiémé Bakhou est une musulmane, d'origine peule, et troisième épouse de Basile. Léopold Sedar Senghor a hérité des Sérères le fait d'avoir, outre un prénom, deux noms : son nom de famille, *Senghor* et son nom sérère, *Sedar* signifiant « qu'on ne peut humilier ». Les Sérères (« Sérérabés », qui se sont séparés) refusant de subir les lois nouvelles et la religion de l'Almany du Fouta, converti à l'islam, voulaient conserver leur culte animiste, leurs croyances propres fondées sur le respect des ancêtres et le lien maintenu à travers eux entre les vivants et les morts : « Tout mon univers intellectuel, moral, religieux était animiste, et cela m'a profondément marqué. C'est pourquoi dans mes poèmes, je parle souvent du "Royaume d'Enfance" » (*La Poésie de l'action*, p. 37–38). Senghor commence ses études au Sénégal, d'abord chez les Pères du Saint-Esprit à la mission catholique de N'Gazobil (1914), puis au collège-séminaire Libermann que ces derniers viennent d'ouvrir à Dakar (1923) et enfin au lycée laïque.

Nulle contradiction aux yeux du poète, entre l'univers sérère qui accepte l'existence d'une surnature, et l'enseignement du catholicisme qui reconnaît l'existence de Dieu. L'unité des traditions catholique et sérère apparaît dans le mouvement de nombreux poèmes. Il s'initie aux études classiques au collège-séminaire : « C'est à Dakar que j'ai reçu la formation la plus solide... C'est ainsi que j'ai appris à tenir compte du sens exact des mots, à rechercher la clarté et l'équilibre de la

phrase » (*France-Culture*, émission radiodiffusée, 1977). En 1927, après avoir obtenu le baccalauréat, il poursuit ses études supérieures à Paris, au Lycée Louis le Grand pour préparer l'école normale supérieure, où il se lie d'amitié avec Aimé Césaire et Georges Pompidou, puis à la Sorbonne.

Il obtient l'agrégation de grammaire en 1935 et suit les cours de Paul Rivet, Marcel Mauss et Marcel Cohen à l'institut d'ethnologie de Paris. L'étudiant en lettres classiques, puis le professeur, aborde et domine rapidement l'héritage littéraire et philosophique gréco-latin et en retire la conviction que la civilisation antique ressemble par bien des aspects à la civilisation africaine : « l'avantage de la civilisation gréco-latine est d'être à la hauteur, mieux, au rythme et à la couleur de la nôtre. Les deux civilisations baignent dans la même atmosphère sociale : morale. (Liberté III, *Défense des lettres classiques*, 1977).

Il défend l'idée d'une fécondation de la civilisation grecque par l'apport premier de la civilisation égyptienne à travers le souvenir des « Éthiopiens », 'du grec « aithiops », « noir », nom qui désignait couramment dans les textes grecs, les peuples de l'Afrique et qui lui fournira le titre de l'un de ses principaux recueils de poésie : *Éthiopiennes* (1956) : « parmi leurs civilisateurs, les anciens Grecs comptaient les Égyptiens et d'Homère à Strabon, ce sont leurs écrivains qui ont fait les plus grands éloges des « Éthiopiens », c'est-à-dire des Nègres » (Liberté 3, « *Le Sénégal, le latin et les humanités classiques* », 1977). C'est aussi l'époque où il crée avec Léon-Gontran Damas et Aimé Césaire la revue contestataire *L'Étudiant noir* en 1934. Dans ces pages, il exprime pour la première fois sa conception de la négritude, notion introduite par Aimé Césaire, dans un texte intitulé « Négrerie » : Mais alors que pour Césaire, la « Négritude » est avant tout l'expression d'une race opprimée qu'il dira « mesurée au compas de la souffrance », Senghor développe l'idée d'une négritude positive, constituée par l'ensemble des richesses culturelles du monde noir, la revendication d'une différence fondatrice et d'une source tout aussi première et vitale que la culture occidentale : « Objectivement, la Négritude est un fait : une culture. C'est l'ensemble des valeurs, économiques et politiques, intellectuelles et morales, artistiques et morales. Subjectivement, la Négritude, c'est aussi assumer les valeurs de civilisation du monde noir, les actualiser et féconder, au besoin avec les apports étrangers, pour le suivre par soi-même et pour soi, mais aussi pour les faire vivre par et pour les autres, apportant ainsi la contribution des Nègres nouveaux à la civilisation de l'Universel » (Liberté 3, *Problématique de la Négritude*).

Senghor s'est efforcé d'établir le concept de négritude sur des bases solides en recourant à l'œuvre de l'ethnologue allemand Léo Frobenius dont les travaux,

Histoire de la civilisation africaine et *Le destin des civilisations*, sont publiés en France en 1936. La culture africaine n'est pas le simple prélude à la logique, à la rationalité, la « mentalité prélogique », lieu commun de la pensée ethno-centriste auquel Lévy-Bruhl s'est acharné à conférer l'autorité de la science, mais une forme essentielle de participation à la réalité qui se manifeste notamment dans l'art, mot auquel Frobenius donne un sens très large. Un régime politique peut être considéré comme une œuvre d'art dans la mesure où l'on peut l'assimiler à une légende vécue, à un jeu théâtral où chacun tient son rôle. Frobenius a réhabilité, aux yeux de Senghor, la raison intuitive qu'il revendiquera par la suite en disant : « l'émotion est nègre comme la raison est hellène » (Liberté I « *Ce que l'homme noir apporte* ») et qui lui vaudra de nombreux détracteurs.

Senghor trouve un autre point d'appui dans la philosophie française, plus précisément dans ce qu'il appelle la « Révolution de 1889 », année au cours de laquelle Henri Bergson publie son *Essai sur les Données immédiates de la Conscience* et qui préconise « un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ». C'est toutefois Teilhard de Chardin qui lui permet de préciser sa conception d'une civilisation de l'universel. « L'apport original de Teilhard est d'avoir étendu le phénomène de *socialisation* à tous les horizons de l'Espace-Temps [...] De ce mouvement, doit naître la Civilisation de l'Universel, symbiose de toutes les civilisations différentes ». La négritude n'a pas pour objectif le combat mais la coopération ; la lutte mais la communication, socle d'une « véritable union » qui ne confond pas, mais enrichit en prenant en compte les différences.

Au lendemain de la guerre, après avoir été fait prisonnier puis libéré pour cause de maladie, il obtient en 1945 la chaire de linguistique à l'École nationale de la France d'outre-mer qu'il occupe jusqu'à l'indépendance du Sénégal en 1960. Élu député du Sénégal en 1945 et constamment réélu (1946, 1951, 1956) jusqu'à son accession à la présidence de la République en 1960, Senghor publie son premier recueil *Chants d'ombre* qui fait date dans l'histoire de la poésie. Il subit beaucoup d'influences, Claudel, Péguy, Saint-John Perse, mais se revendique de la seule tradition africaine qui informe en profondeur son œuvre. À côté de la raison discursive et de l'ordre rationnel du monde, il existe une méthode globale de découverte et de compréhension du monde : « Le Nègre a les sens ouverts à tous les contacts, voire aux sollicitations les plus légères. Il sent avant que de voir, il réagit immédiatement au contact de l'objet, aux ondes qu'émet l'invisible / C'est sa puissance d'émotion, par quoi il prend connaissance de l'objet ». Sa poésie s'efforce de mettre en scène une « expérience totale de la vie » et vise à la fois une

double connaissance : existentielle et ontologique : « A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux / Femme nue, femme noire / Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel » (*Chants d'ombre*, « Femme noire »). Cette expérience de l'angoisse et de la finitude permet de nommer et dire la vérité de l'être : « Ce que le Nègre apporte, c'est la faculté de percevoir le surnaturel dans le naturel » (*Liberté 1*). Il réalise dans une même mystique l'intégration de deux rituels, l'un hérité du fond de l'âme sénégalaise – le culte des ancêtres –, l'autre découvert par l'enseignement des Pères du Saint-Esprit – la religion de Dieu. « L'animisme consiste, en un mot, dans l'intuition d'un monde surréel, où l'homme est lié, d'une part à l'homme, [...], d'autre part à Dieu par la médiation des Esprits-Ancêtres » (*Liberté 1, L'esthétique négro-africaine*).

Les poèmes d'*Hosties noires* (1948), recueil composé durant sa captivité pendant la seconde guerre mondiale, comportent également une tonalité éminemment religieuse : si les poèmes sont « hosties », c'est parce qu'ils sont eux-mêmes symboles de l'alliance universelle des Noirs et des Blancs, et de tous les hommes. Les hommes, les ancêtres et Dieu cohabitent harmonieusement, il n'y a pas d'opposition mais continuité : « ... un monde où l'on vivait familièrement avec les Morts et les Dieux » (*Liberté 5* : 32). Toute parole, et la poésie est la parole par excellence, qu'elle soit grecque ou africaine, nomme le sacré. « Revenons à Heidegger pour constater que son logos, comme celui des Grecs, dans sa fonction posante, fabricante, est un démiurge : qu'il est poiësis, c'est-à-dire production, création. Et poésie au sens moderne du mot : au sens de « dire qui instaure » le Sacré. Comme Nommo, le Verbe négro-africain » (*Liberté 3* : 234). Son signe majeur dans le monde réel et contemporain est le « masque » qui tient une part si importante dans la culture africaine : « Masques ! ô Masques ! / Je vous salue dans le silence ! / Vous distillez cet air d'éternité où je respire l'air de mes Pères / (*Chants d'ombre*, « Prière aux masques »). Le rythme issu des traditions orales du continent noir, qu'il s'agisse du mouvement de la danse ou de la « transe du tam-tam » est comme l'expression antérieure à la parole, et est au centre, à juste titre, de la poésie de Senghor.

La volonté d'élever l'Afrique à la dignité d'acteur reconnu et d'objet poétique est l'une des plus constantes préoccupations de Senghor qui passe constamment de l'exposé des motifs sociopolitiques à leur intégration dans le processus de création poétique et réciproquement. Jean-Paul Sartre, dans *Orphée Noir*, titre de la préface à *L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor (1948), a profondément contribué à faire connaître l'œuvre de Senghor : « l'âme noire est

une Afrique dont le nègre est exilé au milieu des froids buildings, de la culture et de la technique blanches... Il s'agit d'une quête, d'un dépouillement systématique et d'une ascèse qu'accompagne un effort continu d'approfondissement». Senghor se plaisait à résumer sa pensée par cette maxime : « le français est une langue essentielle, le négro-africain, une langue existentielle ». Mais il a toujours cherché à concilier les apports de la civilisation gréco-romaine et les apports de la civilisation négro-africaine, la culture animiste et la religion chrétienne, la négritude et la francité et rêvait d'une civilisation de l'universel. La création de la Francophonie, qu'il a longtemps appelée de ses vœux, en sera l'aboutissement.

Élu le 5 septembre 1960, Senghor est réélu Président de la République du Sénégal en 1963, 1968, 1973, 1978 et se démet de ses fonctions le 31 décembre 1980. Ses activités culturelles seront constantes : en 1966, se tient, à Dakar, le 1er Festival mondial des arts nègres. Il est titulaire de nombreux grands prix nationaux et internationaux de poésie et de littérature, docteur *honoris causa* de trente-sept universités et membre de près d'une dizaine d'académies. Il est élu à l'Académie française, le 2 juin 1983, au fauteuil du duc de Lévis-Mirepoix.

Élégie pour Martin Luther King (du recueil Ethiopiques)

(pour un orchestre de jazz)

I

Qui a dit que j'étais stable dans ma maîtrise, noir
sous l'écarlate sous l'or ?

Mais qui a dit, comme le maître de la masse
et du marteau, maître du dyoung-dyoung du tam-tam.

Coryphée de la danse, qu'avec ma récade sculptée

Je commandais les Forces rouges, mieux que les
chameliers leurs dromadaires au long cours ?

Ils ploient si souples, et les vents tombent et les
pluies fécondes.

Qui a dit qui a dit, en ce siècle de la haine et de l'atome
Quand tout pouvoir est poussière toute force faiblesse,
que les Sur-Grands

Tremblent la nuit sur leurs silos profonds de
bombes et de tombes, quand

A l'horizon de la saison, je scrute dans la fièvre les tornades stériles
Des violences intestines ? Mais dites qui a dit ?
Flanqué du sabar au bord de l'orchestre, les yeux
intègres et la bouche blanche
Et pareil à l'innocent du village, je vois la vision
j'entends le mode et l'instrument
Mais les mots comme un troupeau de buffles
confus se cognent contre mes dents
Et ma voix s'ouvre dans le vide.
Se taise le dernier accord, je dois repartir à zéro,
tout réapprendre de cette langue
Si étrangère et double, et l'affronter avec ma
lance lisse me confronter avec le monstre
Cette lionne-lamantin sirène-serpent dans le labyrinthe des abysses.
Au bord du cœur au premier pas, au premier
souffle sur les feuilles de mes reins
J'ai perdu mes lèvres donné ma langue au chat, je
suis brut dans le tremblement.
Et tu dis mon bonheur, lorsque je pleure
Martin Luther King !

II

Cette nuit cette claire insomnie, je me rappelle
hier et hier il y a un an.
C'était lors le huitième jour, la huitième année
de notre circoncision
La cent soixante-dix-neuvième année de notre
mort-naissance à Saint-Louis.
Saint-Louis Saint-Louis ! Je me souviens d'hier
d'avant hier, c'était il y a un an
Dans la Métropole du Centre, sur la presqu'île
de proue pourfendant
Droit la substance amère. Sur la voie longue
large et comme une victoire
Les drapeaux rouge et or les étandards d'espérance
claquaient, splendides au soleil.

Et sous la brise de la joie, un peuple innombrable
 et noir fêtait son triomphe
 Dans les stades de la Parole, le siège reconquis
 de sa prestance ancienne.
 C'était hier à Saint-Louis parmi la Fête, parmi
 les Linguères et les Signares
 Les jeunes femmes dromadaires, la robe ouverte
 sur leurs jambes longues
 Parmi les coiffures altières, parmi l'éclat des
 dents le panache des rires des boissons.
 Soudain
 Je me suis souvenu, j'ai senti lourd sur mes épaules,
 mon cœur, tout le plomb du passé
 J'ai regardé j'ai vu les robes fanées fatiguées
 sous le sourire des Signares et des Linguères.
 Je vois les rires avorter, et les dents se voiler
 des nuages bleu noir des lèvres
 Je revois Martin Luther King couché, une rose
 rouge à la gorge
 Et je sens dans la moëlle de mes os déposées les
 voix et les larmes, hâ ; déposé le sang.
 De quatre cents années, quatre cents millions
 d'yeux deux cents millions de cœurs deux cents millions de bouches,
 deux cents millions de morts,
 Inutiles, je sens qu'aujourd'hui, mon Peuple je sens que
 Quatre Avril tu es vaincu deux fois mort, quand
 Martin Luther King.
 Linguères ô Signares mes girafes belles, que
 m'importent vos mouchoirs et vos mousselines
 Vos finettes et vos fobines, que m'importent vos
 chants si ce n'est pour magnifier
MARTIN LUTHER KING LE ROI DE LA PAIX ?
 Ah, brûlez vos fanaux Signares, arrachez, vous
 Linguères vos perruques
 Rapareilles et vous militantes mes filles, que
 vous soyez de cendres, fermez laissez tomber vos robes

Qu'on ne voie vos chevilles : Toutes femmes sont nobles
Qui nourrissent le peuple de leurs mains polies
de leurs chants rythmés.
Car craignez Dieu, mais Dieu déjà nous a frappés
de sa gauche terrible
L'Afrique plus durement que les autres,
et le Sénégal que l'Afrique
En mil neuf cent soixante-huit !

III

C'est la troisième année c'est la troisième plaie,
c'est comme jadis sur notre mère l'Égypte.
L'année dernière, ah Seigneur, jamais tu ne
t'étais tant fâché depuis la Grande Faim
Et Martin Luther King n'était plus là, pour chanter
ton écume et l'apaiser.
Il y a dans le ciel des jours brefs de cendres, des
jours de silence gris sur la terre.
De la pointe des Almadies jusqu'aux contreforts
de Fongolimbi
Jusqu'à la mer en flammes de Mozambique,
jusqu'au cap de Désespoir
Je dis la brousse est rouge et blancs les champs,
et les forêts des boîtes d'allumettes qui craquent.
Comme de grandes marées de nausées,
tu as fait remonter les faims du fond de vos mémoires.
Voici nos lèvres sans huile et trouées de crevasses,
c'est sous l'Harmattan le poto-poto des marigots.
La sève est tarie à sa source, les citernes s'étonnent,
sonores
Aux lèvres des bourgeons, la sève n'est pas montée
pour chanter la joie pascale
Mais défont les swi-mangas sur les fleurs les
feuilles absentes, et les abeilles sont mortelles.
Dieu est un tremblement de terre une tornade sèche,
rugissant comme le lion d'Éthiopie au jour de sa

fureur.

Les volcans ont sauté au jardin de l'Eden, sur trois mille kilomètres, comme feux d'artifice aux fêtes du péché

Aux fêtes de Séboïm de Sodome de Gomorrhe, es volcans ont brûlé les lacs

Et les savanes. Et les maladies, les troupeaux ; et les hommes avec

Parce que nous ne l'avons pas aidé, nous ne l'avons pas pleuré Martin Luther King.

Je dis non, ce ne sont plus les kapos, le garrot le tonneau le chien et la chaux vive,

Le piment pilé et le lard fondu, le sac le hamac le micmac, et les fesses au vent au feu, ce ne sont plus le nerf de bœuf la poudre au cul

La castration l'amputation la cruxifixion – l'on vous dépèce délicatement, vous brûle savamment à petit feu le cœur

C'est la guerre post-coloniale pourrie de bubons, la pitié abolie le code d'honneur

La guerre où les Sur-Grands vous napalment par parents interposés.

Dans l'enfer du pétrole, ce sont deux millions et demi de cadavres humides

Et pas une flamme apaisante où les consumer tous

Et le Nigéria rayé de la sphère, comme la Nigritie pendant sept fois mais sept fois soixante-dix ans.

Sur le Nigéria Seigneur tombe, et sur la Nigritie, la voix de Martin Luther King !

IV

C'était donc le quatre Avril mil neuf cent soixante huit

Un soir de printemps dans un quartier gris, un quartier malodorant de boue d'éboueurs

Où jouaient au printemps les enfants dans les

rues, fleurissaient le printemps dans les cours sombres

Jouaient le bleu murmure des ruisseaux, le chant
des rossignols dans la nuit des ghettos
Des cœurs. Martin Luther King les avait choisis,
le motel le quartier les ordures les éboueurs
Avec les yeux du cœur en ces jours de printemps,
ces jours de passion
Où la boue de la chair serait glorifiée dans la
lumière du Christ.
C'était le soir quand la lumière est plus claire et l'air plus doux
L'avant-soir à l'heure du cœur, de ses floraisons
en confidences bouche à bouche, et de l'orgue
et du chant et de l'encens.
Sur le balcon maintenant de vermeil, où l'air est plus limpide
Martin Luther debout dit pasteur au pasteur :
« Mon frère n'oublie pas de louer le Christ dans sa
résurrection, et que son nom soit clair chanté ! »
Et voici qu'en face, dans une maison de passe de
profanation de perdition, oui dans le motel Lorraine
– Ah, Lorraine, ah, Jeanne la blanche, la bleue,
que nos bouches te purifient, pareilles à l'encens qui monte !
Une maison mauvaise de matous de marlous, se tient
debout un homme, et à la main le fusil Remington.
James Earl Ray dans son télescope regarde le Pasteur
Martin Luther King regarde la mort du Christ :
« Mon frère n'oublie pas de magnifier ce soir le
Christ dans sa résurrection ! »
Il regarde, l'envoyé de Judas, car du pauvre vous avez
fait le lycaon du pauvre
Il regarde dans sa lunette, ne voit que le cou tendre
et noir et beau.
Il hait la gorge d'or, qui bien module la flûte des anges
La gorge de bronze trombone, qui tonne sur
Sodome terrible et sur Adama.
Martin regarde devant lui la maison en face de
lui, il voit des gratte-ciel de verre de lumière
Il voit des têtes blondes bouclées des têtes sombre

frisées, qui fleurissent des rêves
 Comme des orchidées mystérieuses, et les lèvres
 bleues et les roses chantent en chœur comme
 l'orgue accordées.
 Le Blanc regarde, dur et précis comme l'acier.
 James Earl vise et fait mouche
 Touche Martin qui s'affaisse en avant, comme une fleur odorante
 Qui tombe : « Mon frère chantez clair Son nom, que
 nos os exultent dans la Résurrection ! »

V

Cependant que s'évaporait comme l'encensoir le cœur du pasteur
 Et que son âme s'envolait, colombe diaphane qui monte
 Voilà que j'entendis, derrière mon oreille gauche, le battement lent du tam-tam.
 La voix me dit, et son souffle rasait ma joue :
 « Ecris et prends ta plume, fils du Lion ». Et je vis une vision.
 Or c'était en belle saison, sur les montagnes du Sud
 comme du Fouta-Djallon
 Dans la douceur des tamariniers. Et sur un tertre
 Siégeait l'Etre qui est Force, rayonnant comme un diamant noir.
 Sa barbe déroulait la splendeur des comètes ; et à ses pieds
 Sous les ombrages bleus, des ruisseaux de miel blanc de frais parfums de paix.
 Alors je reconnus, autour de sa Justice sa Bonté,
 confondus les élus et les Noirs et les Blancs
 Tous ceux pour qui Martin Luther avait prié.
 Confonds-les donc, Seigneur, sous tes yeux sous ta
 barbe blanche :
 Les bourgeois et les paysans paisibles, coupeurs de
 canne cueilleurs de coton
 Et les ouvriers aux mains fiévreuses, et ils font
 rugir les usines, et le soir ils sont soulés d'amertume amère.
 Les Blancs et les Noirs, tous les fils de la même terre mère.
 Et ils chantaient à plusieurs voix, ils chantaient
 Hosanna ! Alléluia !
 Comme au Royaume d'Enfance autrefois, quand je rêvais.
 Or ils chantaient l'innocence du monde, et ils dansaient la floraison

Dansaient les forces que rythmait, qui rythmaient la
Force des forces : la Justice accordée, qui est
Beauté Bonté.
Et leurs battements de pieds syncopés étaient comme
une symphonie en noir et blanc
Qui pressaient les fleurs écrasaient les grappes, pour
les noces des âmes :
Du Fils unique avec les myriades d'étoiles.
Je vis donc – car je vis – Georges Washington et
Phillis Wheatley, bouche de bronze bleue qui
annonça la liberté – son chant l'a consumée
Et Benjamin Franklin, et le marquis de La Fayette
sous son panache de cristal
Abraham Lincoln qui donna son sang, ainsi qu'une
boisson de vie à l'Amérique
Je vis Booker T. Washington le Patient, et William E.B.
Dubois l'Indomptable qui s'en alla planter sa tombe en Nigritie
J'entendis la voix blues de Langston Hughes, jeune
comme la trompette d'Armstrong. Me retournant je vis
Près de moi John F. Kennedy, plus beau que le rêve
d'un peuple, et son frère Robert, une armure fine d'acier.
Et je vis – que je chante ! – tous les Justes les Bons,
que le Destin dans son cyclone avait couchés
Et ils furent debout par la voix du poète, tels de
grands arbres élancés
Qui jalonnent la voie, et au milieu d'eux Martin Luther King.
Je chante Malcolm X, l'ange rouge de notre nuit
Par les yeux d'Angela chante Georges Jackson,
fulgurant comme l'Amour sans ailes ni flèches
Non sans tourment. Je chante avec mon frère
La Négritude debout, une main blanche dans sa main
vivante
Je chante l'Amérique transparente, où la lumière est
polyphonie de couleurs
Je chante un paradis de paix.

Congo (pour trois kôras et un balafon), du recueil Ethiopiques

Oho ! Congo oho ! Pour rythmer ton nom grand sur les eaux sur les fleuves sur
toute mémoire

Que j'émeuve la voix des kôras Koyaté ! L'encre du scribe est sans mémoire.

Oho ! Congo couchée dans ton lit de forêts, reine sur l'Afrique domptée

Que les phallus des monts portent haut ton pavillon

Car tu es femme par ma tête par ma langue, car tu es femme par mon ventre

Mère de toutes choses qui ont narines, des crocodiles des hippopotames

Lamantins iguanes poissons oiseaux, mère des crues nourrice des moissons.

Femme grande ! eau tant ouverte à la rame et à l'étrave des pirogues

Ma Saô mon amante aux cuisses furieuses, aux longs bras de nénuphars calmes

Femme précieuse d'ouzougou, corps d'huile imputrescible à la peau de nuit
diamantine.

Toi calme Déesse au sourire étale sur l'élan vertigineux de ton sang

O toi l'Impaludée de ton lignage, délivre-moi de la surrection de mon sang.

Tamtam toi toi tamtam des bonds de la panthère, de la stratégie des fourmis

Des haines visqueuses au jour troisième surgies du potopoto des marais

Hâ ! sur toute chose, du sol spongieux et des chants savonneux

de l'Homme-blanc

Mais délivre-moi de la nuit sans joie, et guette le silence des forêts.

Donc que je sois le fût splendide et le bond de vingt-six coudées

Dans l'alizé, sois la fuite de la pirogue sur l'élan lisse de ton ventre.

Clairières de ton sein îles d'amour, coffines d'ambre et de gongo

Tanns d'enfance tanns de joal, et ceux de Dylôr en Septembre

Nuits d'Ermenonville en Automne – il avait fait trop beau trop doux.

Fleurs sereines de tes cheveux, pétales si blancs de ta bouche

Surtout les doux propos à la néoménie, jusques à la minuit du sang.

Délivre-moi de la nuit de mon sang, car guette le silence des forêts.

Mon amante à mon flanc, dont l'huile fait docile mes mains mon âme

Ma force s'érige dans l'abandon, mon honneur dans la soumission

Et ma science dans l'instinct de ton rythme. Noue son élan le coryphée

A la proue de son sexe, comme le fier chasseur de lamantins.

Rythmez clochettes rythmez langues rythmez rames la danse du Maître
des rames.

Ah ! elle est digne, sa pirogue, des chœurs triomphants de Fadyoutt
Et je clame deux fois deux mains de tam-tams, quarante vierges à chanter
ses gestes.

Rythmez la flèche rutilante, la griffe à midi du Soleil Rythmez, crécelles des
cauris, les bruissements des Grandes Eaux
Et la mort sur la crête de l'exultation, à l'appel irrécusable du gouffre.

Mais la pirogue renaîtra par les nénuphars de l'écume
Surnagera la douceur des bambous au matin transparent du monde.

Ahmadou KOUROUMA (1927, Boundiali, Côte d'Ivoire – 2003, Lyon, France)

Ahmadou Kourouma est né en 1927 à Boundiali, en Côte d'Ivoire, dans une famille issue de la noblesse malinké. Après avoir vécu quelques années en Guinée, il retourne en Côte d'Ivoire à sept ans, chez son oncle, et grandit sans ses parents. Après des études primaires et secondaires, il entame des études supérieures de mathématiques au Mali. Renvoyé pour avoir participé à un mouvement de grève des étudiants, Kourouma est intégré dans l'armée coloniale en tant que tirailleur. En 1951, il est envoyé en Indochine pour avoir refusé de participer à la répression des mouvements indépendantistes de Côte d'Ivoire. Ces expériences au sein de l'armée nourriront ses écrits, notamment la biographie du dictateur Koyaga, *En attendant le vote des bêtes sauvages*. À son retour, il s'installe à Lyon, où il épouse une Française et reprend des études à l'institut des Actuares. Son diplôme obtenu, il commence à travailler à Paris, puis rentre en Côte d'Ivoire en 1960, au moment de l'indépendance.

En 1963 survient un événement auquel Kourouma attribue un rôle déclencheur dans sa carrière littéraire : il est accusé par le régime d'Houphouët-Boigny d'avoir participé à un complot contre le pouvoir. Arrêté, il est rapidement relâché mais perd son emploi à la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale et part en exil. Le sentiment d'injustice que suscitent cette arrestation et, plus généralement, les abus du régime ivoirien pousse Kourouma à entreprendre la rédaction de son premier livre, *Les Soleils des indépendances*. Refusé par de nombreux éditeurs français, ce texte est d'abord publié à Montréal en 1968, avant d'être repris par les éditions du Seuil.

Salué dès 1968 par le prix de la Francité, puis par le prix de l'Académie royale de Belgique, et le prix de la Fondation Maille-Latour-Laudry de l'Académie française, *Les Soleils des indépendances* est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature africaine francophone. On attribue généralement à ce texte une double innovation. Sur le plan thématique, la critique acerbe des régimes issus de la décolonisation est perçue comme un tournant dans la littérature africaine, jusque-là majoritairement tournée vers l'ère coloniale et la représentation de l'Afrique précoloniale. Sur le plan stylistique, *Les Soleils des indépendances* se distingue par une importante réflexion sur l'usage du français, que Kourouma se propose d'« africaniser » en y introduisant des termes et des tournures inspirées

à la fois du malinké et de l'oralité. Les réactions suscitées par le livre sont contradictoires. Ainsi, Makhili Gassama rappelle le souvenir du choc de sa première rencontre avec le texte : « À la première lecture du roman d'Ahmadou Kourouma, j'étais écœuré par les incorrections, les boursouflures grotesques et la sensualité débordante ou l'érotisme du style ; par le caractère volontairement scatologique du récit, le goût morbide pour le symbolisme animal, végétal et minéral et, en conséquence, par l'incohérence des images et des éléments entrant dans l'architecture de l'œuvre... » (p. 17). À côté des modèles issus de la tradition malinké, Kourouma ne cache d'ailleurs pas son admiration pour l'écrivain français Louis-Ferdinand Céline et son oralisation de la langue. En 1970, Kourouma rentre de son exil à Paris et en Algérie. Il écrit une pièce de théâtre intitulée *Tougnatigui (Le diseur de vérité)*, montée à Abidjan en 1972 avec un certain succès. Mais cette pièce est rapidement interdite par le régime d'Houphouët-Boigny qui la juge subversive ; elle n'est publiée par les éditions Acoria qu'en 1998. La censure de cette pièce ouvre pour Kourouma une longue période de silence et d'exil, au Cameroun puis au Togo. Pendant près de vingt ans, il poursuit sa carrière dans le domaine de la banque et des assurances, où il travaille notamment comme statisticien. Ce n'est qu'en 1990 qu'il publie un nouveau roman, *Monné, outrages et défis* où il se tourne cette fois vers l'histoire de la colonisation qu'il traite à travers l'épopée du peuple imaginaire de Soba et de son roi, Djigui. Tout en restant attentif à l'art des griots, ce deuxième roman accorde moins d'importance aux expérimentations linguistiques que *Les Soleils des indépendances*. Il reçoit le prix des nouveaux Droits de l'Homme, le prix CIRTEF et le grand prix littéraire d'Afrique noire.

En 1998, Kourouma publie *En attendant le vote des bêtes sauvages*, une satire des dictatures africaines du temps de la guerre froide. Ce roman est centré autour du dictateur Koyaga, que certains critiques, et Kourouma lui-même, ont rapproché du président du Togo, Eyadéma. La construction du récit se présente comme la reprise d'une forme traditionnelle, le *Donsomana* ou récit purificateur, qui est une geste dite par un *sora*, c'est-à-dire « un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs », et un *cordoua*, un initié en phase purificateur qui « fait le bouffon, le pitre, le fou. » À travers les modulations subtiles de ces voix narratives, auxquelles s'ajoute l'omniprésence des proverbes, l'éloge laisse place à un récit profondément ironique et ambigu. Ce roman reçoit le prix du livre Inter (1999), ainsi que le prix Tropiques et le Grand prix de la Société des gens de lettres.

C'est en réponse à l'injonction d'un groupe d'enfants croisés à l'occasion d'un salon du livre à Djibouti qu'Ahmadou Kourouma dit avoir entrepris l'écriture d'*Allah n'est pas obligé*, dernier roman publié de son vivant, en 2000. Ce texte est le récit à la première personne du jeune Birahima, qui raconte son expérience d'enfant-soldat dans les guerres tribales qui ravagent le Libéria et la Sierra-Leone. Il y poursuit non seulement son travail de démystification de l'histoire de l'Afrique, mais également sa réflexion sur la relation du français et des langues africaines. Ainsi, Birahima n'utilise pas moins de quatre dictionnaires différents pour traduire son récit. Ce perpétuel transvasement d'une langue dans l'autre produit des tournures incongrues, et l'humour qui en résulte crée un contraste violent avec l'horreur des faits décrits. *Allah n'est pas obligé* a reçu le prix Renaudot et le Goncourt des lycéens, et l'œuvre de Kourouma s'est vu couronnée par le prix Jean Giono, contribuant ainsi à élargir son lectorat.

Après un retour en Côte d'Ivoire à la fin des années 1980 pour y prendre sa retraite, Ahmadou Kourouma repart en exil en 2003, contraint de fuir le régime de Laurent Gbagbo. Il meurt à Lyon le 11 décembre 2003, laissant un dernier roman inachevé. Cette ébauche a fait l'objet d'une publication posthume en 2004 sous le titre *Quand on refuse on dit non* et raconte la suite de l'itinéraire de Birahima, qui retourne en Côte d'Ivoire, son pays natal, lui aussi en proie à la guerre tribale. Ce dernier livre témoigne une fois encore du profond engagement de Kourouma à rendre compte de l'histoire politique de l'Afrique. Parallèlement à son œuvre romanesque et théâtrale, Ahmadou Kourouma a publié des textes pour la jeunesse, notamment un roman intitulé *Yacouba, chasseur africain* (1998). L'ensemble de son œuvre fait l'objet de nombreuses recherches universitaires, aussi bien en Europe et en Afrique qu'aux États-Unis.

Les Soleils des indépendances (1968)

Le molosse et sa déhontée façon de s'asseoir

Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima, de race malinké, ou disons-le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume...

Comme tout Malinké, quand la vie s'échappa de ses restes, son ombre se releva, grailonna, s'habilla et partit par le long chemin pour le lointain pays malinké natal pour y faire éclater la funeste nouvelle des obsèques. Sur des pistes perdues au plein de la brousse inhabitée, deux colporteurs malinké ont rencontré l'ombre et l'ont reconnue. L'ombre marchait vite et n'a pas salué. Les colporteurs ne

s'étaient pas mépris : « Ibrahima a fini », s'étaient-ils dit. Au village natal l'ombre a déplacé et arrangé ses biens. De derrière la case on a entendu les cantines du défunt claquer, ses calebasses se frotter ; même ses bêtes s'agitaient et bêlaient bizarrement. Personne ne s'était mépris. « Ibrahima Koné a fini, c'est son ombre », s'était-on dit. L'ombre était retournée dans la capitale près des restes pour suivre les obsèques : aller et retour, plus de deux mille kilomètres. Dans le temps de ciller l'œil !

Vous paraissez sceptique ! Eh bien, moi, je vous le jure, et j'ajoute : si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des Indépendances (les soleils des Indépendances, disent les Malinkés), je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère. Un ancien de la caste forgeron serait descendu du pays avec une petite canne, il aurait tapé le corps avec la canne, l'ombre aurait réintégré les restes, le défunt se serait levé. On aurait remis la canne au défunt qui aurait emboîté le pas à l'ancien, et ensemble ils auraient marché des jours et des nuits. Mais attention ! sans que le défunt revive ! La vie est au pouvoir d'Allah seul ! Et sans manger, ni boire, ni parler, ni même dormir, le défunt aurait suivi, aurait marché jusqu'au village où le vieux forgeron aurait repris la canne et aurait tapé une deuxième fois. Restes et ombre se seraient à nouveau séparés et c'eût été au village : natal même qu'auraient été entreprises les multiples obsèques trop compliquées d'un Malinké de caste forgeron.

Donc c'est possible, d'ailleurs sûr, que l'ombre a bien marché jusqu'au village natal ; elle est revenue aussi vite dans la capitale pour conduire les obsèques et un sorcier du cortège funèbre l'a vue, mélancolique, assise sur le cercueil. Des jours suivirent le jour des obsèques jusqu'au septième jour et les funérailles du septième jour se déroulèrent devant l'ombre, puis se succédèrent des semaines et arriva le quarantième jour, et les funérailles du quarantième jour ont été fêtées au pied de l'ombre accroupie, toujours invisible pour le Malinké commun. Puis l'ombre est repartie définitivement. Elle a marché jusqu'au terroir malinké où elle ferait le bonheur d'une mère en se réincarnant dans un bébé malinké.

Parce que l'ombre veillait, comptait, remerciait, l'enterrement a été conduit pieusement, les funérailles sanctifiées avec prodigalité. Les amis, les parents et même de simples passants déposèrent des offrandes et sacrifices qui furent repartagés et attribués aux venus et aux grandes familles malinké de la capitale.

Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés

par les Indépendances dans la capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables, professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malin-kés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes ».

Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances !

Aux funérailles du septième jour de feu Koné Ibrahima, Fama allait en retard. Il se dépêchait encore, marchait au pas redoublé d'un diarrhéique. Il était à l'autre bout du pont reliant la ville blanche au quartier nègre à l'heure de la deuxième prière ; la cérémonie avait débuté.

Fama se récriait : « Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé ! » Et tout manigançait à l'exaspérer. Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfiques remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi. Et puis les badauds ! les bâtards de badauds plantés en plein trottoir comme dans la case de leur papa. Il fallait bousculer, menacer, injurier pour marcher. Tout cela dans un vacarme à arracher les oreilles : klaxons, pétarades des moteurs, battements des pneus, cris et appels des passants et des conducteurs. Des garde-fous gauches du pont, la lagune aveuglait de multiples miroirs qui se cassaient et s'assemblaient jusqu'à la berge lointaine où des îlots et lisières de forêts s'encastraient dans l'horizon cendré. L'aire du pont était encombrée de véhicules multicolores montant et descendant ; et après les garde-fous droits, la lagune toujours miroitante en quelques points, latérite en d'autres ; le port chargé de bateaux et d'entrepôts, et plus loin encore la lagune maintenant latérite, la lisière de la forêt et enfin un petit bleu : la mer commençant le bleu de l'horizon. Heureusement ! qu'Allah en soit loué ! Fama n'avait plus long à marcher, l'on apercevait la fin du port, là-bas, où la route se perdait dans une descente, dans un trou où s'accumulaient les toits de tôles miroitants ou gris d'autres entrepôts, les palmiers, les touffes de feuillages et d'où émergeaient deux ou trois maisons à étages avec des fenêtres persiennes. C'étaient les immenses déchéance et honte, aussi grosses que la vieille panthère surprise disputant des charognes aux hyènes, que de connaître Fama courir ainsi pour des funérailles.

Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard...

C'était une hyène qui se pressait. Le ciel demeurait haut et lointain sauf du côté de la mer, où de solitaires et impertinents nuages commençaient à s'agiter et à se rechercher pour former l'orage. Bâtardes ! déroutantes, dégoûtantes, les entre-saisons de ce pays mélangeant soleils et pluies.

Il tourna après un parterre, monta l'allée centrale du quartier des fonctionnaires. Allah en soit loué ! C'était bien là. Fama arrivait quand même tard. C'était fâcheux, car il allait en résulter pour lui de recevoir en plein visage et très publiquement les affronts et colères qui jettent le serpent dans le bouffant du pantalon, impossibilité de s'asseoir, de tenir, de marcher, de se coucher.

Donc il arriva. Les dioulas couvraient une partie du dessous de l'immeuble à pilotis ; les boubous blancs, bleus, verts, jaunes, disons de toutes les couleurs, moutonnaient, les bras s'agitaient et le palabre battait. Du monde pour le septième jour de cet enterré Ibrahim ! Un regard rapide. On comptait et reconnaissait nez et oreilles de tous les quartiers, de toutes les professions. Fama salua, et avec quels larges sourires ! planta sa grande taille parmi les pilotis, assembla son boubou et ensuite se cassa et s'assit sur un bout de natte. Le griot, un très vieux et malingre, qui criait et commentait, répondit :

–Le prince du Horodougou, le dernier légitime Doumbouya, s'ajoute à nous... quelque peu tard.

Yeux et sourires narquois se levèrent. Que voulez-vous ; un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils. Mais Fama n'usa pas sa colère à injurier tous ces moqueurs de bâtards de fils de chiens. Le griot continua à dire, et du autrement désagréable : un retard sans inconvénient ; les coutumes et les droits des grandes familles avaient été respectés ; les Doumbouya n'avaient pas été oubliés. Les princes du Horodougou avaient été associés avec les Keita.

Fama demanda au griot de se répéter. Celui-ci hésita. Qui n'est pas Malinké peut l'ignorer : en la circonstance c'était un affront, un affront à faire éclater les pupilles. Qui donc avait associé Doumbouya et Keita ? Ceux-ci sont rois du Ouassoulou et ont pour totem l'hippopotame et non la panthère.

D'un ton ferme, coléreux, et indigné, Fama redemanda au griot de se répéter. Celui-ci se lança dans d'interminables justifications : symbolique, tout était symbolique dans les cérémonies, et l'on devait s'en contenter ; une faute, une très grande faute pour les coutumes et la religion, le fait que quelques vieux de cette ville ne vivaient que de ce qui se distribuait pendant les rites... Enfin, un tas de maudites fadaïses qu'on ne lui avait pas demandées. Bâtard de griot ! Plus de vrai

griot ; les réels sont morts avec les grands maîtres de guerre d'avant la conquête des Toubabs. Fama devait prouver sur place qu'il existait encore des hommes qui ne tolèrent pas la bâtardise. A renifler avec discrétion le pet de l'effronté, il vous juge sans nez.

Fama se leva et tonna à faire vibrer l'immeuble. Le malingre griot, décontenancé, ne savait plus par quel vent se laisser balancer, il demandait aux assis d'écouter, d'ouvrir les oreilles pour entendre le fils des Doumbouya offensé et honni, totem panthère, panthère lui-même et qui ne sait pas dissimuler furie et colère. A Fama il criait :

Vrai sang de maître de guerre ! dis vrai et solide ! dis ce qui t'a égratigné ! explique ta honte ! crache et étale tes reproches !

Enhardi par le trouble du griot, Fama se crut sans limites ; il avait le palabre, le droit et un parterre d'auditeurs. Dites-moi, en bon Malinké que pouvait-il chercher encore ? Il dégagea sa gorge par un hurlement de panthère, se déplaça, ajusta le bonnet, descendit les manches du boubou, se pavana de sorte que partout on le vit, et se lança dans le palabre. Le griot répétait. Fama hurlait et allait hurler plus fort encore, mais... Maudit griot ! maudite toux ! Une méchante et violente toux embarrassa la gorge du griot et l'obligea à se courber et cracher les poumons, et arrêta Fama dans son élan. Le dernier Doumbouya, sans la moindre commisération pour le griot, ne se découragea pas ; bien au contraire, il baissa la tête pour penser et renouveler les proverbes et dans cette attitude négligea de regarder autour. Pourtant, pouvait-il l'ignorer ? Les gens étaient fatigués, ils avaient les nez pleins de toutes les exhibitions, tous les palabres ni noirs ni blancs de Fama à l'occasion de toutes les réunions. Et dans l'assemblée boubous et nattes bruissaient, on fronçait les visages et on se parlait avec de grands gestes. Toujours Fama, toujours des parts insuffisantes, toujours quelque chose ! Les gens en étaient rassasiés. Qu'on le fasse asseoir !

Le griot réussit à se débarrasser de la toux, mais un peu tard. Partout tournait l'énervement. Fama ne voyait et n'entendait rien et il parla, parla avec force et abondance en agitant des bras de branches de fromager, en happant et écrasant les proverbes, en tordant les lèvres. Emporté, enivré, il ne pouvait pas voir les auditeurs bouillonnant d'impatience comme mordus par une bande de fourmis magna ; les jambes se pliaient et se repliaient, les mains allant des hanches aux barbes, des bâties aux poches ; il ne pouvait pas remarquer la colère contrefaire et pervertir les visages, remarquer que des paroles comme : « Ah ! le jour tombe, pas de bâtardise ! » s'échappaient des lèvres. Il tenait le palabre.

C'est à cet instant que fusa de l'assemblée l'injonction :

Assois tes fesses et ferme la bouche ! Nos oreilles sont fatiguées d'entendre tes paroles !

C'était un court et rond comme une souche, cou, bras, poings et épaules de lutteur, visage dur de pierre, qui avait crié, s'excitait comme un grillon affolé et se hissait sur la pointe des pieds pour égaler Fama en hauteur.

Tu ne connais pas la honte et la honte est avant tout, ajouta-t-il en reniflant.

Remue-ménage général ! brouhaha de l'arrivée d'un troupeau de buffles dans la forêt. Le malingre griot se démenait pour contenir le vent soufflé par Fama, en vain.

Bamba ! (ainsi se nommait celui qui défiait) Bamba ! s'égosillait-il ; refroidissez le cœur !

Accroché au sol, actionnant des mâchoires de fauve, menaçant des coudes, des épaules et de la tête, comment Bamba pouvait-il entendre les cris d'avocette du griot ? Fama non plus ! Celui-ci s'excitait, trépignait, maudissait : le fils de chien de Bamba montrait trop de virilité ! Il fallait le honnir, l'empoigner, le mordre. Et Fama avança sur l'insulteur. A peine deux pas ! Fama n'a pas fait deux pas. Déjà le petit râblé de Bamba avait bondi comme un danseur et atterri à ses pieds comme un fauve. Ils s'empoignèrent par les pans des boubous. Le griot s'éclipsa, le brouhaha s'intensifia ; partout on se leva, s'accrocha, tira ; des pans de boubous craquèrent et se démêlèrent. Fama retroussa son boubou et s'assit sur la natte un peu trop rapidement. Deux gaillards, il fallut deux solides gaillards pour tirer Bamba, l'arracher pas à pas au sol jusqu'à sa place. Quand les deux antagonistes furent assis, chacun descendit sur sa natte.

Fama s'excusa. Le plus ancien de la cérémonie excusa tous les musulmans pour Fama. C'était Fama qui avait raison, trancha-t-il. La vérité il faut la dire, aussi dure qu'elle soit, car elle rougit les pupilles mais ne les casse pas. En conclusion l'ancien dédommagea Fama : quelques billets et colas en plus. Évidemment celui-ci les rejeta : c'était uniquement pour l'honneur qu'il avait lutté. On ne le crut pas... L'ancien insista. Fama empocha et resta quelque temps soucieux de l'abâtardissement des Malinkés et de la dépravation des coutumes. L'ombre du décédé allait transmettre aux mânes que sous les soleils des Indépendances les Malinkés honnissaient et même giflaient leur prince. Mânes des aïeux ! Mânes de Moriba, fondateur de la dynastie ! il était temps, vraiment temps de s'apitoyer sur le sort du dernier et légitime Doumbouya !

La cérémonie continuait. Les uns offraient, les autres recevaient ; tout le monde faisait répéter les éloges de l'enterré : humanisme, foi, hospitalité, et même, un voisin rappela qu'une nuit l'enterré lui avait apporté un caleçon et un pagne : ceux de sa femme (l'épouse du voisin, précisons-le) ; le vent les avait poussés et entraînés sous le lit de l'enterré. L'effet fut immédiat : les visages se détendirent, les rires fusèrent du palabre. Fama seul n'en rit pas. Même avec les billets de banque en poche et dans le cœur l'honneur de posséder la raison, il n'avait pas décoléré et se rongea.

Bâtard de bâtardise ! lui ! lui Fama, descendant des Doumbouya ! bafoué, provoqué, injurié par qui ? Un fils d'esclave. Il tourna la tête. Bamba tordait et pinçait les lèvres, roulait de gros yeux, et battaient ses naseaux de cheval qui vient de galoper. Il était ramassé, membré de pilons rondement coudés, et Fama se demandait s'il n'était pas trop âgé pour le défier en lutte.

Mais lui Fama, avait conservé les bonnes habitudes : un mâle ne se sépare pas de son arme. Il tâta sa poche ; le couteau s'y trouvait assez long pour répandre les entrailles du fils de chien. Alors, que maintenant Bamba revienne, recommence, il saura que l'hyène a beau être édentée, sa bouche ne sera jamais un chemin de passage pour le cabrin.

Éclats de rire. Fama tendit les oreilles. Il avait eu raison de ne point décolérer, de ne point pardonner, le fils d'âne de griot mêlait aux éloges de l'enterré des allusions venimeuses : quel rapport l'enterré avait-il avec les descendants de grandes familles guerrières qui se prostituaient dans la mendicité, la querelle et le déshonneur ? Fils de chien plutôt que de caste ! Les vrais griots, les derniers griots de caste ont été enterrés avec les grands capitaines de Samory. Le ci-devant caquetant ne savait ni chanter ni parler ni écouter. Et le griot continuait, et même il se déplaça et s'immobilisa derrière un pilot. Pour un éhonté de son espèce un pilot sépare autant qu'un fleuve, qu'une montagne. Et là, il se dévergonda et arriva au-delà de toute limite : des descendants de grands guerriers (c'était Fama !) vivaient de mensonges et de mendicité (c'était encore Fama), d'authentiques descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fumet d'un événement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie. Fama assembla son boubou pour répliquer, mais hésita. Le manque de réflexe fut une invite pour le damné de griot et celui-ci se lança dans les vilaineries les plus grossières avec le contentement du Bambara qui se jette dans le cercle de tam-tams.

Non, quand même ! Fama se leva, interrompit :

Musulmans ! pardon, musulmans ! Écoutez !...

Impossible d'ajouter un mot. Une meute de chiens en rut : tous ces assis de damnés de Malinkés se disant musulmans hurlèrent, se hérissèrent de crocs et d'injures. La limite était franchie.

Diminué par la honte et le déshonneur, comment pouvait-il rester ? D'ailleurs c'était sans regret ; la cérémonie avait dégénéré en jeu de cynocéphales. Alors laissons les singes se mordiller et se tirer les queues. Il se précipita par une sortie. Deux hommes coururent pour le retenir. Il se débattit, les traita tous les deux de bâtards de fils de chien et s'éloigna.

Des rires amusés, des ouf ! de soulagement, ce fut tout ce que produisit une sortie aussi bruyante et définitive. Fama allait se trouver aux prochaines comme à toutes les cérémonies malinké de la capitale ; on le savait ; car où a-t-on vu l'hyène désertier les environs des cimetières et le vautour l'arrière des cases ? On savait aussi que Fama allait méfaire et encore scandaliser. Car dans quelle réunion le molosse s'est-il séparé de sa déhontée façon de s'asseoir ?...

Sans la senteur de goyave verte

Dans la rue, Fama souffla, tempêta, grogna, la colère ne s'éteignit pas d'une petite braise. Il s'ordonna d'attendre le fils de chien de Bamba pour persuader tous les dégénérés de bâtards qu'encore sur cette terre vivait un homme viril et d'honneur, un sur lequel on ne pouvait pas porter impunément la main.

La rue, une des plus passantes du quartier nègre de la capitale, grouillait. A droite, du côté de la mer, les nuages poussaient et rapprochaient horizon et maisons. A gauche les cimes des gratte-ciel du quartier des Blancs provoquaient d'autres nuages qui s'assemblaient et gonflaient une partie du ciel. Encore un orage ! Le pont étirait sa jetée sur une lagune latérite de terres charriées par les pluies de la semaine ; et le soleil, déjà harcelé par les bouts de nuages de l'ouest, avait cessé de briller sur le quartier nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche. Damnation ! bâtardise ! le nègre est damnation ! les immeubles, les ponts, les routes de là-bas, tous bâtis par des doigts nègres, étaient habités et appartenaient à des Toubabs. Les Indépendances n'y pouvaient rien ! Partout, sous tous les soleils, sur tous les sols, les Noirs tiennent les pattes ; les Blancs découpent et bouffent la viande et le gras. N'était-ce pas la damnation que d'ahaner dans l'ombre pour les autres, creuser comme un pangolin géant des terriers pour les autres ? Donc, étaient dégoûtants de damnation tous ces Noirs

descendant et montant la rue. Donc, vil de damnation, un damné abject, le bâtard de Bamba qui avait porté la main sur Fama. Alors pourquoi attendre sur un trottoir un damné ? Quand un dément agite le grelot, toujours danse un autre dément, jamais un descendant des Doumbouya.

Fama se commanda de continuer et traversa la rue. Un bout de temps éloignait encore de l'heure de la quatrième prière, le temps de marcher vite et d'arriver à la mosquée. Il évita deux taxis, tourna à droite, contourna un carré, déboucha sur le trottoir droit de l'avenue centrale et se mêla à la foule coulant vers le marché. Là, entre les toits, apparaissaient divers cieus : le tourmenté par les vents qui arrachaient des nuages pour les jeter sur le soleil déjà couvert et éteint, le bas épais et indigo montant de la mer et avançant sur les maisons et les arbres inquiets et tremblotants. L'orage était proche. Ville sale et gluante de pluies ! pourrie de pluies ! Ah ! nostalgie de la terre natale de Fama ! Son ciel profond et lointain, son sol aride mais solide, les jours toujours secs. Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleil, l'honneur et l'or), quand au lever les esclaves palefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand à la deuxième prière les griots et les griottes chantaient la pérennité et la puissance des Doumbouya, et qu'après, les marabouts récitaient et enseignaient le Coran, la pitié et l'aumône. Qui pouvait s'aviser alors d'apprendre à courir de sacrifice en sacrifice pour mendier ?

Les souvenirs de l'enfance, du soleil, des jours, des harmattans, des matins et des odeurs – du Horodougou balayèrent l'outrage et noyèrent la colère. Il fallait être sage. Allah a fabriqué une vie semblable à un tissu à bandes de diverses couleurs ; bande de la couleur du bonheur et de la joie, bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande de l'outrage et du déshonneur. D'ailleurs faisons bien le tour des choses : Fama pouvait-il prétendre avoir eu raison sur tous les bords ? Le cœur n'avait pas été froid et la langue était allée trop vite. En tout, un fils de chef et un musulman conserve le cœur froid et demeure patient, car à vouloir tout mener au galop, on enterre les vivants, et la rapidité de la langue nous jette dans de mauvais pas d'où l'agilité des pieds ne peut nous retirer.

Maintenant naissaient dans les rues et les feuillages les vents appelant la pluie. Le coin du ciel où tantôt couraient et s'assemblaient les nuages était gonflé à crever. De brefs miroitements embrassaient et secouaient. Fama déboucha sur la place du marché derrière la mosquée des Sénégalais. Le marché était levé mais persistaient des odeurs malgré le vent. Odeurs de tous les grands marchés

d'Afrique : Dakar, Bamako, Bobo, Bouaké ; tous les grands marchés que Fama avait foulés en grand commerçant. Cette vie de grand commerçant n'était plus qu'un souvenir parce que tout le négoce avait fini avec l'embarquement des colonisateurs. Et des remords ! Fama bouillait de remords pour avoir tant combattu et détesté les Français un peu comme la petite herbe qui a grogné parce que le fromager absorbait tout le soleil ; le fromager abattu, elle a reçu tout son soleil mais aussi le grand vent qui l'a cassée. Surtout, qu'on n'aille pas toiser Fama comme un colonialiste ! Car il avait vu la colonisation, connu les commandants français qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines : travaux forcés, chantiers de coupe de bois, routes, ponts, l'impôt et les impôts, et quatre-vingts autres réquisitions que tout conquérant peut mener, sans oublier la cravache du garde-cercle et du représentant et d'autres tortures.

Mais l'important pour le Malinké est la liberté du négoce. Et les Français étaient aussi et surtout la liberté du négoce qui fait le grand Dioula, le Malinké prospère. Le négoce et la guerre, c'est avec ou sur les deux que la race malinké comme un homme entendait, marchait, voyait, respirait, les deux étaient à la fois ses deux pieds, ses deux yeux, ses oreilles et ses reins. La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les Indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles... et stériles.

C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation et cela malgré que les Français l'aient spolié, mais avec la bénédiction de celui qui... Parlons-en rapidement plutôt. Son père mort, le légitime Fama aurait dû succéder comme chef de tout le Horodougou. Mais il buta sur intrigues, déshonneurs, maraboutages et mensonges. Parce que d'abord un garçonnet, un petit garnement européen d'administrateur, toujours en courte culotte sale, remuant et impoli comme la barbiche d'un bouc, commandait le Horodougou. Évidemment Fama ne pouvait pas le respecter ; ses oreilles en ont rougi et le commandant préféra, vous savez qui ? Le cousin Lacina, un cousin lointain qui pour réussir marabouta, tua sacrifices sur sacrifices, intrigua, mentit et se rabaissa à un tel point que... Mais l'homme se presse, sinon la volonté et la justice divines arrivent toujours tôt ou tard. Savez-vous ce qui advint ? Les Indépendances et le parti unique ont destitué, honni et réduit le cousin Lacina à quelque chose qui ne vaut pas plus que les chiures d'un charognard.

Après le marché, l'avenue centrale conduisait au cimetière et au-delà à la lagune qui apparaissait au bout chargée de pluies compactes. Cette avenue centrale,

Fama la connaissait comme le corps de sa femme Salimata ; cette avenue parlait et du négoce et de l'agitation anticolonialiste.

Mais au fond, qui se rappelait encore parmi les nantis les peines de Fama ? Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage lointain et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout : négoce, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère à injurier la France, le père, la mère de la France. Il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation. Cette période d'agitation a été appelée les soleils de la politique. Comme une nuée de sauterelles les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. Passaient encore les postes de ministres, de députés, d'ambassadeurs, pour lesquels lire et écrire n'est pas aussi futile que des bagues pour un lépreux. On avait pour ceux-là des prétextes de l'écarter, Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ? ressemble à une société de sorcières, les grandes initiées dévorent les enfants des autres), puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre-vingts occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ? Prier Allah nuit et jour, tuer des sacrifices de toutes sortes, même un chat noir dans un puits ; et ça se justifiait ! Les deux plus viandés et gras morceaux des Indépendances sont sûrement le secrétariat général et la direction d'une coopérative... Le secrétaire général et le directeur, tant qu'ils savent dire les louanges du président, du chef unique et de son parti, le parti unique, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique.

Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. Il peut tirer dessus avec les canines d'un molosse affamé, rien à en tirer, rien à sucer, c'est du nerf, ça ne se mâche pas. Alors comme il ne peut pas repartir à la terre parce que trop âgé (le sol du Horodougou est dur et ne se laisse tourner que par des bras solides et des reins souples), il ne lui reste qu'à attendre la poignée de riz de la providence d'Allah en priant le Bienfaiteur miséricordieux, parce que tant qu'Allah résidera

dans le firmament, même tous conjurés, tous les fils d'esclaves, le parti unique, le chef unique, jamais ils ne réussiront à faire crever Fama de faim.

La pluie avait monté l'avenue jusqu'au cimetière, mais là, soufflée par le vent, elle avait reculé et hésitait à nouveau, mais déjà des éclaircies brillaient sur la lagune et le cimetière se dégageait. Le cimetière de la ville nègre était comme le quartier noir : pas assez de places ; les enterrés avaient un an pour pourrir et se reposer ; au-delà on les exhumait. Une vie de bâtardise pour quelques mois de repos, disons que c'est un peu court ! Fama passa deux boutiques de Syriens à droite, une troisième à gauche, mais avec un petit sourire narquois contourna celle d'Abdjaoudi. Ce bâtard d'Abdjaoudi, quand sombra le négoce, ne trouva pas mieux que de s'installer usurier. Fama lui fit lécher comme à un âne du sel gemme, et s'endetta jusqu'à la gorge et même au-dessus de la tête tant que le Syrien lui fit confiance. Et quand la confiance s'ébranla, il l'exhorta à prier Allah afin que lui Fama arrive à s'acquitter, car par ces durs soleils des Indépendances, travailler honnêtement et faire de l'argent tient du miracle, et le miracle appartient à Allah seul qui par ailleurs distingue le bien du mal.

Fama tourna à gauche ; la mosquée des Dioulas était là. Les bas-côtés grouillaient de mendiants, estropiés, aveugles que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants, les oreilles et nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama. Il les écarta comme on fraie son chemin dans la brousse, sauta des tronçons et pénétra dans la mosquée, tout envahi par la grandeur divine. La paix et l'assurance l'arrosèrent. D'un pas souple et royal il marcha jusqu'à l'escalier, monta dans le minaret, au sommet s'arrêta et cria de toute sa force, de toute sa gorge l'appel à la prière. Il cria plusieurs fois ; la journée avait été favorable, il avait quelque chose en poche et à ses pieds des fourmis de malheureux, et en pensant, un subit contentement le souleva, et sur la pointe des pieds il se dressa pour crier plus haut, plus fort, pour voir plus loin.

Du côté de la lagune, le quartier nègre ondulait des toits de tôle grisâtres et lépreux sous un ciel malpropre, gluant. Vers la mer, la pluie grondante soufflée par le vent revenait, réattaquait au pas de course d'un troupeau de buffles. Les premières gouttes mitraillèrent et se cassèrent sur le minaret. Fama redescendit dans la mosquée. Un vent fou frappa le mur, s'engouffra par les fenêtres et les hublots en sifflant rageusement. Les mendiants entassés dans l'encoignure s'épouvanterent et miaulèrent d'une façon impie et maléfique qui provoqua la foudre. Le tonnerre cassa le ciel, enflamma l'univers et ébranla la terre et la mosquée. Dès

lors, le ciel, comme si on l'en avait empêché depuis des mois, se déchargea, déversa des torrents qui noyèrent les rues sans égouts. Sans égouts, parce que les Indépendances ici aussi ont trahi, elles n'ont pas creusé les égouts promis et elles ne le feront jamais ; des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne décollera pas la damnation qui pousse aux fesses du nègre. Bâtards de fils de chien ! Pardon ! Allah le miséricordieux pardonne d'aussi malséantes injures échappées à Fama dans la mosquée !

Fama se ressaisit et se boucha les oreilles au vacarme, orages et torrents, et l'esprit aux excitations des bâtardises et damnations nègres et se livra tout entier à la prière. Par quatre fois il se courba, s'agenouilla, cogna le sol du front, se releva, s'assit, croisa les pieds.

La prière comportait deux tranches comme une noix de cola : la première, implorant le paradis, se récitait dans le parler béni d'Allah : l'arabe. La seconde se disait tout entier en malinké à cause de son caractère tout matériel : clamer sa reconnaissance pour la subsistance, la santé, pour l'éloignement des malchances et malédictions noircissant le nègre sous les soleils des Indépendances, prier pour chasser de l'esprit et du cœur les soucis et tentations et les remplir de la paix aujourd'hui, demain et toujours. La santé et la nourriture, Fama les possédait (louange à Allah !) mais le cœur et l'esprit s'étiolaient parce que sevrés de la profonde paix et cela principalement à cause de sa femme Salimata. Salimata ! Il claqua la langue. Salimata, une femme sans limite dans la bonté du cœur, les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle ; fesses rondes et basses, dos, seins, hanches et bas-ventre lisses et infinis sous les doigts, et toujours une senteur de goyave verte. Allah pardonne Fama de s'être trop emporté par l'évocation des douceurs de Salimata ; mais tout cela pour rappeler que la tranquillité et la paix, fuiront toujours le cœur et l'esprit de Fama tant que Salimata séchera de la stérilité, tant que l'enfant ne germera pas. Allah ! fais, fais donc que Salimata se féconde !... Dehors la pluie continuait de se déverser, les éclairs de scintiller et là-dedans les mendiants de se serrer et jurer.

Pourquoi Salimata demeurait-elle toujours stérile ? Quelle malédiction la talonnait-elle ? Pourtant, Fama pouvait en témoigner, elle priait proprement, se conduisait en tout et partout en pleine musulmane, jeûnait trente jours, faisait l'aumône et les quatre prières journalières. Et que n'a-t-elle pas éprouvé ! Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout. Le ventre restait sec comme du granit, on pouvait y pénétrer aussi profondément qu'on pouvait,

même creuser, encore tournoyer et fouiller avec le plus long, le plus solide pic pour y déposer une poignée de grains sélectionnés : on noyait tout dans un grand fleuve. Rien n'en sortira. L'infécond, sauf les grâce et pitié et miséricorde divines, ne se fructifie jamais.

Un éclair jaune illumina la pluie et la mosquée. Les mendiants proférèrent des jurons et des appels affolés et se cramponnèrent comme des petits singes aux murs. Ils eurent raison. Un fracas d'enfer dégringola du ciel, balança toute la terre. Fama, pétrifié, coupa la prière, cria : « Allah, aie pitié de nous ! » et se couvrit la tête des deux mains. Le tonnerre s'affaiblit, s'éloigna et mourut dans le lointain. Fama souffla un gros « bissimilai » et dut reprendre la prière par les premiers mots. Les mendiants se ranimèrent. Sans répit et très tard la pluie tomba. Reclus dans la demeure d'Allah, Fama le pria plusieurs fois et avec force, le sollicita avec insistance. La nuit sortit de la terre et épaissit la pluie ; on alluma. Avènement d'une nuit, et avec la nuit les prières de Fama remontèrent à Salimata.

L'intérieur de Fama battait trouble. Qui pouvait le rassurer sur la pureté musulmane des gestes de Salimata ? Trépidations et convulsions, fumées et gris-gris, toutes ces pratiques exécutées chaque soir afin que le ventre se fécondât !

Elle priait les sourates pieuses et longues du marabout qui solliciterait que toutes ses selles soient d'or. Finissait-elle ? Avec fièvre elle déballait gris-gris, canaris, gourdes, feuilles, ingurgitait des décoctions sûrement amères puisque le visage se hérissait de grimaces repoussantes, brûlait des feuilles, la case s'enfumait d'odeurs dégoûtantes (Fama plongeait le nez dans la couverture), elle se plantait sur les flammes, les fumées montaient dans le pagne et pénétraient évidemment jusqu'à l'innommable dans une mosquée, disons le petit pot à poivre, à sel, à piment, à miel, et en chassait (ce que Fama leur reprochait le plus) la senteur tant enivrante de goyave. Toujours fiévreusement, Salimata plongeait deux doigts dans une gourde, enduisait seins, genoux et dessous de pagne, recherchait et attrapait quatre gris-gris, les accrochait aux quatre pieux du lit, et la danse partait... D'abord elle rythmait, battait, damait ; le sol s'ébranlait, elle sautillait, se dégageait, battait des mains et chantait des versets mi-malinké, mi-arabe ; puis les membres tremblaient, tout le corps ensuite, bégaiements et soupirs interrompaient les chants, et demi-inconsciente elle s'effondrait dans la natte comme une touffe de lianes au support arraché. Un moment, le temps de fouetter les pieds et de hurler comme un démon, elle se redressait. Essoufflée, en nage, en fumée et délirante elle bondissait et s'agrippait à Fama. Sur-le-champ, même rompu, cassé, bâillant et sommeillant, même flasque et froid dans tout le bas-ventre, même

convaincu de la futilité des choses avec une stérile, Fama devait jouer à l'empresé et consommer du Salimata chaud, gluant et dépouillé de l'entraînante senteur de goyave verte. Sinon, sinon les orageuses et inquiétantes fougues de Salimata ! Elle s'enrageait, déchirait, griffait et hurlait « Le stérile, le cassé, l'impuissant, c'est toi ! » et pleurait toute la nuit et même le matin. Pourtant, Allah et son prophète, vous le savez, vous nous avez fabriqués ainsi, aucune drogue, aucune prière ne peut ragaillardir un vidé comme Fama, au point de l'exciter tous les soirs comme un jeune pubère...

Blasphème ! gros péché ! Fama, ne te voyais-tu pas en train de pécher dans la demeure d'Allah ? C'était tomber dans le grand sacrilège que de remplir tes cœur et esprit des pensées de Salimata alors que tu étais dans une peau de prière au sein d'une mosquée. Fama tressaillit en mesurant l'énormité de la faute. Il se mit à se repentir pour se réconcilier avec Allah. Fama avait exagéré.. Un demi-mot aurait suffi pour sortir toutes les turpitudes de Salimata ; les détailler n'était pas seulement profanateur, mais aussi superflu et indécent que de descendre pantalon et caleçon pour exhiber un furoncle quand on vous a seulement demandé pourquoi vous boitez. Allah le miséricordieux ! et Mahomet son prophète ! clémence ! encore clémence ! Fama devait prier pour détourner, écarter une vie semblable à une journée à l'après-midi pluvieux. Une vie qui se mourait, se consumait dans la pauvreté, la stérilité, l'indépendance et le parti unique ! Cette vie-là n'était-elle pas un soleil éteint et assombri dans le haut de sa course ? La nuit, avec de fines pluies, continua à ronronner.

Sony LABOU TANSI (1947, Kimwanza, Congo-Kinshasa – 1995, Brazzaville, Congo-Brazzaville)

M. Sony est né le 5 juin 1947 à Kimwanza (République Démocratique du Congo), aîné de 5 frères et d'une sœur. Il y vit dans la culture kikongo jusqu'à ce qu'un oncle le fasse venir au Congo français (Congo-Brazzaville) où il est scolarisé en langue française, avec ce que cela suppose de violence en contexte colonial. Sa passion pour la littérature, développée au collège, s'amplifie lorsqu'il devient professeur de français.

Par le biais de la pédagogie, il s'intéresse à la pratique du théâtre, qui lui vaut d'être considéré comme « frondeur », « subversif » (J.-M. Devésa). Tandis qu'il rédige certains de ses futurs romans, il participe à des concours de théâtre organisés par RFI et il est récompensé pour ses pièces *Je soussigné cardiaque* en 1976 et *La Parenthèse de sang* en 1978. En 1979, il fonde avec Nicolas Bissi et des jeunes du Cercle littéraire la compagnie du *Rocado Zulu Théâtre*, à Brazzaville. Cette même année, *La Vie et demie* paraît, remporte un grand succès et révèle Sony Labou Tansi au public français.

Dans les années 1980, il mène de front ses activités de dramaturge et de romancier. Sans abandonner la direction de sa compagnie, il participe régulièrement au festival de Limoges en tant qu'invité d'honneur, collabore avec des dramaturges français de premier plan et publie de nombreux romans. Il prend ainsi de l'ampleur dans le champ littéraire français dans lequel il devient le représentant majeur de la nouvelle littérature africaine francophone. Comme l'ont relevé certains critiques, cette reconnaissance a pu l'amener à faire le jeu d'une utilisation exotique, par le champ littéraire français, des productions africaines, contraignant l'écrivain à la nécessité de produire une parole performative, voire militante, capable d'interpeller sur la situation de l'Afrique, et l'aliénation aux codes éditoriaux, aux attentes et aux lectures du public.

De 1992 à 1993, lui qui se déclarait un « écrivain engageant » et non un « écrivain engagé » s'investit dans la politique congolaise en devenant député d'un quartier populaire de Brazzaville, Makelekele. Ce n'est pas une rupture avec ses positions antérieures ; à l'inverse, c'est un aboutissement de rapports doubles avec le pouvoir politique, fait de non-engagement, de critiques virulentes, de

vexations et de protection par des amis écrivains haut-placés dans le gouvernement comme Jean-Baptiste Tati Loutard et Henri Lopès. Atteint du sida comme sa femme, il vient se faire soigner avec elle à Paris puis, face à ce qu'ils considèrent comme un échec de la médecine, ils retournent dans le village de Foufoundou suivre un traitement « traditionnel » reposant sur la prière et les plantes « révélées » (J.-M. Devésa). Sony Labou Tansi décède le 14 juin 1995.

« Enfant terrible des lettres congolaises », selon Ariette Chemain, Sony Labou Tansi a été, pendant sa brève carrière – moins d'une vingtaine d'années – un des auteurs d'Afrique sub-saharienne les plus en vue : connu surtout pour ses romans puis ses pièces de théâtre, il a également écrit de la poésie. Plusieurs prix lui ont été décernés : Prix du concours théâtral RFI, Prix spécial du jury de la Francophonie SACD pour *L'État honteux* et le prix de la fondation Ibsen en 1988, Grand Prix littéraire d'Afrique noire ; il est nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Depuis 2003, un prix Sony Labou Tansi est décerné à un auteur dramatique francophone.

À la suite de son frère et père d'élection, Tchicaya U Tam'si, il contribue amplement à l'émergence et à l'évolution d'une littérature congolaise de langue française par la recherche de syncrétismes littéraires et culturels, l'exploitation d'une veine satirique et une écriture prenant à bras-le-corps la langue. C'est ainsi qu'on reconnaît principalement à Sony Labou Tansi l'invention d'une tropicalisation du roman et d'un réalisme magique africain. Malgré les corrections apportées par son relecteur Sylvain Bemba et par les éditeurs, les écrits de Sony Labou Tansi chahutent le lecteur. Plus encore que le poète d'*Epitomé*, Labou Tansi bouscule les règles linguistiques pour mieux laisser libre court à une éruption de la parole, à un cri viscéral par lesquels il « dégueule » le malaise d'un pays, d'un continent, mais aussi celui de l'homme. Sa critique, farcesque, vise le néocolonialisme et les régimes totalitaires des post-indépendances mais aussi, plus globalement, du monde moderne qu'il déclare être « un scandale et une honte » (Avertissement à *L'État honteux*).

Son dégoût de la marche du monde, sa déception à l'encontre du comportement des hommes, à l'origine de ses cris littéraires, répétés plusieurs fois dans sa correspondance, sont à proportion de son amour pour l'humain. Tout se fonde là : une déchirure à vif entre son aspiration et sa désillusion. Toutefois, au *lamento* funèbre, il préfère la démesure, manifeste à la fois dans la satire par le grotesque et le carnavalesque comme parade à la sinistrose, à la victimisation ainsi que comme appel à une « vie et demie » ; elle contribue de plus à une vision prophétique d'un monde à sortir de sa dégradation apocalyptique : « Je beugle ma folie

dans la folie des autres, parce qu'il faut des hommes pour sauver l'avenir » (*Antoine m'a vendu son destin*). S'il confère à l'écriture l'ambition, par le cri, d'« inspirer des appréhensions [...] inspirer des peurs » et de nommer, il réfute le caractère exceptionnel de sa position : « Il ne faut pas chercher des prophètes, il faut se faire prophète : c'est plus simple. Tout le monde peut arriver à être prophète » (*Sony Labou Tansi à Lomé*) de la même manière qu'il relativise l'originalité de son œuvre, par exemple lorsqu'il explique que nombre de ses trouvailles viennent d'autres personnes qu'il a entendues.

S. Labou Tansi situe sa parole dans les discours collectifs selon une démarche de réappropriation et de désaliénation. Son exploitation de la chair des mots par le biais de néologismes, du jeu sur des expressions figées, de variations diatopiques du français et de l'intégration de propos entendus vise à se réapproprier la langue française apprise sur le mode de la domination coloniale pour l'adapter à son être et au Congo, pour en faire une langue de la « forêt vierge » ; cette démarche, l'écrivain la résume parfaitement : « Il est déjà emmerdant pour un Africain de lire un livre, parce que forcément c'est une forme de mort. Il est plus emmerdant de le lire en français et il l'est davantage de l'écrire dans cette langue, à moins de passer le hic en faisant éclater cette langue frigide qu'est le français, c'est-à-dire en essayant de lui prêter la luxuriance et le pétilllement de notre tempérament tropical, les respirations haletantes de nos langues et la chaleur folle de notre moi vital, vitré. Le français, je peux me tromper, me paraît être une langue de raison contrairement à la langue de ma mère qui est une langue de respiration [...]. » (cité par Georges Ngal, « Les Tropicalités de Sony Labou Tansi », *Silex*, n° 23, 4e trimestre 1982, p. 134).

Empreints de théâtralité, ses romans sont des lieux d'affrontement et d'entente, de disjonction et de conjonction des discours. Comme ses pièces de théâtre et, dans une autre mesure, sa poésie, ils servent un exercice fortement polémique et politique de la parole dans sa confrontation à l'absurde, au non-sens. Tout en s'enracinant dans la culture kongo, Labou Tansi se réclame d'abord d'une humanité, c'est-à-dire, sur un premier plan, celle qu'il veut sauver de la faillite du sens et des valeurs. De la sorte, il confère à la parole une fonction plus vitale et plus magique que celle de la polémique : il importe de « trouver, comme font les chercheurs d'or. Trouver la part humaine qui dort au fond des mots ? » (*L'Autre Monde*, p. 49). Sur un second plan, cette humanité est celle avec laquelle il cherche à communiquer dans une transgression des frontières culturelles. Écrivain éclectique, il se joue d'une pluralité de genres et d'apports, qu'ils soient d'origine

kongo (traces de contes et de mythes), européenne (roman, théâtre, intertexte biblique, veine rabelaisienne) ou encore qu'ils regardent du côté de l'Amérique du Sud (consonance ou influence avec le réalisme merveilleux sud-américain et celui de Garcia Marquez en particulier). Au lieu d'un éclectisme nihiliste postmoderne, cette transculturalité, remarquablement réussie, affirme, à partir de l'hybridation de plusieurs modes du dire, la mise en texte d'une discussion en vue d'un dépassement des violences historiques par la nomination et d'une promotion des différences.

***La vie et demie* (1979)**

à Sylvain Mbemba parce que, tout au long de cette fable je ne cesse de me dire : « Qu'est-ce qu'il va en penser le vieux ? »

à Henri Lopes aussi puisque en fin de compte je n'ai écrit que son livre.

Avertissement

La Vie et Demie ; ça s'appelle écrire par étourderie. Oui. Moi qui vous parle de l'absurdité de l'absurde, moi qui inaugure l'absurdité du désespoir – d'où voulez-vous que je parle sinon du dehors ? A une époque où l'homme est plus que jamais résolu à tuer la vie, comment voulez-vous que je parle sinon en chair-mots-de-passe ? J'ose renvoyer le monde entier à l'espoir, et comme l'espoir peut provoquer des sautes de viande, j'ai cruellement choisi de paraître comme une seconde version de l'humain — pas la dernière bien entendu — pas la meilleure — simplement la différente. Des amis m'ont dit : « Je ne saurai jamais pourquoi j'écris. » Moi par contre je sais : j'écris pour qu'il fasse peur en moi. Et, comme dit Ionesco, je n'enseigne pas, j'invente. J'invente un poste de peur en ce vaste monde qui fout le camp. A ceux qui cherchent un auteur engagé je propose un homme engageant. Que les autres, qui ne seraient jamais mes autres, me prennent pour un simple menteur. Évidemment l'artiste ne pose que l'une d'une infinité des ouvertures de son œuvre. Et à l'intention des amateurs de la couleur locale qui m'accuseraient d'être cruellement tropical et d'ajouter de l'eau au moulin déjà inondé des racistes, je tiens à préciser que *la Vie et Demie* fait ces taches que la vie seulement fait. Ce livre se passe entièrement en moi. Au fond, la Terre n'est plus ronde. Elle ne le sera jamais plus. *La Vie et Demie* devient cette *fable* qui voit demain avec des yeux d'aujourd'hui. Qu'aucun aujourd'hui politique ou humain ne vienne s'y mêler. Cela prêterait à confusion ; le jour où me sera don-

née l'occasion de parler d'un quelconque aujourd'hui, je ne passerai pas par mille chemins, en tout cas pas par un chemin aussi tortueux que la fable.

C'était l'année où Chaïdana avait eu quinze ans. Mais le temps. Le temps est par terre. Le ciel, la terre, les choses, tout. Complètement par terre. C'était au temps où la terre était encore ronde, où la mer était la mer — où la forêt... Non ! la forêt ne compte pas, maintenant que le ciment armé habite les cervelles. La ville... mais laissez la ville tranquille.

Voici l'homme, dit le lieutenant qui les avait conduits jusqu'à la Chambre Verte du Guide Providentiel.

Il avait salué et allait se retirer. Le Guide Providentiel lui ordonna d'attendre un instant. Le soldat s'immobilisa comme un poteau de viande kaki. La Chambre Verte n'était qu'une sorte de poche de la spacieuse salle des repas. S'approchant des neuf loques humaines que le lieutenant avait poussées devant lui en criant son amer « voici l'homme », le Guide Providentiel eut un sourire très simple avant de venir enfoncer le couteau de table qui lui servait à déchirer un gros morceau de la viande vendue aux Quatre Saisons, le plus grand magasin de la capitale, d'ailleurs réservé au gouvernement. La loque-père sourcillait tandis que le fer disparaissait lentement dans sa gorge. Le Guide Providentiel retira le couteau et s'en retourna à sa viande des Quatre Saisons qu'il coupa et mangea avec le même couteau ensanglanté. Le sang coulait à flots silencieux de la gorge de la loque-père. Les quatre loques-filles les trois loques-fils et la loque-mère n'eurent aucun geste, parce qu'on les avait liés comme de la paille, mais aussi et surtout parce que la douleur avait tué leurs nerfs. Le visage de la loque-mère s'était rempli d'éclairs ténébreux comme celui d'un mort dont on n'a pas fermé les yeux, deux larmes ensanglantées nageaient dans les prunelles. Le repas du Guide Providentiel qu'on avait trouvé à son début prenait habituellement quatre heures. Il touchait à sa fin. Le sang coulait toujours. La loque-père restait debout, souche de plomb, sourcillant, il respirait comme un homme qui vient de faire l'acte ; le Guide Providentiel se leva, rota bruyamment, on le fait souvent au village après un délicieux repas, il donna l'ordre au général Payadizo de faire apporter le dessert, vint devant la loque-père, les dents serrées comme des pinces, et lui cracha au visage.

Qu'est-ce que tu attends ? dit-il sans desserrer les dents.

La loque-père ne répondit pas, le Guide Providentiel lui ouvrit le ventre du plexus à l'aine comme on ouvre une chemise à fermeture Éclair, les tripes pen-

daient, saignées à blanc, toute la vie de la loque-père était venue se cacher dans les yeux, jetant le visage dans une telle crue d'électricité que les paupières semblaient soumises à une silencieuse incandescence, ta loque-père respirait comme l'homme qui vient de finir Pacte d'amour, le Guide Providentiel enfonça le couteau de table dans l'un puis dans l'autre œil, il en sortit une gelée noirâtre qui coula sur les joues et dont les deux larmes se rejoignirent dans la plaie de la gorge, la loque-père continuait à respirer comme l'homme qui vient de finir l'acte.

Maintenant qu'est-ce que tu attends ? tonna le Guide Providentiel exaspéré.

Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père, toujours debout comme un i, sourcillant dans le vomi des yeux, les lèvres terribles, le front aussi.

Alors le Guide Providentiel s'empara du revolver du lieutenant, l'arma et en porta le canon à l'oreille gauche de la loque-père, les balles sortirent toutes par l'oreille droite avant d'aller se fracasser contre le mur.

Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père.

La colère du Guide Providentiel monta, qui gonfla sa gorge et dilata son menton en manche de houe, son long cou s'allongea davantage, il exécuta un pénible va-et-vient, mangea son dessert, une salade de fruits, puis revint vers l'homme.

Alors, quelle mort veux-tu mourir, Martial ?

Il prit cet air misérable de supplication. Martial ne parla pas. Le Guide Providentiel fit chercher son propre PM où pendait un petit paquet fleuri de peau de tigre et de trois plumes de colibri. Il planta le canon de l'arme au milieu du front de la loque-père.

Celle-ci, Martial ?

Il tira un chargeur, en répétant nerveusement « celle-ci ? ». Il tira un deuxième chargeur à l'endroit exact où il devinait le cœur de la loque-père, toutes les balles firent leur chemin jusqu'au mur, la bouche de la loque-père s'ouvrit lentement et la phrase sortit en une voix calme et limpide. Le Guide Providentiel quitta son air de supplication et ragea longuement, il se fit apporter son grand sabre aux reflets d'or et se mit à abattre la loque-père en jurant furieusement sur ses trois cent soixante-deux ancêtres, rappelant par sa hardiesse et sa fougue les jours lointains où ces mêmes ancêtres abattaient la forêt pour construire la toute première version d'un village qui devait devenir Yourma, la capitale ; il enfonçait des bouts de phrases obscènes au fond de chaque geste. La loque-père fut bientôt coupée en deux à la hauteur du nombril, les tripes tombèrent avec le bas du corps, le haut du corps restait là, flottant dans l'air amer, avec la bouche saccagée qui répétait la phrase. Puis le Guide Providentiel se

calma et retomba dans son air de supplication, épongeant la sueur qui mettait son visage en nage, il poussa des pieds le bas du corps, se fit apporter une chaise de salle à manger, la fit mettre devant le haut du corps, y prit place, fuma un cigare complet avant de se relever.

Enfin, Martial, sois raisonnable.

Il se mordait fortement la lèvre inférieure, une violente rage lui gonflait la poitrine, faisant tournoyer ses petits yeux semés au hasard du visage. L'instant d'après, il parut plus calme, tourna longuement autour du haut du corps suspendu dans le vide, considéra avec un début de compassion cette boue de sang noire qui en goudronnait la base.

Sois raisonnable, Martial, et dis-moi quelle mort tu veux mourir ?

Aucune voix ne sortit de la loque-père ; le Guide Providentiel pensa à une de ces gammes de poisons dont il se servait quand il avait eu pitié d'une loque et qu'il avait décidé de lui accorder la grâce d'une mort en vitesse.

C'est parfait, dit-il. Tu as gagné, Martial : tu l'auras.

Il alla lui-même chercher la dose, la versa dans le verre qui lui avait servi à boire les vins vendus aux Quatre Saisons, il y ajouta du champagne jusqu'au bord.

Une mort au champagne, maugréait le Guide Providentiel. Pour un chiffon d'homme qui a blessé la République d'une vingtaine de guerres civiles, la mort au champagne devient un hommage. Je te la donne à contrecœur, Martial.

Il versa le contenu du verre dans la bouche ouverte de la loque-père, le liquide traversa la gorge, sortit par le trou du couteau, coula le long du torse nu, vint se mêler aux torchons de viande déchiquetée avant de s'égoutter comme un faux sang sur le sol carrelé. Le Guide Providentiel attendit, il y eut un long silence, puis la voix sortit, moitié par la bouche, moitié par la blessure du couteau. Le Guide Providentiel se fâcha pour de bon, avec son sabre aux reflets d'or il se mit à tailler à coups aveugles le haut du corps de la loque-père, il démantela le thorax, puis les épaules, le cou, la tête ; bientôt il ne restait plus qu'une folle touffe de cheveux flottant dans le vide amer, les morceaux taillés formaient au sol une sorte de termitière, le Guide Providentiel les dispersa à grands coups de pied désordonnés avant d'arracher la touffe de cheveux de son invisible suspension ; il tira de toutes ses forces, d'une main d'abord, puis des deux, la touffe céda et, emporté par son propre élan, le Guide Providentiel se renversa sur le dos, se cogna la nuque contre les carreaux, il en serait mort sur le coup, mais ce n'était pas un homme fragile, il constata que ses mains étaient devenues noires, d'un noir d'encre de Chine ; plus tard, le Guide Providentiel passa des journées

à vouloir laver ce noir de Martial à tous les savons et à tous les dissolvants du monde, le noir ne disparut pas.

Vous allez me bouffer ça, dit le Guide Providentiel aux autres loques. Je n'y ai pas enfoncé ma sueur pour rien.

Il ordonna qu'on vînt prendre la termitière et qu'on en fît moitié du pâté et moitié une daube bien cuisinée pour le repas du lendemain midi.

Il y a huit ventres, précisa le Guide Providentiel à son cuisinier personnel.

Il jeta un coup d'œil triomphal au lieutenant. Le lieutenant se mit comme un i, prêt à recevoir les ordres.

Remmène ces chiffons. Qu'ils viennent manger demain.

Le lieutenant poussa les huit loques devant lui, le cuisinier qui avait fini de déplacer la termitière enlevait ses gants pour laver la place.

Chaïdana se rappelait ces scènes-là tous les soirs, comme si elle les recommençait, comme si, dans la mer du temps, elle revenait à ce port où tant de cœurs étaient amarrés à tant de noms — elle était devenue cette loque humaine habitante de deux mondes : celui des morts et celui des « pas-tout-à-fait-vivants », comme elle disait elle-même.

Le lendemain, le lieutenant les ramena pour le repas de midi : c'était une table ronde. Cette part des événements, Chaïdana la revivait tous les midis, ce qui lui donnait l'amère impression de passer deux fois sur certaines séquences de son existence. On avait mis huit couverts en argent et un en or. On avait placé Chaïdana et Providentiel, sa mère et ses trois frères directement en face. La cuvette de pâté présidait au milieu des champagnes, à côté d'une autre cuvette d'une daube bien assaisonnée et parfumée. Devant le couvert en or fumait l'éternelle viande vendue aux Quatre Saisons, entre quatre mâts de champagne Providencia, la seule marque qui entrait dans le ventre du Guide Providentiel, et qui portait la mention « Cuvée de Son Excellence Matéla-Péné Loanga ».

Le Guide Providentiel commençait toujours ses repas par deux doses d'un alcool local fabriqué à l'intention des guides.

Je suis carnassier, dit-il en tirant le plat de viande vers lui.

Le Guide Providentiel avait toujours son garde du corps à sa gauche, sans doute voulait-il observer la rigueur de la superstition selon laquelle la mort des grands vient toujours de la gauche.

Vous avez ce soir et maintenant pour terminer vos deux plats.

Chaïdana se rappela comme ils avaient commencé par le pâté plus facile à avaler que la daube pleine de cheveux et dont les morceaux résistaient aux dents et

à la langue, d'une résistance plus offensante. Le Guide Providentiel parla de sa vie, des vins, des femmes, du football, des Espagnols qui incitaient les voisins à d'outrageantes provocations, des Français qui se battaient pour le permis de prospection en mer : « Ils me font de vraies prières, ces gens, ils sont contraints de m'aimer, et c'est presque vrai qu'ils m'aiment. »

N'en jetez rien, s'il vous plaît.

Jules, l'aîné, ne mangeait pas. Le Guide Providentiel s'était levé, lui avait caressé le menton puis le front, il lui avait même souri gentiment.

Alors, mon ange, tu le manges ton pâté ?

Je n'ai pas faim.

Mange quand même.

Non.

Le Guide Providentiel lui avait simplement planté son couteau de table dans la gorge. Pendant qu'ils mangeaient, le cadavre de Jules se vidait de son sang. Chaïdana se souvint qu'ensuite le sang avait mouillé ses pieds nus — elle s'en rappelait la tiédeur. Le soir, ils eurent mangé le pâté et la daube : le Guide Providentiel leur adressa les félicitations les plus cordiales avant de déclarer qu'il restait le pâté de l'autre, à la fin duquel leur serait rendue la liberté. Le lendemain, à midi, ce furent la loque-mère, Nelanda, Nala, Zarta, Assam et Ystéria qui refusèrent de manger. Le Guide Providentiel planta six fois son couteau de table, Chaïdana et Tristansia mangèrent de la daube pendant sept jours. Le soir du septième jour de viande, elles remplirent la salle d'un tapis de vomis d'un noir d'encre de Chine où le Guide Providentiel glissa et tomba, il salit le côté gauche de son visage d'une tache indélébile, semblable à celle qu'il avait sur les mains, tache qu'il allait garder jusqu'au jour des obsèques nationales prévues par la Constitution, tache que les gens eurent bien raison d'appeler « noir de Martial ».

Quand il voulut rejoindre son lit après ses quatre heures habituelles de table, le Guide Providentiel y trouva le haut du corps de la loque-père qui avait horriblement sali les draps « excellentiels » au noir de Martial. Le guide entra dans une rage infernale, il tira huit chargeurs avec son PM sur le haut du corps, il fit un grand trou au milieu du lit, à l'endroit où il avait vu le haut du corps, il marcha longuement dans toute la pièce, beuglant, jurant, insultant, menaçant. Essoufflé il s'assit sur la table de chevet et retrouva son vieil air de supplication.

Enfin, Martial ! Combien de fois veux-tu que je te tue ?

On avait changé le lit « excellentiel » seize fois en l'espace d'un mois, temps pendant lequel le Guide Providentiel n'avait pas fermé l'oeil une seule nuit, le

haut du corps de Martial venait toujours à côté de lui, noircissant les draps qu'on devait maintenant brûler et changer tous les jours, il demanda qu'on lui affectât les quarante plus courageux et plus charnus gorilles de l'armée — c'était pour la plupart des hommes grands comme deux, forts comme quatre et velus comme des ours. Le guide dormait entre quatre d'entre eux collés à sa peau, tandis que le reste du contingent s'ajoutait à une cinquantaine de soldats ordinaires qui remplissaient les veillées de Son Excellence du bruit ferré de leurs sinistres souliers ; et quand les reins du Guide avaient posé leur problème, on remplaçait les peaux-collants directs par des êtres du sexe d'en face, les gardes assistaient alors aux vertigineuses élucubrations charnelles du Guide Providentiel exécutant sans cesse leur éternel va-et-vient en fond sonore aux clapotements fougueux des chairs dilatées. Le haut du corps de Martial venait toujours couper les appétits et le sommeil du Guide Providentiel jusqu'à ce jour où, Kassar Pueblo, le cartomancien préféré du Guide Providentiel, établit cette chose :

Son Excellence doit partager son lit avec la fille de Martial pour chasser l'image du revenant. Mais Son Excellence doit absolument éviter de faire la chose-là avec la fille de Martial.

Pendant trois ans le Guide Providentiel partagea ses nuits avec la fille de Martial sans faire la chose-là avec elle, ni avec aucune autre femme. C'était l'époque où il parlait à tout le monde de ses trois ans d'eau la vessie. Le haut du corps de Martial n'entrait plus dans la chambre excellentielle d'où Chaïdana ne sortait plus selon les recommandations du cartomancien Kassar Pueblo. Elle mangeait et faisait ses besoins dans le lit excellentiel qui avait reçu des aménagements appropriés. Pour ne pas couper Chaïdana de l'extérieur et de la nature, la chambre elle-même avait été transformée en mini-dehors, avec trois jardins, deux ruisseaux, une mini-forêt où vivaient des multitudes d'oiseaux, de papillons, de boas, de salamandres, de mouches, avec deux marigots artificiels, un pas très loin du lit et un entre les deux ruisseaux où des crabes de toutes les dimensions nageaient ; les gendarmes jacassaient aux douze palmiers mais Chaïdana aimait surtout la mare aux crocodiles, ainsi que le petit parc aux tortues, là où les pierres avaient des allures humaines. C'était aussi l'époque où le Guide Providentiel s'adonnait à de grands concours de bouffe, époque à laquelle dans cette discipline, il avait vaincu le célèbre Kanawamara qui disait venir d'où venait le soleil, Kopa dit la Marmite, Joanchio Netr, Samou le Terrible, Ansotoura le fils des Buffles, Gramanata dit la Panse, Sashikatana et bien d'autres.

Le soir de la fête de l'Indépendance, le Guide Providentiel voulut enfreindre la loi des cartes de Kassar Pueblo en essayant de faire la chose-là avec la fille de Martial. Chaïdana dormait profondément à cause du petit comprimé qu'elle prenait tous les soirs avant de se coucher pour calmer la douleur qui trottait dans son corps. « ... ils m'ont mis là-dedans un corps et demi, répétait-elle au médecin personnel du Guide Providentiel qui fauchait quelques instants au programme officiel et pénétrait dans la chambre excellentielle avec la complicité de l'un ou de l'autre garde. Vous ne pouvez pas deviner, docteur, vous ne pouvez pas savoir comme ça vibre une chair et demie. »

Le docteur savait seulement qu'elle avait un corps farouche, avec des formes affolantes, un corps d'une envergure écrasante, électrique, et qui mettait tous les sens en branle, et il lui disait toujours, à ce corps plus qu'à celle à qui il appartenait : « Écrasante beauté !... Impérative beauté !... »

Il la comparait à une fleur au milieu des flammes, mais qui ne brûlait pas, mais qui ne brûlerait pas. Chaïdana aimait bien les témérités de cet homme qu'elle disait être trois mondes en retard derrière elle, elle aimait sa façon de parler du corps, du cœur, du sang. Il n'était pas beau, mais pas laid non plus.

Le Guide Providentiel lui-même prônait la beauté infernale de Chaïdana, mais il avait des raisons de ne pas offenser les cartes de Kassar Pueblo, sauf en cette nuit de la fête de l'Indépendance, où la tentation lui gonflait les narines et le pantalon et prenait déjà le poids de son propre corps.

Il toucha les seins sous la chemise car Chaïdana dormait toujours habillée d'un pantalon et d'une chemise de toile — selon les ordres du guide —, elle mettait la chemise sous un gilet en peau de panthère qu'un tailleur de Yourma lui avait confectionné. C'était un jeune sein frais et ferme qui répondit à la main du Guide Providentiel : Le corps, c'est la seule chose au monde qui n'ait pas de fond, murmura le Guide Providentiel.

La fraîcheur du sein lui monta jusqu'au cœur. Il répéta que le corps n'aurait jamais de fond au moment où il toucha le nombril ; le Guide Providentiel allait consommer son viol quand il vit le haut du corps de Martial : les yeux avaient poussé, mais la blessure au front, ainsi que celle de la gorge restaient béantes. Le Guide Providentiel se précipita à son PM et balaya la chambre d'une infernale rafale qui tua tous les gardes qu'il disposait comme de vieux objets de musée le long du mur d'en face et le long de celui des deux ruisseaux qui séparait l'aire du lit du dehors artificiel aménagé dans la chambre excellentielle. Quand le lieutenant accourut avec une dizaine et demie de gens, dispos et armés jusqu'aux dents,

le Guide Providentiel lui expliqua jusqu'aux plus petits détails comment Martial était apparu avec un PM et avait fait feu sur les gardes. Le lieutenant avala le mensonge et aucun des gardes qui n'étaient pas encore morts ne pouvait prendre le risque d'une version contraire à celle du Guide Providentiel. Tous affirmèrent avoir vu Martial et son PM. Chaïdana dormait toujours. Son beau corps flottait dans le rythme d'une délicieuse respiration, avec la poitrine qui partait puis retombait, le visage plongé dans la demi-pénombre des veilleuses. Elle était déjà la plus belle fille du pays. C'est peut-être pour cela que le médecin personnel du Guide Providentiel lui répétait souvent : « Le corps est un autel, le corps est le plus beau des pays. Faut pas lui refuser sa part de folie. — Le mien est une vilaine somme, répondait Chaidana. »

Quand le lieutenant s'était retiré après avoir fait débarrasser la pièce des cadavres des gardes et laver les carreaux, le Guide Providentiel réveilla Chaïdana en lui tirant les oreilles comme on les tire à un enfant réfractaire. Au réveil, elle avait toujours cet air étourdi d'un ange et criait toujours le nom de sa mère : Abaïtchianko !

Ton père était là, dit le Guide Providentiel, la voix estompée par la rage. S'il revient, je te mettrai en morceaux.

Il but une bouteille de champagne, fuma sa pipe, puis s'étendit sur le lit, les yeux cloués au plafond. Le lendemain matin, le cartomancien Kassar Pueblo vint le voir tout furieux.

Martial est venu se plaindre. C'est une honte : tu as essayé.

J'ai eu envie, expliqua le Guide Providentiel. J'en ai marre de frotter tout seul. Je me blesse la queue.

Si tu la violes, Martial se vengera.

Kassar Pueblo consulta longuement ses cartes. Le Guide Providentiel avalait chacun de ses gestes.

— Maintenant que tu as essayé, tu dois dormir sur une natte baignée dans le sang de quatorze poules et de deux coqs ; tu étendras sous la natte trois jeunes rameaux qui ont vu se coucher le soleil et tu brûleras trois fleurs de mandarinier une fois tous les six jours.

Le temps passa. Le Guide Providentiel essaya une fois encore et une fois encore Martial alla se plaindre chez Kassar Pueblo. Une fois encore Kassar Pueblo vint dans la chambre excellentielle le front fermé.

Ta mort est proche et ta viande sera peut-être mangée par les chiens.

Donne-moi tes cartes, dit le Guide Providentiel.

Les infidèles ne touchent pas ces objets-là, dit Kassar Pueblo.

Le Guide Providentiel lui sauta à la gorge, il serra tellement fort que les os se brisèrent, les yeux de Kassar Pueblo sortirent entièrement des orbites et pleuraient rouge. Longtemps après la mort de Kassar Pueblo le Guide Providentiel continua à dormir sur la natte et à brûler les fleurs de mandarinier. Ce soir-là, sans trop savoir pourquoi, le Guide Providentiel se rappelait sa vieille aventure, il y avait vingt ans : on devait l'arrêter pour vol de bétail, il alla chercher son propre certificat de décès qui le tuait dans un incendie, l'apporta lui-même aux services de la police régionale, prit une nouvelle carte d'identité qui lui donna le nom d'Obramoussando Mbi. Quelques instants après, il lisait à haute voix le nom écrit sur le certificat de décès, Cypriano Ramoussa, le voleur de bétail dont il passait maintenant pour le père. Cette petite jonglerie lui avait coûté en tout et pour tout huit mille coriani de l'époque, un coriana valant alors la sensible somme de cinquante francs d'aujourd'hui. L'ancien mort avait quitté sa région pour une région lointaine du Nord, puis il avait intégré les Forces armées de la démocratie nationale et, grâce à ses dix-huit qualités d'ancien voleur de bétail, s'était fait un chemin louable dans la vie. L'apparition répétée de Martial n'avait rien de commun avec son propre jeu d'identité. Le nouveau cartomancien du Guide Providentiel était moins fort que Kassar Pueblo. Il voyait seulement que les jours se vidaient sur l'arbre de l'existence du guide, mais il n'osa pas lui en parler à cause des conditions de la mort de Kassar Pueblo que personne n'ignorait. Il craignait Martial aussi bien que le guide lui-même.

C'était le jour où le Guide Providentiel avait un grand meeting, place de l'Égalité-entre-l'Homme-et-la-Femme. Comme toujours, il demanda au cartomancien de lui prédire l'avenir pour les heures qui venaient. Le cartomancien vit une sorte de mousse bleuâtre au milieu du roi de trèfle, une poupée flottait dans la mousse. L'explication était tragique, mais n'ayant aucune envie de mourir, le cartomancien se tut. Le guide alla au meeting avec l'assurance que tout allait bien marcher. Le médecin personnel du guide profita de son absence pour pénétrer dans la chambre excellente où Chaïdana dormait encore. Il la réveilla et lui annonça qu'il fallait à tout prix partir de Yourma.

Partout c'est le monde, dit Chaïdana.

Mon monde c'est vous, dit le docteur.

Vous avez choisi un mauvais monde. Je ne partirai pas d'ici que je ne l'aie tué au moins vingt fois. Il faut qu'il rampe devant ma pitié, que je marche sur son ventre.

Vous voulez peut-être que je vous enlève ? Non ! Pas de héros dans ce pays. Ici c'est la terre des lâches. Vous ne pouvez pas vous risquer à sortir des normes. Vous avez de la chance : vous êtes infernalement belle, il faut rendre au corps sa part de culte. Vous avez un corps, comment dire ça ? Farouche, formel.

Chaïdana avait souri avec la technicité d'une adolescente à qui l'on montre son odeur et ses formes.

Vous avez des dents à mordre aux endroits les mieux charnus de l'existence.
Elle devint triste.

Comment vous dire, docteur ? On n'est pas du même monde. On n'a pas le même coefficient charnel. Moi, là-dedans, c'est une fois et demie.

Le docteur lui tendit un petit sac de cuir bleu qu'elle prit d'une main inconsciente.

Vous avez vos papiers là-dedans. Vous vous appelez maintenant Chanka Ramidana.

C'est une belle appellation, mais je reste.

A ce moment, Martial leur apparut comme avant son arrestation, en soutane kaki de pasteur du prophète Mouzediba. Chaïdana tremblait comme une feuille, sans pouvoir dire si c'était de peur ou de joie ; ses urines cédèrent. Le docteur, lui, avait peur, mais il fit de gros efforts pour n'en rien laisser paraître. Ils attendirent qu'il parlât malgré la tradition qui, en pareilles circonstances, ordonnait aux vivants d'user de la parole avant les morts afin de ne pas la perdre pour toujours. Martial ne parla pas. Il désigna la blessure qu'il avait à la gorge et qui saignait sous un tampon de gaze, il s'approcha de sa fille, lui prit les mains, fit rencontrer son front au sien trois fois, un grand sourire montrait ses grosses dents d'un blanc de fauve, il chercha l'éternel stylo à bille qu'il portait encore – dans ses cheveux touffus et écrivit dans la main gauche de Chaïdana : « Il faut partir. »

Plus tard, quand elle voulut faire disparaître les mots, Chaïdana eut beau se frotter la paume à sang, les mots restèrent. C'était en fait écrit du même noir ; de Martial qu'on lisait sur le côté gauche du visage du Guide Providentiel. Le sourire secoua encore une fois le visage déjà ridé du vieux tigre des forêts, un de ces sourires qui vous fendent le cœur.

A sa disparition, Chaïdana se cramponna au ventre : du docteur qui faillit en tomber de bonheur.

Les morts auront toujours raison, dit le docteur.

Il n'a pas parlé. Sans doute à cause de la blessure.

Les morts auront toujours raison, répéta le docteur.

Lui avait refusé. Je commence à croire qu'il avait refusé sa mort. Mais je ne partirai pas avant.

Ils sortirent du palais excellentiel sans qu'aucun des gardes leur posât la moindre question ni même vérifiât leurs papiers. A la grande barrière, ils ne montrèrent pas l'autorisation de sortie qu'ils avaient prise sans mal à une des barrières internes sur simple présentation de la carte de fidélité. Les rues étaient celles de Yourma trois ans auparavant ; quand on lança des tracts de Martial avec la mention « traître à la patrie et assassin de la cause populaire » trois ans auparavant quand cette mention était tombée comme un couperet sur la tête de tous les parents proches ou lointains, amis et voisins de Martial. Les premières séries d'assassins de la cause du peuple furent fusillées à la mairie. Le compteur enregistreur des fusillés marquait entre quatre et cinq cents par jour les deux premiers mois qui suivirent l'arrestation de Martial. Ceux des grands qui avaient des ennemis personnels les ajoutaient simplement sur les listes des à-fusiller, Ceux qui avaient des amis sur les listes faisaient disparaître leurs noms et leur trouvaient des remplaçants dans la masse des à-surveiller. Le Guide Providentiel signa un décret qui lui réservait la mort de Martial, privilège de ses mains providentielles. Il avait voulu qu'y assistassent tous ceux qui avaient le sang maudit de Martial dans les veines ainsi que toutes les femmes qui l'avaient vu nu. La liste de ces dernières s'était arrêtée à la seule mère des enfants de Martial, les autres suspects ayant pu se tirer d'affaire contre une ou deux nuits dans les jambes des enquêteurs. La pratique devait d'ailleurs tourner au tragique puisque tous ceux qui voulaient coucher avec une jolie femme n'avaient qu'à menacer de la faire passer pour la maîtresse de Martial. Beaucoup d'enfants de père inconnu naquirent de cette nouvelle technique de séduction sans peine dont la propagation atteignit des régions où Martial lui-même n'avait jamais mis le pied, pour la simple raison qu'elles étaient à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres de Yourma-la-Neuve, ville natale du rebelle et de la rébellion.

Ils arrivèrent chez le docteur dont la villa était gardée par cinquante gorilles aux yeux perdus dans les poils.

C'est pas prudent qu'on nous voie ensemble partout, dit le docteur. Vous connaissez bien Yourma ?

Assez bien.

Il lui tendit une grosse liasse de billets de banque enroulée dans un chèque. Chaïdana hésita mais le docteur sut la convaincre rapidement.

Nous sommes dans la ville à problèmes. Ici, le seul chemin, ce sont ces chiffons-là. Ça vous sauve de tout. Vous connaissez l'hôtel *La Vie et Demie* ?

— Oui.

Allez m'attendre là-bas. Demandez la clé de la chambre 38. Ils ont mes instructions. Ne vous inquiétez pas si je tarde un peu : je suis un client spécial. J'ai loué la chambre pour trois ans. Ils ont confiance. La dernière fois, j'ai payé pour huit ans. Bonne chance. Moi je vais prendre une nouvelle identité. C'est le pays, ma chère. Et le pays nous demande d'être forts dans l'acte de fermer les yeux.

Il la conduisit jusqu'à son taxi. C'était l'heure où le soleil a des lames de plomb, où les mouches déchirent l'air du bruit aigu de leur vol, le chien n'aboie plus, les bidonvilles semblent dormir d'un sommeil de feu et de feuilles, l'heure à laquelle le proverbe dit qu'il n'est pas doux de mourir. Le docteur marcha devant elle qui pensait à cette époque où ils avaient donné le surnom de Bébé-Hollandais au trop mou M. Delkamayata, leur professeur de philosophie, au lycée de la Révélation. Pauvre M. Delkamayata ! Les élèves de la terminale A 12 l'appelaient la Vache-qui-rit — une véritable contradiction, car l'homme ne riait jamais. Elle pensa un instant à Ndolo-Mbaki Bambara, un enfant qui se disait le petit frère de la Vache-qui-rit, mais qui, en réalité, n'avait rien d'un petit frère de Bébé-Hollandais-la-Vache-qui-rit : il apportait tous les jours une gourde de quelque forte boisson locale, parfois de ces alcools sophistiqués, il en distribuait à toute la rangée du fond, toujours au cours de Bébé, à la fin de l'heure, tout le fond était saoul, et le cours de Bébé-Hollandais n'atterrissait que sur des vapeurs de *kachetanikoma*, ou de *koutou-mechang*. Mais ce n'était pas grave, puisque les fonds des classes étaient réservés aux enfants des pontes, qui avaient les diplômes sur un coup de fil au Service national des examens. Elle se rappela cette année où Bébé-Hollandais avait donné un zéro à l'enfant du maire de Yourma ; l'affaire s'était gâtée et Bébé avait été envoyé avec sa philosophie dans la forêt du Darmellia comme professeur de français au collège, dans un centre d'attractions pour Pygmées. Elle se rappela aussi l'époque où la prison de Yourma s'appelait l'université parce qu'on y avait emmené les cinq cent douze étudiants que les balles avaient laissés en vie lors de la manifestation du 15 mars. Elle y était allée avec le petit frère de Bébé-Hollandais qui préparait son baccalauréat. Ils devaient être quatre ou cinq mille à la Maison du Combattant. Elle se rappela la dernière parole du petit frère de Bébé-Hollandais : « Quand ces choses-là se passent en Afrique du Sud, nous aboyons. Quand elles se passent chez

nous-mêmes, la radio nationale... » Il était tombé. Les balles qui avaient creusé son front devaient tuer Chaïdana.

Le taxi s'était arrêté, Chaïdana n'en bougea pas.

C'est ici madame, dit le chauffeur.

Oui, monsieur, c'est ici.

L'OCÉAN INDIEN

Boris GAMALEYA (1930, Saint-Louis, Réunion)

Boris Gamaleya, poète réunionnais, né d'un père ukrainien installé dans l'île mais très tôt décédé, et d'une mère réunionnaise, passe sa petite enfance aux Makes. Après le remariage de sa mère, il est élevé par son grand-oncle maternel. La vie rurale est le premier temps d'une expérience poétique du monde, prédisposition renforcée plus tard par les lectures de poètes. La formation du jeune étudiant en Provence est riche affectivement et politiquement. Il rencontre une compatriote qui deviendra sa femme, Clélie Gamaleya, et s'inscrit au parti communiste. De retour dans l'île, il enseigne. Il devient membre du Comité directeur du parti communiste réunionnais en 1959. En 1960, il est condamné à l'exil en France par l'application de l'ordonnance d'octobre. Le poète trouve une forme de résistance aux souffrances de ce long éloignement de douze ans dans l'étude du russe et les recherches sur la poésie ainsi que sur le créole. *Vali pour une reine morte*, poèmes de l'exil paraît en 1973, dès son retour dans l'île. Sa quête se poursuit dans un travail sur la culture populaire à travers les contes et se prolonge dans son œuvre. Ses positions critiques l'ont éloigné du Parti communiste dans les années 1980. Il se consacre depuis à l'écriture. Ce poète majeur publie à intervalles réguliers des œuvres toujours fortes et singulières qui témoignent d'une constante évolution.

Vali pour une reine morte (1973)

Dans ce long poème dramatique, épique et lyrique, l'île devient l'enjeu de l'affrontement opposant les esclaves marrons Cimendef et sa femme Rahariane au chasseur d'esclaves Mussard. À la fin du recueil, la parole du poète relaie le chant d'amour que Cimendef adressait à sa compagne, représentation allégorique de l'île.

île

aube de jade

vertige des aiguades exorcisées île

sonore jarre de haute légende île

sein bleu de rahariane et neige des dodos ô mon appolonie mon cygne ma
colombe île

sang de la main noire insurgée giclant

 vers la pulpe du mombolo avant l'aube

rassembleuse d'oiseaux et de tortues pleureuses

au sable où se défait mon corps de sphaigne bleue

de rémora

lassé d'errances sans histoire pleurez ô filaos l'amour des astéries

saluez ô conques la voile pérégrine

avant l'aube

 tu me foudroies

 les loules d'une nuit sans lune

ont brisé leurs scolopendres

fouetté la meute des tanrecs

brouillé la feuille des caféiers

île

bibacier au jusant de la brume

dinarobine sur l'orbite des paillanques

sirènes empalées

 au phallos du corail

île

 je tombe

sous ton regard d'oiseau de la vierge

je te salue ma reine

à la ronde pleurant la mort des princes noirs

et la mer sur leur stèle enflant ses fourmilières

je te salue

à tes pieds nus ambes mes mains jamais décloses

telle

à tous les âges du columbaire telle
à toutes pages de l'obituaire
telle toujours
au deuil de hibiscus

île

harpège de haubans sur les lagons brisés unité reconquise au seuil des aïdörös
île
safaris et tamtams solstices de mes dieux intègre polypier sous la croisée des
vents
beau matarum feulant grand pavois cimarron
et race vagissante au pagne des marées

Anne Marie GAUDIN DE LAGRANGE (1902, Marseille, France – 1943, Sainte-Marie, Réunion)

Anne-Marie Gaudin de Lagrange est née à Marseille, lors d'un séjour de ses parents en métropole. Elle passe ses trois premières années à Beaumont, dans les hauts de Sainte-Marie. Puis son père, qui s'occupe d'agriculture, s'installe aux Seychelles où l'adolescente grandit jusqu'à dix-neuf ans avant de revenir à la Réunion avec sa famille, puis de repartir pour la métropole. Elle obtient son baccalauréat et commence des études de droit, qu'elle abandonne. Sans soucis matériels, elle décide de se consacrer à l'écriture, encouragée par son grand-oncle Auguste de Villèle, lui-même auteur d'un recueil de poèmes, et par le poète mauricien Robert Edward Hart qui, dès 1934, publie ses premiers poèmes dans la revue *Essor*. Elle a dès lors une activité littéraire intense, sans doute pour oublier la perte d'un amour de jeunesse qu'elle confiera à ses lecteurs dans *Reflets d'âme*. Elle devient membre de l'Académie de la Réunion et de la société « Les amis des Poètes Réunionnais ». Son talent est d'autant plus remarqué qu'il est exceptionnel qu'une femme ait pu faire de belles études à l'époque de la colonie. Sa mort, en juin 1943, a prématurément interrompu son œuvre.

Poèmes pour l'île Bourbon (1941)

Dans Poèmes pour l'île Bourbon, Anne-Marie Gaudin de Lagrange évoque les lieux de sa jeunesse, les amours de son adolescence, et ses rêves évanouis.

LA GRAND'CASE

La Grand'Case est très douce à ses hôtes ; elle est
douce à leur lassitude et douce à leur labour ;
sur les cœurs inquiets, les fronts lourds de pensers,
elle pose ses mains d'Aïeule...
Elle verse en mon âme un baume ancien d'oraison et de poésie.
Si j'ai rêvé parfois de pays inconnus,
mon voyage s'achève en l'éternel retour

à mon nid de gazon caché dans le manguier ;
heureuse, je retrouve à l'aube,
le rayon couleur de miel sur le palmier, et, chaque soir,
heureuse, je m'endors aux flûtes des grillons.
Horizons bruissants d'inaudible clameur,
votre mystère insidieux me frôle en vain...
Je fleuris ce matin comme hier et toujours les portraits des aïeux...
Pensivement leurs yeux
me font me souvenir d'immuables demeures...
À l'heure de la sieste, ou le soir sous la lampe,
j'aime à refeuilleter leurs livres fatigués
qu'on vendit à Paris, Rue Neuve Notre-Dame
avec approbation, privilège du Roi...
Leur Bible de Saci dont les siècles patinent
les ors, et l'édition dernière en trois volumes,
Mil sept cent quatre-vingt-neuf, chez Didot l'Aîné-
de l'Œuvre de Racine.
Mais, lorsque sur la nuit je ferme les fenêtres,
je m'attarde souvent, car je vois aux étoiles
passer au large de l'Océan d'ombre bleue,
fanaux éteints, gonflant sous l'alizé sa voile,
le vaisseau flibustier qui rôde autour de l'île,
ou le brick du Corsaire, au Port-Louis attendu...

LES CARAÏBES

Aimé CÉSAIRE (1913 Basse-Pointe – 2008 Fort-de-France, Martinique)

Né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe, Aimé Césaire est le second d'une famille de sept enfants. Famille modeste, mais qui cultive une triple tradition de luttes sociales, de fierté de la race et d'amour de l'étude. En effet, c'est sa grand-mère Nini qui lui apprend à lire ; son père, d'abord économe sur une habitation, devient, en préparant des concours, fonctionnaire des contributions indirectes ; chaque matin avant la classe, il joue les répétiteurs et lit à ses enfants de belles pages de la littérature française. On trouve dans le *Cahier* des souvenirs de cette enfance passée à Basse-Pointe et au Lorrain. Aimé montre, dès cette époque, un caractère réservé mais indépendant, et un grand amour des livres.

Pour lui permettre de poursuivre ses études au lycée Schoelcher (1924), la famille s'installe à Fort-de-France : la mère, jusqu'ici au foyer, exerce le métier de couturière, le père, encore en poste à Basse-Pointe, ne visite sa famille que deux fois par mois. Pourtant, Aimé est déçu par sa première rencontre avec cette ville coloniale, sale et misérable. Sa déconvenue se ressent dans la description de Fort-de-France du *Cahier* et explique peut-être sa détermination de maire à assainir la ville. De plus, enfant noir, pauvre, issu de la Campagne, il se heurte aux moqueries des élèves plus clairs et plus fortunés. C'est, cependant, un élève docile et très studieux. A la sortie des cours, il fréquente assidûment la bibliothèque Schoelcher, toute proche. A la fin des années de lycée, en 1931, muni d'une bourse d'études supérieures, il part pour la France avec enthousiasme car il « étouffait » dans la Martinique coloniale. Aidé d'une lettre de recommandation de son professeur, le géographe E. Revert, il s'inscrit, pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure, au lycée Louis-le-Grand. Il y rencontre Senghor, son ami pour la vie, il lui permet de découvrir l'Afrique et de retrouver en lui-même son « moi africain ». Sa formation se parfait aussi grâce à *La Revue du Monde Noir* créée en 1931 par Paulette Nardal et le Docteur Sajous : il en critique le caractère superficiel et mondain, mais il y lit les poèmes de la Renaissance Noire américaine et les travaux de l'ethnologue Frobenius réhabilitant les civilisations africaines. La

revue *Légitime Défense* d'Étienne Léro, René Ménil et Jules Monnerot (1932) l'a « marqué » également, mais il en critique aussi l'adhésion – qu'il juge assimilati-onniste – au marxisme et au surréalisme. En 1934, avec Senghor et Damas, qui fut un temps son condisciple au Lycée Schoelcher, il transforme *L'Étudiant Martiniquais*, revue de l'Association des Étudiants Martiniquais, en *L'Étudiant Noir* pour affirmer la solidarité de tous les Noirs d'Afrique et de la diaspora. En 1935, au prix d'un labeur acharné, il est reçu à l'École Normale Supérieure. Toujours réservé, il est néanmoins chaleureux et communicatif avec ses amis. De plus, il est doué d'une grande curiosité intellectuelle et d'une mémoire prodigieuse. Il déchire ses premiers écrits qu'il juge trop classiques. Et il commence à rédiger (à 22 ans !) le *Cahier dun retour au pays natal*, « antipoème » d'une prise de conscience raciale et culturelle.

En 1937, il prépare un D.E.S. intitulé *Le Thème du Sud dans la poésie négro-américaine des Etats-Unis*, ce qui lui permet d'approfondir sa connaissance de la poésie noire américaine. D'abord refusé par plusieurs éditeurs, le *Cahier* est publié en août 1939 par la revue *Volontés*. Cette première version de ce qui deviendra l'oeuvre nègre la plus lue et la plus traduite au monde passe complètement inaperçue du fait de la guerre. De retour en Martinique, fin août 1939, il enseigne la littérature au lycée Schoelcher. Il est adulé de ses élèves, tant pour le contenu de son enseignement – les écrivains contemporains, les civilisations africaines... –, que pour ses qualités de pédagogue. Il est le professeur de jeunes Martiniquais devenus célèbres par la suite : Suvélor, Glissant... De plus, ses cours sont recopiés par de nombreux autres : Fanon, Desportes..., bref, il marque, il le reconnaît lui-même, toute une génération. Il la marque aussi par *Tropiques*, la revue qu'il fait paraître avec René Ménil (cofondateur de *Légitime défense*), son épouse Suzanne Césaire et Aristide Maugée. Alors que la Martinique subit une occupation pétainiste qui entraîne la pénurie et restreint encore plus les libertés, ce sera une revue avant-gardiste, de réflexion, de création et d'ouverture, donc de résistance, qui veut « affirmer l'originalité de la culture des Antilles et ses racines africaines ». De passage en Martinique sur le chemin de l'exil, Breton découvre le premier numéro de *Tropiques*. C'est de ce moment que date, selon Césaire, son adhésion consciente au surréalisme, car jusque-là, il faisait « du surréalisme comme Monsieur Jourdain de la prose ». La rencontre sera aussi une révélation pour Breton : celui-ci rédige, en 1944, *Martinique Charmeuse de serpent, Un grand poète noir*, qui servira de préface à l'édition bilingue du *Cahier* qui paraît aux USA.

En 1944, Césaire, chargé de conférences en Haïti, découvre la terre mythique de la première révolution noire, mais aussi une société en butte à de graves difficultés économiques. Cette découverte aura une double influence, elle fournit son oeuvre en héros (Toussaint Louverture, Christophe) mais le conduira peut-être aussi à la prudence dans son action politique. Sollicité par la Fédération Martiniquaise du Parti Communiste Français pour conduire sa liste, il est élu le 27/5/1945 maire de Fort-de-France puis le 21/10/45 député à l'Assemblée Constituante française. Ce n'est qu'après son élection qu'il adhérera au Parti Communiste, et qu'il se mettra à l'étude du marxisme (avec sa fougue habituelle). Comme maire, il se livre à un gros travail d'assainissement et de modernisation de sa ville. Comme député, en 1946, il est rapporteur à l'Assemblée nationale de la loi érigeant les anciennes colonies d'Amérique et la Réunion en départements. La loi est promulguée le 19 mars, mais il doit entamer aussitôt une rude bataille à l'Assemblée pour déjouer les tentatives de la mutiler et d'en repousser la date d'application. L'époque est très féconde sur le plan littéraire : en 1946, il publie les *Armes miraculeuses* qui comporte la première version de *Et les chiens se taisaient* (une deuxième version remaniée paraîtra en 1956) ; en 1947, il participe à la création de la revue *Présence Africaine* avec Alioune Diop ; en 1948, il publie *Soleil cou coupé* et en 1949, *Corps perdus*. En 1961, ces deux recueils, plus ou moins remaniés, seront réunis dans *Cadastre*.

En 1950, révolté par la répression dans l'empire colonial français, il dénonce le principe même de la colonisation dans le *Discours sur le colonialisme* qui n'a jamais été prononcé, mais a été écrit, dit-il, à la demande d'une revue « de droite », dont la version définitive (1955) rencontre plus d'écho. En 1956, après le Ier Congrès International des écrivains et artistes noirs, et surtout après le fameux rapport Khrouchtchev, il démissionne du Parti Communiste Français : il reproche à celui-ci en particulier son allégeance à l'URSS et surtout, le paternalisme des communistes européens envers le Tiers-Monde. Il rédige le 24/10/56, la *Lettre à Maurice Thorez* où il affirme le droit des colonisés à l'initiative et expose la dialectique de l'universel et du particulier. En février 1957, il est réélu triomphalement à sa charge de maire.

Il fonde en 1958 le Parti Progressiste Martiniquais, « large » rassemblement, dont la vocation autonomiste est affirmée. Il ressent, désormais, la nécessité de privilégier l'action culturelle et la formation. Il crée l'organe du PPM, *Le Progressiste* qui a pour but l'éducation politique et la désaliénation du peuple. L'action de formation se poursuivra, en 1972, par la création du SERMAC (Service muni-

principal d'action culturelle) et du Festival culturel de Fort-de-France ouvert à la fois à la production culturelle internationale et à la créativité antillaise. Dans sa création littéraire aussi, il s'efforce de se rendre désormais plus accessible : c'est d'abord, en 1960, *Ferrements* (qui obtient le prix René Laporte), écrit dans un langage plus simple que les précédents recueils, puis surtout trois pièces de théâtre : *La Tragédie du Roi Christophe* (1963), *Une Saison au Congo* (1966) et, en 1969, *Une Tempête*. Chacune de ces pièces met en scène un moment de l'histoire des révolutions noires. En 1982, paraît son dernier recueil, *Moi, laminaire*, « bilan... sincère d'une vie d'homme ». Après l'arrivée au pouvoir de la gauche en France, une série d'hommages lui sont rendus : à l'initiative de Jack Lang, il reçoit le *Grand Prix national de la poésie* (1982). En 1989, le Festival d'Avignon lui rend hommage. En 1991, la *Tragédie du Roi Christophe* entre à la Comédie-Française. Le 14/07/91, François Mitterrand pose en son honneur une plaque au fronton du ministère des DOM-TOM (en son absence). Il renonce à la députation en 1993 ; puis en 2001, à ses fonctions de maire. Il meurt le 17 avril 2008 ; le peuple martiniquais tout entier le pleure, une foule immense lui rend spontanément un hommage à l'africaine (chants, danses...), la République Française lui fait des funérailles nationales. Avant sa mort, et surtout après, son nom est donné à de nombreux lieux et monuments du pays.

On peut étendre à l'oeuvre poétique de Césaire ce que disait Breton du *Cahier*. C'est « le plus grand monument lyrique de ce temps ». Certes, elle est difficile. Cela est dû à l'adhésion au surréalisme, mais aussi au fait qu'elle puise ses référents dans la nature, l'histoire et la culture des Antilles, de l'Afrique et de l'Amérique latine. Cela est dû aussi à « une langue très construite » dans laquelle Annie Dyck a décelé « aux côtés du français les parts importantes du latin, du grec et de bribes d'idiomes d'Afrique et d'Amérique latine », ainsi que « la présence (...) méconnue du créole. » (L.F. Prudent). Là aussi, Césaire « s'est servi » du français et l'a infléchi pour exprimer son « moi-nègre », son « moi-antillais ». Cependant, quelles que soient ses difficultés, « la magie du verbe de Césaire est bien celle-là : emporter l'adhésion sans passer par la compréhension littérale. » (M. Condé). Sur le plan des idéologies, par contre, Césaire est beaucoup plus controversé. Ainsi de la négritude accusée de racisme. Mais il répond qu'elle est simplement « la prise de conscience d'être noir, ce qui implique la prise en charge de son destin, de son histoire et de sa culture », et débouche sur la solidarité et la fraternité humaines, et sur l'universel. Loin du racisme, c'est un humanisme.

A propos du surréalisme, il reconnaît l'influence sur son oeuvre d'un certain nombre de poètes français : Mallarmé, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Claudel... et bien sûr des surréalistes. Mais il a utilisé le surréalisme comme une technique, pour explorer son « moi profond », « son moi africain » et libérer les Antillais de l'aliénation coloniale. (D'ailleurs, il y renoncera partiellement pour se faire mieux comprendre.) De même, s'il a fait un bout de chemin avec les communistes, c'est qu'à l'époque, c'étaient les seuls à traiter les noirs comme des hommes, mais il veut que le « marxisme et le communisme soient mis au service des peuples noirs » et non l'inverse. Cependant, il est critiqué surtout pour les hésitations de son action politique et les contradictions entre celle-ci et sa production littéraire. Il invoque la prudence : « J'ai évité à mon peuple un bain de sang » dit-il au soir de sa vie. Mais ces scrupules lui ont-ils été dictés par la méfiance envers le peuple ou par une intime connaissance de ce peuple ?

On doit cependant reconnaître cette générosité, ce profond amour de la justice qui l'ont poussé à prendre position en faveur des opprimés, sans distinction de race, d'idéologie ou de sexe (il fut, par exemple, sur les sollicitations de Gisèle Halimi, un des premiers signataires du projet de loi pour l'avortement). Sa profonde fidélité à la cause qu'il n'a cessé de défendre : la lutte contre la dévalorisation et surtout « l'auto-dévalorisation » (G. Suréna) de l'homme noir. Sa fidélité envers son pays aussi, cette petite île à laquelle il se voulut « accroché comme une algue à son rocher ».

Cahier d'un retour au pays natal (1939)

Au bout du petit matin...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes

profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir – les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins – la plage des songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement

recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, cette étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de désencastration, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend compte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre de ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime,

s'affirme, se libère au grand jour de cette terre
sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français
rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au
libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie.
Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté,
ni à cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses
au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de
peurs tapies dans les ravins, de peurs juchées dans les
arbres, de peurs creusées dans le sol, de peurs en
dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses
fumerolles d'angoisse.

Au bout du petit matin, le morne oublié, oublieux
de sauter.

Au bout du petit matin, le morne au sabot inquiet
et docile – son sang impaludé met en déroute le
soleil de ses pouls surchauffés.

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du
morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au
bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une
ignition qui se dérobe et se méconnaît.

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant
la boulimie aux aguets de foudres et de moulins,
lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le
morne seul et son sang répandu, le morne et ses
pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur,
le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul
ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le

suicidé s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avaler ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscur s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore.

Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négrillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu, car c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée sa voix d'inanition (un-mot-un-seul-mot et je-vous-entiens – quitte-de-la – reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez – vous – ce – petit – sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix – commandements-de-Dieu) car sa voix s'oublie dans les marais de la faim, et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit vaurien,
 qu'une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de sa VOIX une faim lourde et veule,
 une faim ensevelie au plus profond de la Faim de ce morne famélique

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions – l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux pous, surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence.

Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, les poisons sans alexitère connu, les sanies de plaies bien antiques, les fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.

Au bout du petit matin, la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé, le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements.

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile, le pain, et le vin de la complicité, le pain, le vin, le sang des épousailles véridiques.

Et cette joie ancienne m'apportant la connaissance de ma présente misère, une route bossuée qui pique une tête dans un creux où elle éparpille quelques cases ; une route infatigable qui charge à fond de train un morne en haut duquel elle s'enlise brutalement dans une mare de maisons pataudes, une route follement montante, témérairement descendante, et la carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment que j'appelle « notre maison », sa coiffure de tôle ondulant au soleil comme une peau qui sèche, la salle à manger, le plancher grossier où luisent des têtes de clous, les solives de sapin et d'ombre qui courent au plafond, les chaises de paille fantomales, la lumière grise de la lampe, celle vernissée et rapide des cancrelats qui bourdonne à faire mal...

Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras

téton des mornes avec l'accidentel palmier comme son germe durci, la jouissance saccadée des torrents et depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer.

Et le temps passait vite, très vite.
 Passés août où les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules, septembre l'accoucheur de cyclones, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries, c'était Noël qui commençait. Il s'était annoncé d'abord Noël par un picotement de désirs, une soif de tendresses neuves, un bourgeonnement de rêves imprécis, puis il s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie, et alors c'était parmi le bourg sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases comme une grenade trop mûre.
 Noël n'était pas comme toutes les fêtes. Il n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places publiques, à s'installer sur les chevaux de bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël. Ce qu'il lui fallait c'était toute une journée d'affairement, d'apprêts, de cuisinages, de nettoyages, d'inquiétudes, de-peur-que-ça – ne- suffise-pas, de-peur-que-ça – ne-manque, de-peur-qu'on-ne-s'embête, puis le soir une petite église pas intimidante, qui se laissât emplir bienveillamment par les rires, les chuchotis, les confidences, les déclarations amoureuses, les médisances et la cacophonie gutturale d'un chantre bien d'attaque et aussi de gais copains et de franches lurannes et des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes, et l'on s'y parque

une vingtaine, et la rue est déserte, et le bourg n'est plus qu'un bouquet de chants, et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant et il y a du boudin, celui étroit de deux doigts qui s'enroule en volubile, celui large et trapu, le bénin à goût de serpolet, le violent à incandescence pimentée, et du café brûlant et de l'anis sucré et du punch au lait, et le soleil liquide des rhums, et toutes sortes de bonnes choses qui vous imposent autoritairement les muqueuses ou vous les distillent en ravissements, ou vous les tissent de fragrances, et l'on rit, et l'on chante, et les refrains fusent à perte de vue comme des cocotiers :

Alleluia

Kyrie eleison... leison... leison,
Christe eleison... leison... leison.

Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme.

Arrivée au sommet de son ascension, la joie crève comme un nuage. Les chants ne s'arrêtent pas, mais ils roulent maintenant inquiets et lourds par les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer.

Et chacun se met à tirer par la queue le diable le plus proche, jusqu'à ce que la peur s'abolisse insensiblement dans les fines sablures du rêve, et l'on vit comme dans un rêve véritablement, et l'on boit et l'on crie et l'on chante comme dans un rêve, et l'on somnole aussi comme dans un rêve avec des paupières en pétales de rose, et le jour vient velouté comme une sapotille, et l'odeur de purin des cacaoyers, et les dindons qui égrènent leurs pustules

rouges au soleil, et l'obsession des cloches, et la
pluie,
les cloches... la pluie...
...
qui tintent, tintent, tintent...

Une Tempête (1969), pièce de théâtre

Entre Ariel.

Prospero

Alors, Ariel ?

Ariel

Mission accomplie.

Prospero

Bravo ! Du beau travail ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Je te complimente et tu n'as pas l'air content. Fatigué ?

Ariel

Fatigué non pas, mais dégoûté. Je vous ai obéi, mais pourquoi le cacher, la mort au coeur. C'était pitié de voir sombrer ce grand vaisseau plein de vie.

Prospero

Allons bon ! Ta crise ! C'est toujours comme ça avec les intellectuels !... Et puis zut ! Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas tes transes, mais tes oeuvres. Partageons : Je prends pour moi ton zèle et te laisse tes doutes. D'accord ?

Ariel

Maître, je vous demande de me décharger de ce genre d'emploi.

Prospero

criant

Écoute une fois pour toutes. J'ai une oeuvre à faire, et je ne regarderai pas aux moyens !

Ariel

Vous m'avez mille fois promis ma liberté et je l'attends encore.

Prospero

Ingrat, qui t'a délivré de Sycorax ? Qui fit bâiller le pin où tu étais enfermé et te délivra ?

Ariel

Parfois je me prends à le regretter... Après tout j'aurais peut-être fini par devenir arbre... Arbre, un des mots qui m'exaltent ! J'y ai pensé souvent : Palmier ! Fusant très haut une nonchalance où nage une élégance de poulpe. Baobab ! Douceur d'entrailles des monstres ! Demande-le plutôt à l'oiseau calao qui s'y claustré une saison. Ceiba ! Éployé au soleil fier ! Oiseau ! Les serres plantées dans le vif de la terre !

Prospero

Écrase ! Je n'aime pas les arbres à paroles. Quant à ta liberté, tu l'auras, mais à mon heure. En attendant, occupe-toi du vaisseau. Moi, je vais toucher deux mots au sieur Caliban. Celui-là, je l'ai à l'oeil, il s'émancipe un peu trop.

Il appelle

... Caliban ! Caliban !

Il soupire.

Caliban entre.

Caliban

Uhuru !

Prospero

Qu'est-ce que tu dis ?

Caliban

Je dis Uhuru !

Prospero

Encore une remontée de ton langage barbare. Je t'ai déjà dit que je n'aime pas ça. D'ailleurs, tu pourrais être poli, un bonjour ne te tuerait pas !

Caliban

Ah ! J'oubliais... Bonjour. Mais un bonjour autant que possible de guêpes, de crapauds, de pustules et de fiente. Puisse le jour d'aujourd'hui hâter de dix ans le jour où les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre se rassasieront de ta charogne !

Prospero

Toujours gracieux je vois, vilain singe ! Comment peut-on être si laid !

Caliban

Tu me trouves laid, mais moi je ne te trouve pas beau du tout ! Avec ton nez crochu, tu ressembles à un vieux vautour !

Il rit.

Un vieux vautour au cou pelé !

Prospero

Puisque tu manies si bien l'invective, tu pourrais au moins me bénir de t'avoir appris à parler. Un barbare ! Une bête brute que j'ai éduquée, formée, que j'ai tirée de l'animalité qui l'engangue encore de toute part !

Caliban

D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'as rien appris du tout. Sauf, bien sûr à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres : couper du bois, laver la vaisselle, pêcher le poisson, planter les légumes, parce que tu es bien trop fainéant pour le faire. Quant à ta science, est-ce que tu me l'as jamais apprise, toi ? Tu t'en es bien gardé ! Ta science, tu la gardes égoïstement pour toi tout seul, enfermée dans les gros livres que voilà.

Prospero

Sans moi, que serais-tu ?

Caliban

Sans toi ? Mais tout simplement le roi ! Le roi de l'île ! Le roi de mon île, que je tiens de Sycorax, ma mère.

Prospero

Il y a des généalogies dont il vaut mieux ne pas se vanter. Une goule ! Une sorcière dont, Dieu merci, la mort nous a délivrés !

Caliban

Morte ou vivante, c'est ma mère et je ne la renierai pas ! D'ailleurs, tu ne la crois morte que parce que tu crois que la terre est chose morte... C'est tellement plus commode ! Morte, alors on la piétine, on la souille, on la foule d'un pied vainqueur ! Moi, je la respecte, car je sais qu'elle vit, et que vit Sycorax.

Sycorax ma mère !

Serpent ! Pluie ! éclairs !

Et je te retrouve partout :

Dans l'oeil de la mare qui me regarde, sans ciller, à travers les scirpes.

Dans le geste de la racine tordue et son bond qui attend. Dans, la nuit, la toute-voyante aveugle, la toute-flaireuse sans naseaux !

... D'ailleurs souvent par le rêve elle me parle et m'avertit... Tiens, hier encore, lorsque je me voyais à plat ventre sur le bord du marigot, lapant une eau fangeuse, et que la Bête s'appêtait à m'assaillir, un bloc de rocher à la main.

Prospero

En tout cas, si tu continues, ta sorcellerie ne te mettra pas à l'abri du châtement.

Caliban

C'est ça ! Au début, Monsieur me cajolait : Mon cher Caliban par ci, mon petit Caliban par là ! Dame ! Qu'aurais-tu fait sans moi, dans cette contrée inconnue ? Ingrat ! Je t'ai appris les arbres, les fruits, les oiseaux, les saisons, et maintenant je t'en fous... Caliban la brute ! Caliban l'esclave ! Recette connue ! l'orange pressée, on en rejette l'écorce !

Prospero

Oh !

Caliban

Je mens, peut-être ? C'est pas vrai que tu m'as fichu à la porte de chez toi et que tu m'as logé dans une grotte infecte ? Le ghetto, quoi !

Prospero

Le ghetto, c'est vite dit ! Elle serait moins « ghetto » si tu te donnais la peine de la tenir propre ! Et puis il y a une chose que tu as oublié de dire, c'est que c'est ta lubricité qui m'a obligé de t'éloigner. Dame ! Tu as essayé de violer ma fille !

Caliban

Violer ! violer ! Dis-donc, vieux bouc, tu me prêtes tes idées libidineuses. Sache-le : Je n'ai que faire de ta fille, ni de ta grotte, d'ailleurs. Au fond, si je rouspète, c'est pour le principe, car ça ne me plaisait pas du tout de vivre à côté de toi : tu pue des pieds !

Prospero

Mais je ne t'ai pas appelé pour discuter ! Ouste ! Au travail ! Du bois, de l'eau, en quantité ! Je reçois du monde aujourd'hui.

Caliban

Je commence à en avoir marre ! Du bois, il y en a un tas haut comme ça !

Prospero

Caliban, j'en ai assez ! Attention ! Si tu rouspètes, la trique ! Et si tu lanternes, ou fais grève, ou sabotes, la trique ! La trique, c'est le seul langage que tu comprends ; eh bien, tant pis pour toi, je te le parlerai haut et clair. Dépêche-toi !

Caliban

Bon ! J'y vais... mais pour la dernière fois. La dernière, tu entends ! Ah ! j'oubliais... j'ai quelque chose d'important à te dire.

Prospero

D'important ? Alors, vite, accouche.

Caliban

Eh bien, voilà : j'ai décidé que je ne serai plus Caliban.

Prospero

Qu'est-ce que cette foutaise ? Je ne comprends pas !

Caliban

Si tu veux, je te dis que désormais je ne répondrai plus au nom de Caliban.

Prospero

D'où ça t'est venu ?

Caliban

Eh bien, y a que Caliban n'est pas mon nom. C'est simple !

Prospero

C'est le mien peut-être !

Caliban

C'est le sobriquet dont ta haine m'a affublé et dont chaque rappel m'insulte.

Prospero

Diable ! On devient susceptible ! Alors propose... Il faut bien que je t'appelle ! Ce sera comment ? *Cannibale* t'irait bien, mais je suis sûr que tu n'en voudras pas ! Voyons, Hannibal ! Ça te va ! Pourquoi pas ! Ils aiment tous les noms historiques !

Caliban

Appelle-moi X. Ça vaudra mieux. Comme qui dirait l'homme ! sans nom. Plus exactement, l'homme dont on a *volé* le nom. Tu parles d'histoire. Eh bien ça, c'est de l'histoire, et fameuse ! Chaque fois que tu m'appelleras, ça me rappellera le fait fondamental, que tu m'as tout volé et jusqu'à mon identité ! Uhuru !

Il se retire.

Patrick CHAMOISEAU (Fort-de-France, Martinique, 1953)

P. Chamoiseau est né le 3 décembre 1953 à Fort-de-France, en Martinique. Après des études de droit et d'économie sociale en France, il devient travailleur social, d'abord en France (notamment à la prison de Fleury-Mérogis), puis en Martinique. Ses premiers écrits, publiés sous le pseudonyme d'Abel, sont des bandes dessinées qui paraissent dans deux journaux antillais, *Le Naïf* et *M.G.G.* (Martinique, Guadeloupe, Guyane). En 1984, il publie, en collaboration avec Tony Delsham, un album, *Le retour de Monsieur Coutcha*, dans lequel se mêlent le français et le créole, préfigurant peut-être les expérimentations linguistiques qui caractériseront le reste de son oeuvre littéraire.

Sa carrière d'écrivain commence véritablement en 1981 avec une pièce de théâtre : *Manman Dlo contre la fée Carabosse* : théâtre-conte, qu'il illustre lui-même. Mais il ne rencontre la notoriété que quelques années plus tard, en 1986, lorsque paraît son premier roman *Chronique des sept misères*. Celui-ci remporte un succès immédiat et le fait connaître à la fois aux Antilles et en France. L'originalité de ce premier texte réside d'abord dans les choix linguistiques et, tout particulièrement, dans l'intégration de nombreuses tournures et expressions créoles, créant une écriture originale et poétique dans laquelle l'inventivité populaire occupe une grande place. En outre, le roman met en scène un monde créole rarement évoqué, celui du marché, des « djobeurs » et des croyances antillaises. Le roman suivant, *Solibo Magnifique*, qui paraît en 1988, s'inscrit dans la même thématique et donne encore plus d'importance à la verve créole en évoquant l'univers des derniers conteurs et le monde des bidonvilles. Dans ce roman se développe l'idée que les pratiques culturelles anciennes constituent le fondement de l'identité insulaire qui se perd avec leur disparition.

Les choix linguistiques et thématiques qu'illustrent les premiers romans de Chamoiseau vont devenir les options constitutives d'une nouvelle théorie littéraire et artistique, développée dans un essai co-écrit en 1989 avec Raphaël Confiant et le linguiste Jean Bernabé, *Eloge de la Créolité*. Le concept de « Créolité » se présente comme un dépassement de la négritude d' Aimé Césaire et de l'antillanité d'Edouard Glissant. Il ne s'agit plus de penser l'Homme antillais comme un descendant de l'Afrique, mais comme appartenant à une société multiculturelle et originale, produite par l'esclavage et par la transplan-

tation en Caraïbe de populations d'origine très diverses. La notion d'identité, qui est une des problématiques centrales de la pensée antillaise, est reconsidérée et envisagée, non plus en référence à un monde perdu, mais comme le fruit d'une construction culturelle et plurielle représentée par le conteur. Le fondement de cette identité est la culture métisse qui s'est développée sur les plantations, dans la rencontre entre les Africains, les Européens, les Caraïbes, et s'est enrichie de l'arrivée de nouveaux migrants au cours du XIXe siècle. La créolité est la pensée d'une diversité fondant une société, qui se reconnaît non seulement dans la langue mais aussi dans l'imaginaire et les pratiques culturelles communes, acceptées comme des agrégats. Mais cette approche théorique a été critiquée, entre autres par Edouard Glissant qui la juge figée et lui préfère le principe plus dynamique d'une « créolisation ». La réflexion de Chamoiseau sur la créolité comme principe d'écriture se poursuit dans plusieurs essais : d'abord *Lettres Créoles*, écrit avec Raphaël Confiant et publié en 1991, puis, en 1997, *Ecrire en pays dominé*, où il retrace sous une forme poétique son parcours de lecteur et d'écrivain, ses résistances face à la domination linguistique et culturelle de la France et ses découvertes littéraires. Sa réflexion s'accompagne d'une redéfinition du langage qui a pour composantes : la littérature comme héritage, « l'oralité primordiale », « l'oralité créole », vecteur de cette culture particulière, « l'oralité nouvelle », qui est celle des médias et « l'originelle matière de la Voix ». Utilisant ces différents éléments, Chamoiseau se qualifie de « Marqueur de paroles » pour évoquer son travail d'écrivain qui capte ces multiples niveaux de paroles et la fluidité de cette langue qu'il lui faut redessiner sans cesse, car le rôle de l'écrivain, à ses yeux, est de retrouver les fondements d'une culture orale à travers les légendes, l'histoire et la langue. Si le créole est une langue construite par agglomération, l'identité antillaise l'est également. Elle s'est enrichie des récits et des souvenirs des différents peuples présents dans les îles. Mais elle s'est surtout constituée dans et par l'histoire de la colonisation et de l'esclavage, qu'il faut se réapproprier pour comprendre cette relation au monde si particulière. Dans ses essais parfois autobiographiques, Chamoiseau retrace ainsi sa découverte et son acceptation d'une identité créole faite d'ajouts et de morceaux, mais qui constitue un ensemble cohérent et productif.

Ces thèmes et cette écriture alimentent sa production romanesque, fondée en partie sur le souvenir autobiographique. La trilogie *Une Enfance créole* (*Antan d'enfance* en 1990, *Chemin d'école* en 1994 et *A bout d'enfance* en 2005) retrace la

découverte du monde à travers un regard d'enfant (Prix Carbet de la Caraïbe en 1993). Le travail de mémoire et son analyse accompagnent le récit grâce à une parole seconde qui interpelle directement le « négrillon » et commente ses souvenirs. Cette recreation de l'enfance par l'écriture participe également à la réflexion sur la Créolité, en soulignant comment l'identité de l'Homme antillais est inscrite dans son lieu de vie, dans l'histoire du métissage et dans la culture populaire qui s'est créée dans le pays et s'est transmise à travers les générations.

Les mêmes problématiques se retrouvent dans ses autres romans. Ainsi *Texaco*, publié en 1992, retrace en une large fresque la vie des ouvriers des plantations descendus vers la ville pour vivre dans des bidonvilles. Sorte de poème épique, il développe pareillement le thème de l'existence d'une culture et d'une identité créole. Cet ouvrage connaît un grand succès et obtient le prix Goncourt l'année de sa publication. *Biblique des derniers gestes*, publié en 2002 présente le même caractère épique, retraçant la vie d'un vieil homme mourant et entre-croisant ses souvenirs avec ceux de l'île et obtient le Prix Spécial du Jury RFO. L'autre veine de la production de Chamoiseau est plus allégorique. C'est le cas de *L'Esclave vieil homme et le molosse* qui paraît en 1997. Il s'agit d'un conte dans lequel la fusion du fugitif dans la nature le conduit à retrouver son identité auprès de la « Pierre-Monde », dans laquelle s'inscrit la mémoire de toute l'île. Ses deux ouvrages récents, *Un Dimanche au cachot*, publié en 2007 et *Les Neuf consciences du malfini*, paru en 2009, abordent également les thèmes du langage et du rapport au monde, de l'oubli et de la mémoire profonde des Antilles qui est celle de l'esclavage.

Le travail de mémoire entrepris par Patrick Chamoiseau sous différents aspects : mémoire personnelle et mémoire collective, l'a également conduit à travailler à la préservation du patrimoine culturel antillais, notamment à travers la publication de recueils de contes et d'ouvrages de photographies, tels que *Guyane : Traces-Mémoires du bagne*, publié en 1994 avec des photographies de Rodolphe Hammadi. Par ailleurs, son engagement est non seulement culturel, mais aussi politique, comme l'illustre un récent essai paru en 2007 et co-écrit avec Édouard Glissant, *Quand les murs tombent*. L'ouvrage est une interrogation sur les fondements du Ministère de l'identité nationale et ses supports idéologiques, ainsi que sur le risque de voir s'édifier des cloisons identitaires en France. Dans cet esprit, les deux auteurs cherchent à développer le concept de « mondialité », pour traduire, tant politiquement que poétiquement une conception du monde ouvert sur la diversité des cultures ainsi que le respect et

la protection des imaginaires populaires, condamnés à disparaître dans le mouvement de mondialisation.

Chamoiseau est un militant de la créolité et d'une littérature qui rend compte des particularités de cette culture longtemps négligée, entre la nostalgie de l'Afrique et la domination culturelle française. Cependant, en véritable styliste, il a créé une écriture luxuriante et un univers romanesque oscillant entre le conte, le réalisme populaire et la réflexion philosophique et qui dépasse le champ théorique de la créolité. Son oeuvre, reconnue et distinguée par différents prix littéraires, est étudiée dans de nombreuses universités tant en France qu'à l'étranger et fait déjà l'objet de thèses et de colloques. A ce titre, elle fait partie des classiques de la littérature antillaise à laquelle elle a ouvert de nouvelles perspectives.

Texaco (1992)

Que rappellera ici le scribe qui ne rappelle à travers elle le sévère destin de toutes ces femmes condamnées aux maternités perpétuelles, expertes à déchiffrer les prophéties du vent, des crépuscules ou du halo brumeux qui parfois semble émaner de la lune, pour prévoir le temps de chaque jour et les travaux à entreprendre ; ces femmes qui, luttant à l'égal des hommes pour leur subsistance, firent ce qu'on appelle une patrie et que les calendriers réduisent à quelques dates bruyantes, à certaines vanités dont souvent les rues portent le nom ?

HECTOR BIANCIOTTI.

La ville était le sanctuaire de la parole, du geste, du combat.

*

Gibier... tu n'es qu'un nèg-bouk : c'est de là qu'il faut parler !...

ÉDOUARD GLISSANT.

ANNONCIATION

(où l'urbaniste qui vient pour raser l'insalubre quartier Texaco tombe dans un cirque créole et affronte la parole d'une femme-matador)

ÉPÎTRE DE TI-CIRIQUE AU MARQUEUR DE PAROLES HONTEUX : « A écrire, l'on m'eût vu le crayon noble, pointant moult élégantes, de dignes messieurs, l'olympes du sentiment ; l'on m'eût vu *Universel*, élevé à l'oxygène des horizons, exaltant d'un français plus français que celui des Français, les profondeurs du pourquoi

de l'homme, de la mort, de l'amour et de Dieu ; mais nullement comme tu le fais, encossé dans les nègreries de ta Créolité ou dans le fibrociment décrépi des murs de Texaco. Oiseau de Cham, excuse-moi, mais tu manques d'Humanisme — et surtout de grandeur. »

RÉPONSE DU LAMENTABLE : Cher maître, littérature au lieu vivant est un à-prendre vivant...

Dès son entrée dans Texaco, le Christ reçut une pierre dont l'agressivité ne fut pas surprenante. A cette époque, il faut le dire, nous étions tous nerveux : une route nommée Pénétrante Ouest avait relié notre Quartier au centre de l'En-ville. C'est pourquoi les gens-bien, du fond de leur voiture, avaient jour après jour découvert l'entassement de nos cases qu'ils disaient insalubres – et ce spectacle leur sembla contraire à l'ordre public.

Mais, s'ils nous regardaient, nous-mêmes les regardions. C'était un combat d'yeux entre nous et l'En-ville dans une guerre bien ancienne. Et dans cette guerre, une trêve s'était rompue car la construction de cette route ne pouvait, à nos yeux, qu'annoncer une ultime descente policière pour nous faire déguerpir ; et nous attendions cet assaut chaque minute de chaque jour, dans une ambiance nerveuse où le Christ apparut.

Iréne, le pêcheur de requin, l'aperçut le premier. Puis Sonore, la câpresse aux cheveux blancs d'autre chose que de l'âge, le vit venir. Mais tout le monde n'eut vent de son apparition qu'avec Marie-Clémence dont la langue il est vrai est un journal télévisé. A le voir, il semblait un de ces agents de la mairie moderne, qui détruisaient les quartiers populaires pour les civiliser en clapiers d'achélèmes, ou même de ces huissiers des vieux temps-la-misère qui nous sommaient de disparaître. C'est sans doute pourquoi il reçut le coup de pierre et perdit sur le long de sa joue un petit sang coulant. *Qui donc avait lancé la pierre ?* Les réponses à cette question furent tellement prolifiques que la vérité vraie nous échappa toujours. Pourtant, le dimanche soir des années bissextiles, il nous arrive de soupçonner le plus terrible des habitants de Texaco : un surnommé Julot-la-Gale, qui n'éprouve aucune peur sinon celle du retour sur terre de sa manman défunte. Mais, sitôt la mise en terre de cette marâtre sans baptême qui lui avait grillé l'enfance, Julot avait pris la précaution de ferrer son cercueil sous sept nœuds invincibles de la corde d'un pendu. Fort de cette précaution, il se moqua de la mort, prit Dieu pour un compère de rhum, ne se soucia jamais de sourire au destin. Quand le hasard nous l'envoya, à Texaco, il nous protégea des autres méchants de l'En-ville et

devint un Major dont la bienveillance ne couvrait que les nègres à l'en-bas de ses graines – je veux dire : ses vassaux. A chaque descente de la police, on le vit tout-devant sous la pluie des boutons. Ceci pour dire qu'à la roche, l'acide ou le rasoir, il fut toujours, au gré de ses initiatives, préposé à l'accueil des indésirables d'une manière sauvage.

Mais ne perdons pas le fil, et reprenons l'affaire maille par maille, avec si possible une maille avant l'autre. Donc d'abord Iréné...

L'ARRIVÉE DU CHRIST SELON IRÉNÉ. En ce jour-là, le pêcheur de requin, Iréné, mon homme oui, s'était levé dans les noirceurs comme le lui imposait la récolte de ses monstres. Gagner tôt la mer, là où un polystyrène signalait ses appâts, lui évitait de ne ramener que le seul cartilage des requins hameçonnés. Café avalé, il se déraïdit dans le vent propre de l'avant-jour, puis examina ses rêves par lesquels se révélait la nature de ses prises. Il m'annonçait sa pêche du pas de la porte et me la confirmait à son retour. Ce jour-là, ses rêves ne furent pas prophétiques. Il n'y rencontra que les bienheureuses couillonnades qu'abandonne dans nos esprits la qualité du rhum Neisson. Depuis trois quarts de temps, la mer n'accrochait aucune chance aux appâts. Iréné partit donc sans ballant, réfléchissant déjà pour trouver après pêche de quoi salir sa truëlle de maçon d'occasion. Il ramena de son apprentis des rames, un bac d'essence et un moteur, cala le tout dans une brouette et remonta la Pénétrante vers son gommier de plastique subventionné par nos experts en développement du conseil régional.

Cependant son chemin, il aperçut le Christ. Ce dernier allait comme ça, nez au vent, ahuri, scrutant nos cases à l'assaut des falaises incertaines. Ses sourcils prenaient la courbe des incompréhensions. Une vague répugnance imprégnait sa démarche. La raideur de ses os disait son embarras. Iréné comprit flap : cet étrange visiteur venait questionner l'utilité de notre insalubre existence. Alors, Iréné le regarda comme s'il s'était agi de quelque chien-fer galeux vestimenté en homme. Le Christ ne le vit pas, ou feignit de, et continua la Pénétrante vers l'intérieur de Texaco.

Iréné rejoignit son gommier où l'attendait son équipage : un jeune braille à locks, aux yeux bandés de lunettes noires, perdu dans la phosphorescence jaune d'un ciré de marine : c'était Joseph Granfer. Ils s'en furent à leur affaire de requin sans même qu'Iréné ne lui signale sa déplorable rencontre.

Aucun calculer ne leur fut ce jour-là nécessaire pour retrouver leur ligne. Joseph équilibrant le gommier à la rame, Iréné saisit le fil-crin avec l'irrésistible puis-

sance de vingt-cinq ans des mêmes mouvements. Mon homme n'est pas grand comme ces basketteurs de Harlem mais il n'est pas non plus sandopi comme ces nègres nés sous une lune descendante. Il est épais comme ça, les bras gonflés par la charge des requins, le cou fort, les pattes fines, la peau couleur pistache des chabins pas nerveux. Donc il tira tira avec des gestes réguliers qui lovaient le fil-crin derrière lui. Sans s'être consultés, ils s'apprêtaient à ramener des hameçons devenus imbéciles dans des appâts intacts, mais quand la ligne se mit à résister, ils furent certains d'une prise. Iréné demeurant pourtant sombre, Joseph crut qu'il remontait là un de ces requins noirs aux pupilles sataniques qu'aucun nègre chrétien ne désirait manger. Quand la ligne tirait, Iréné la stoppait. Quand elle mollissait, il la ramenait rapide. Il ajustait sa force aux résistances perçues pour ne pas fendre la gueule au venant de l'abîme.

Soudain, la ligne devint molle-molle. Alors qu'il macayait, un souvenir vieux de douze ans l'informa du danger. Vif, il entortilla sa ligne à l'une des planches de l'embarcation et enjoignit Joseph de se tenir. Une formidable secousse électrisa le monde. Le crin siffla comme un cristal. Le gommier se mit à dériver plus vite qu'une eau sur la plume d'un canard. Joseph ébahi ralentissait avec les rames. Cela dura quelques secondes puis s'arrêta comme alizé qui tombe.

Iréné se remit à ramener la chose, sans faiblesse, par centimètres précautionneux. Durant quatre heures, il ne céda rier des cent vingt mètres de fil. Il s'immobilisait parfois, et la ligne prête à rompre sciait ses paumes de fer. Il murmurait alors à l'invisible ennemi, c'est moi, oui, Iréné Stanislas, enfant d'Épiphanie de Morne l'Etoile, et de Jackot mulâtre bel-beau-mâle à jabot... La ligne mollissait alors. Iréné la ramenait avec la plus alerte des prudences. Il ponctuait chaque brin gagné d'un *oui* soufflé dans l'effort et dans l'exaltation. Bientôt, la ligne devenant blanche annonça les hameçons. Joseph abandonna ses rames pour harponner un requin clair, puis un deuxième déjà noyé au ventre ouvert, puis un troisième battant la gueule qu'il fallut étourdir, puis un quatrième. Il faillit tomber froid quand le bleu se dissipa soudain sur l'apparition encore profonde d'une masse démesurée. La gueule de travers, crucifiée sur le dernier hameçon, une chose le regardait avec toute la méchanceté du monde dans des yeux tout petits.

S'il avait pu, Joseph aurait crié mais les pupilles du monstre malgré la hauteur d'eau lui avaient sucé l'âme. Par-dessus le bord gauche du gommier, il effectuait à grande vitesse un signe de croix catholique au départ, emmêlé à la fin et de toute manière froid. Iréné derrière ramenait encore la ligne quand il perçut l'incompréhensible frénésie de la main droite de son équipage. Alors, mon pêcheur

de requin, sans même se pencher pour confirmer sa sensation, avec un geste invisible tellement il fut rapide, et très calme oui, trancha la ligne.

La mer se creusa sur une puissance qui s'en allait puis, explosant en cercles concentriques, elle repoussa le gommier sur l'énième longueur d'un des points cardinaux. Joseph, libéré du charme, se plaça les lunettes de tonton-macoute sur le nez et se mit à mouliner à toutes rames en direction de la terre (vent devant).

Iréné s'était assis à l'arrière comme un pape, chaque bord du gommier lui servant d'accoudoir, le visage empreint d'une béatitude guerrière d'autant plus facile à imaginer qu'il la traîna devant nous durant une charge de temps. Quand Joseph, rassuré par la proximité des falaises de Case-Pilote, posa les rames pour l'interroger sur l'inquiétante rencontre, Iréné lui répondit avec emphase : Mon ti, dans les temps qui viennent tu vas voir un sacré-bel combat, il y a dans la rade un méchant requin venu pour nous manger... Et le disant, il en tremblait comme moi je tremble de cette anticipation d'une lutte qu'il me fallait livrer.

Ils vendirent les quatre requins en un petit tac d'heure : Iréné les trimbalait sur sa brouette, l'air absent d'être déjà dans la bataille future qui l'opposerait comme moi à une sorte de requin. Joseph hélait les revendeuses, débitait les tranches, les pesait, encaissait. A case, cela nous rapporta le bonheur de payer quatre dettes et d'acheter un demi-sac de ciment pour enduire notre façade. Pour toutes ces raisons, Iréné mon pêcheur de requin fut le premier à soupçonner que l'homme rencontré ce matin-là pénétrant à Texaco ne relevait pas de la graine des malheurs comme nous le crûmes d'emblée ni n'annonçait une mauvaise saison. Rien qu'une bataille. Ma grande bataille.

Edouard GLISSANT (1928, Sainte-Marie, Martinique – 2011, Paris, France)

Né le 21 septembre 1928 à Sainte-Marie, en Martinique, cet immense poète s'étend peu sur sa personnelle mais s'amuse de sa légende familiale selon laquelle la terre aurait tremblé à sa naissance. Séduisante coïncidence, en effet, pour le chantre de la *Pensée du tremblement*, expression de Glissant qui veut à nouveau dénoncer, plusieurs années après la *Poétique de la relation*, route pensée de système et tout système de pensée, notamment en matière d'identité. Son lien à sa terre natale est fondateur de son oeuvre, guide qu'il est, non par une tentation de repli identitaire mais par une ouverture au monde. Il a consacré un essai magistral très éclairant sur sa filiation en écriture à Faulkner. Quant à lui, sa « devise » serait : « Agis dans ton Lieu, pense avec le Monde ».

Sa biographie parue en 1982 réalisée par Daniel Radford évoque son père gérant qu'il accompagnait régulièrement dans les plantations encore marquées par l'esclavage. Il s'imprègne ainsi très tôt de cet univers singulier. Élevé principalement en ville toutefois, au Lamentin, où sa mère s'est installée après sa naissance, il grandit avec un frère et trois soeurs. Ayant réussi au concours des bourses en 1938, il poursuit ses études secondaires à Fort-de-France, au lycée Victor Schoelcher ; c'est dans ce même lycée que son compatriote et aîné de 15 ans, Aimé Césaire, tout juste rentré de Paris, vient prendre son poste de professeur agrégé. Ce dernier suscite l'enthousiasme des lycéens martiniquais en leur apportant l'Afrique qu'il a découverte à Paris grâce à son ami Léopold Sédar Senghor. Ce rêve d'Afrique mêlé de surréalisme dont s'est emparé le jeune professeur, séduit aussi Glissant, qui imagine « le pays d'avant », selon son expression.

En cette veille de la seconde guerre mondiale, il découvre, dans la jubilation, le *Cahier d'un retour au pays natal* qu'Aimé Césaire a achevé en 1939, et s'apprête à vivre une période exaltante qu'il reconnaîtra *a posteriori* comme fondatrice pour lui-même et pour son oeuvre. Durant l'occupation nazie en effet, la Martinique va constituer, par l'isolement où elle se trouve, un refuge pour plusieurs artistes et intellectuels français cherchant à gagner les Etats-Unis. Edouard Glissant entre donc dans l'adolescence avec des rencontres déterminantes, telles celles d'André Breton, Claude Lévi-Strauss, ou du jeune écrivain haïtien René Depestre ou encore du peintre cubain Wifredo Lam. Ainsi s'alimente le désir du poète non pas de conquête du monde, mais de monde tout court, de tout-monde, pour

reprendre le titre de son sixième roman paru en 1995. Avec le *Franc-jeu*, groupe culturel et politique lycéen qu'il fonde en 1943, débute son engagement poétique et politique pour le monde. La vie de ce groupe inspire son premier roman, *La Lézarde*, récompensé par le prix Renaudot en 1958. Insatisfait par le mouvement de la négritude de Césaire, Senghor et Damas, même s'il reconnaît que ce miroir tendu de la beauté nègre était nécessaire, voire fondamental, sur le long chemin de la reconquête de soi par les Noirs de la Caraïbe, il en regrette une occultation : l'expérience de la déportation, depuis l'arrachement à la terre africaine, puis la traversée, jusqu'à l'arrivée en terre nouvelle, archipel de prisons luxuriantes, univers de la Plantation, « un champ d'îles », pour citer le titre fondateur de son premier recueil de poèmes.

En 1946, il arrive à Paris pour étudier la philosophie à la Sorbonne, comme boursier. Puis, préférant se consacrer à l'écriture, le poète martiniquais vit un temps dans un certain dénuement, dans la grisaille et le froid parisien. Il évolue néanmoins dans plusieurs cercles intellectuels et artistiques à la fois métropolitains et antillais, et compte nombre d'amis poètes comme Yves Bonnefoy, Kateb Yacine ou Maurice Roche et d'autres encore, qui ont en commun leur jeunesse marxisante, la quête d'un monde nouveau. Il rencontre aussi Frantz Fanon, en cette époque d'après-guerre où un vent de libération nationale souffle sur les colonies franchises. Avec lui, mais aussi Aimé Césaire, il participe, en tant que délégué de la Martinique, au Premier Congrès international des Écrivains et Artistes Noirs, organisé à la Sorbonne en 1956 par la Société Africaine de Culture de laquelle Glissant est membre du comité exécutif. Lors du Deuxième Congrès à Rome en 1959, il sera responsable de la commission littéraire. Ayant repris ses études en 1951, il présente en 1953 un mémoire de diplôme d'études supérieures de Philosophie, dirigé par Jean Wahl et intitulé : « Découverte et conception du monde dans la poésie contemporaine : Reverdy, Césaire, Char et Claudel ». Son intérêt pour le monde et pour la place de la Martinique et des Antilles dans le monde l'amène à étudier également l'ethnologie tout en collaborant de 1954 à 1959 à la revue *Les Lettres Nouvelles* dirigée par Maurice Nadeau qui le rallie au comité directeur où siège aussi Roland Barthes. Comme ce dernier, Glissant mène une intense activité de réflexion théorique et critique d'avant-garde littéraire mais aussi politique et philosophique. Plusieurs textes figureront dans son essai *L'Intention poétique* en 1969. Ces préoccupations théoriques sont loin de tenir Glissant éloigné de la scène révolutionnaire : il signe en 1960 le « Manifeste des 121 » pour le « droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », et fonde en 1961 avec son ami Albert

Béville (Paul Niger de son nom de plume), suite à des émeutes pour racisme en Martinique en décembre 1959, le Front Antillo-Guyanais pour l'indépendance. Peu favorable à la loi d'assimilation de Césaire votée en 1946, Glissant milite aujourd'hui encore pour une véritable insertion dans l'espace caraïbéen de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, dont le Statut de département français depuis 1948 les prive et les aliène selon lui. Pour cette prise de position, le Front sera dissout par Charles de Gaulle et l'écrivain martiniquais assigné à résidence en métropole jusqu'en 1965.

Il reçoit en 1964 le prix international Charles Veillon pour *Le Quatrième siècle* qui évoque le temps écoulé depuis l'arrivée des captifs africains en terre antillaise. De retour en Martinique, dans une perspective de ré-exploration des savoirs du point de vue de l'espace caraïbéen, il fonde en 1967 l'Institut Martiniquais d'Etudes et sa revue de sciences humaines, *Acoma*, un « outil de desaliénation ». Remarqué notamment par *Le Discours antillais*, publication de sa thèse de doctorat d'Etat en 1981, il est nommé à la direction du *Courrier de l'Unesco* de 1982 à 1988. Distingué en 1989 par l'Université d'Etat de Louisiane, il enseigne à la Cité Universitaire de New York (CUNY) depuis 1995. En 2006, il remet à Jacques Chirac le rapport de la commission qu'il a présidée à sa demande sur la création d'un centre national pour la mémoire de l'esclavage. A près de 80 ans, sa vision du monde s'impose, se répandant à travers nombre de colloques internationaux, mais Glissant poursuit son combat et fonde, en 2007, l'Institut du Tout-Monde pour « diffuser l'extraordinaire diversité des imaginaires des peuples ». Résolument tourné vers l'avenir, il salue en 2008 l'élection de Barack Obama comme un événement poétique. Début 2009, suite aux mouvements sociaux menés par le collectif *Liyannaj kont pwofitasyon*, en Guadeloupe et en Martinique, il signe avec d'autres intellectuels antillais un manifeste en soutien aux grévistes, appelant à une alternative économique et culturelle dans ces départements, encore dans l'impasse du passé colonial.

Figure de proue de la littérature antillaise qu'il s'attache à inscrire dans le cadre élargi de la « littérature-monde » de Michel Le Bris, Glissant a inspiré une nouvelle génération d'écrivains dont Patrick Chamoiseau est devenu le plus proche. Fondamentalement anti-raciste, il s'est intéressé dès ses premiers écrits au traumatisme de la traite négrière et au destin collectif de la Martinique et des Antilles. Dans un mouvement de flux et reflux entre ses poèmes, ses essais et ses romans, il a fait émerger peu à peu sur la scène littéraire antillaise et mondiale plusieurs concepts clefs d'une pensée de la diversité. S'inspirant des théories de Gilles

Deleuze et Félix Guattari, il a lu et identifié, dans le paysage même de l'archipel caribéen, la *créolisation* du monde.

Il emprunte à ces philosophes le concept de rhizome pour évoquer la mangrove antillaise et prôner, contre les totalitarismes auxquels peut mener l'obsession des origines, une identité-relation : « Je peux changer, en échangeant avec l'Autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer. » Sur le terrain de la fiction, il explore les non-dits de l'histoire antillaise marquée par la déportation, dans une langue française habitée par le créole. Inventant des mondes dans une nouvelle forme d'épopée, polyphonique, ses romans aux personnages récurrents (Mathieu Béluse, Papa Longoué ou Marie Celat) constituent une quête mémorielle qui fait écho au travail historique et ethnologique qu'il mène en parallèle dans des essais importants qui jalonnent aussi son oeuvre, par ailleurs traduite en plusieurs langues.

É. Glissant a reçu de nombreux prix : en 1958, le Prix Renaudot pour *La Lézarde* ; en 1965, le Prix Charles Veillon (meilleur roman international de langue française) pour *Le Quatrième siècle* ; en 1989, Puterbaugh Foundation Biennial Prize pour l'ensemble de son oeuvre ; en 1991, le Prix Roger Caillois de poésie pour *Poétique de la relation* ; en 1998, le Prix de poésie du Mont-Saint-Michel. Il a été honoré, par ailleurs, par différentes distinctions : en 1989, Docteur Honoris Causa, à York University de Toronto et en 1993 à West Indies University à Trinidad. En 2004, il est *Laurea ad honorem* en Langues et Littératures étrangères de l'Université de Bologne (Italie). Il est par ailleurs Membre de l'Ordre des Francophones d'Amérique (Québec) depuis 1986 et Président honoraire du Parlement International des Écrivains depuis 1993.

Le Quatrième siècle (1964)

INCIPIT

« Tout ce vent, dit papa Longoué, tout ce vent qui va pour monter, tu ne peux rien, tu attends qu'il monte jusqu'à tes mains, et puis la bouche, les yeux, la tête. Comme si un homme n'était que pour attendre le vent, pour se noyer oui tu entends, pour se noyer une bonne fois dans tout ce vent comme la mer sans fin... Et on ne peut pas dire, pensait-il encore (accroupi devant l'enfant), on ne peut pas dire qu'il n'y a pas une obligation dans la vie, quand même que je suis là un vieux corps sans appui pour remuer ce qui est fait – bien fait, la terre avec les histoires depuis si longtemps, oui moi là pour avoir cet enfant devant moi, et regarde, Longoué : tu dis la mar-

maille, regarde c'est les yeux Béluse la tête Beluse, une race qui ne veut pas mourir, un bout sans fin. Tu calcules : c'est l'enfance – mais c'est déjà la force et le demain, celui-là ne fera pas comme les autres, c'est un Béluse, mais c'est comme un Longoué, il va donner quelque chose, tu ne sais pas mais quand même les Béluse, ça change depuis le temps : et sinon alors pourquoi il vient là sans parler, sans parler papa Longoué tu entends, pourquoi tout seul avec toi s'il n'y a pas une obligation, un malfini dans le ciel qui tire les ficelles, ne tire pas Longoué ne tire pas les ficelles, tu rabâches, tu dis : « la vérité a passé comme l'éclair », tu es un vieux corps Longoué, il ne reste que la mémoire, alors hein il vaut mieux tirer sa pipe ne va pas plus loin, et sinon pourquoi vieux satan pourquoi ?... »

[...]

Il s'étonnait d'un si long discours, et d'avoir pu l'écouter, à mesure qu'il le prononçait, sans impatience. Seigneur oui, c'était préférable une parole de temps en temps : chacun pouvait s'y retrouver. Bien mieux que dans le courant de tous ces mots trop raisonnés. L'orateur eut alors grand peur que Mathieu se moquât par-dessous ; il coula un regard inquiet vers le jeune homme : celui-ci était presque absent, tout fixe sur la ligne des bambous. Il rêvait.

– Tu veux faire croire, murmura-t-il enfin, qu'il y avait une histoire, avant ? C'est ça que tu dis ?

Ah ! Jeunesse... Il y a toujours une histoire, avant.

Ils n'avaient pas hérité la haine, ils l'avaient apportée avec eux. C'était venu avec eux, sur toute la mer. Tu mets le manger, le feu, l'eau, juste comme il faut. Tu allumes. Tu attends que le vent monte jusqu'au toit de la case. Le vent monte, il passe comme une grande chaleur, et quand il est là-haut, c'est fini, ton feu est mort, la banane est cuite, tout à point. C'est ainsi. Ils sont venus sur l'océan, et quand ils ont vu la terre nouvelle il n'y avait plus d'espoir ; ce n'était pas permis de revenir en arrière. Alors ils ont compris, tout est fini, ils se sont battus. Comme une dernière parade avant de s'attabler à la terre ; pour saluer la terre nouvelle et glorifier l'ancienne, la perdue. Ils voulaient mettre peut-être un point final à leur histoire, ils ne désiraient pas se tuer, mais, si cela se trouve, seulement se couper un peu, pour que l'un d'eux puisse dire : « Tu marcheras dans ce pays nouveau mais tu ne seras pas intact ! Moi je suis intact ! » Et simplement s'arracher un bras, ou peut-être un oeil ; pour que l'un crie à l'autre la victoire de la vieille haine sur la misère désormais promise. Comme si toute l'eau de la mer, depuis la dernière côte là-bas jusqu'aux

végétations salies de cette rade, s'était dressée en muraille pour les pousser à ce combat, de même que ce vent d'un seul coup allume, flambe et éteint le charbon sous le canari de bananes. Car la haine voulait qu'ils vivent l'un et l'autre : non pas que celui-ci ou cet autre meure, mais que l'un des deux assiste impuissant au triomphe du second. Quel triomphe ? D'achever le voyage sans un soupir, d'entrer avec toute la force dans le pays inconnu, et surtout, surtout de savoir que l'autre ne serait rien qu'un infirme sur cette terre, qui ne pourrait jamais la posséder, jamais ne la chanterait ; que cela était l'oeuvre du triomphateur ! Et le commandant monsieur Duchêne était certes capable de comprendre une pareille fureur : mais il connaissait le voyage, il ne soupçonnait pas que des haines pussent résister à la houle épouvantable du voyage ; que ces nègres sauraient encore trouver, non pas même la force mais le désir de se battre, après ces semaines de mort lente. Et il fut épouvanté d'une telle découverte : pensant du coup qu'il faisait vraiment commerce de bêtes, de bêtes fauves et non pas de dociles animaux domesticables.

Mathieu voulut d'un geste chasser le vent contre ses tempes : le garçon ne consentait pas à de telles explications, il n'entendait pas accepter des raisons si claires, si propres. Mais le vent qui monte ne peut être chassé ; – c'est cet arrivage, dit-il. Trop net. Trop simple. On voit la rade, le bateau, les nègres, tout clair et tranquille. Je ne peux pas !

Car il eût préféré entendre décrire, à une heure passé midi, la séance de fouet ; voir le maître d'équipage choisir avec soin un instrument efficace mais sans risques ; l'écouter consulter le coq sur la matière ou la forme (cuir large ou cuir rond, souple ou droit ; et le maître de nage intervenait : « Gare, si tu les estropies, tu y passes ; puis les rires, les deux esclaves ligotés au mâât dos contre dos, en sorte que le deuxième reçoit comme un écho des coups assénés à l'autre et qu'il ressent, attendant son tour, le tremblement du poteau, le choc du corps contre le bois. » chaque fois que le fouet tombe ; et les lanières qui ronflent, le halètement de l'exécuteur, les corps meurtris qui se tendent et soudain s'affaissent, le sang gicle, l'indifférence des marins habitués à pareil spectacle, qui s'affairent autour du lot, peut-être s'écartant légèrement de la trajectoire du fouet comme on s'écarte sur un chemin de la branche qui y pend, les deux nègres détachés, frottés de sel, de saumure et de poudre à canon, descendus dans les grandes gabarres, couchés sur le ventre à côté des autres qui ne les regardent même pas, et le silence, la profondeur tranquille du silence que seuls avaient ponctué les sifflements des fouets, le piétinement des pieds sur le pont, le bruit sourd des barques et des larges radeaux

contre le flanc gauche du navire ; enfin cette sale, croupissante activité qui répondait si bien à la tristesse de la pluie finissante, avec de loin en loin les éclats de voix qui bouffaient hors de la cabine, ou peut-être le léger grondement des vagues contre la boue du rivage, là-bas...

Car il eût préféré ô gabarre moi gabarre et il moi sur le ventre la poudre moi bateau et cogne sur le dos le courant et l'eau chaque pied moi corde glisser pour et mourir la rade pays et si loin au loin et rien moi rien rien pour finir tomber l'eau salée salée salée sur le dos et sang et poissons et manger ô pays le pays (« la certitude que tout était fini, sans retour : puisque la gabarre et les barques s'éloignaient du bateau, qu'il n'était même plus permis de s'accrocher au monde-bateau flottant ferme mais provisoire ; qu'il faudrait maintenant fouler la terre là-bas qui ne bougerait pas ; et dans le vide et le néant c'était comme un souvenir des premiers jours du voyage, une répétition des premiers jours quand la côte, maternelle, familière, stable, s'était éloignée sans retour ; oui le bateau regrette, malgré l'enfer de l'entrepont, parce qu'il n'était certes pas apparu comme un lieu irrémédiable, jusqu'à ce moment où il avait fallu le quitter ») et moi dos si loin loin il siffle qui monte il monte moi la force moi maître (« tres vite ho, les embarcations voguant à mi-chemin de la terre, cette main qui par un des sabords balança un paquet d'eau sale dans la mer, comme pour saluer ceux qui avaient définitivement quitté la Rose-Marie pour une existence inconcevable ; oui, ce geste familier, tellement familier, de ceux qui à l'escale nettoient leur bâtiment, et qui parut vraiment comme l'ultime paraphe dans le ciel lavé, du moins pour les deux ou trois parmi le troupeau qui avaient eu la force de regarder en arrière : l'ultime ponctuation, avec ce battement lourd de l'eau du lavage tombant dans la mer et ce râchement – ce cliquetis – du baquet contre le bois de la coque, puis encore le silence, le silence, le silence ») et moi boue sur le ciel avec quoi crier oho ! ho ! soleil vieux soleil dans la foule la mort accorde toi ici pour deux cents un bon lot toutes les dents vingt-deux ans une vierge la vierge sa mère ne peut rien inutile trop vieille sans la mère voici pour les champs un bon prix par ici au suivant regardez appréciez tâtez tâtez au grand jour sans secret et intact et santé et docile (« et bien sûr, les marins avaient frotté les corps de jus de citron bien vert et les corps avaient brillé, exhalant cette senteur acre d'acide mêlé de sueurs qui avait étourdi les affamés ; mais le vent d'est avait chassé l'odeur, il ne restait que la belle et neuve carnation ; de sorte que les acquéreurs – qui faisaient lécher par leurs vieux esclaves la peau des nouveaux arrivés – en étaient pour leurs frais, étant donné que même le goût de citron avait disparu, dilué dans les sueurs tièdes

et la crasse raclée et le sel de mer ») moi la fin sans espoir et visages visages des bêtes des cris des trous des poils mais sans yeux sans regard moi le vent et partir dans le fouet quand délire délire délire et -cria-t-il : « Même ! Est-ce que tu peux me dire comment ils avaient enlevé leurs fers, pour se battre ainsi dans tout le bateau ? »

Il réfléchit encore. « C'est des mensonges. Ils n'ont pas pu détacher les chaînes ! »

[...]

Celui qui tout d'un coup refusait de bouger. Garcin, fondateur de secte et authentique visionnaire. Tous témoins inentendus. Acteurs sans acte. Soleils tombés.

Tous ivres de n'avoir pas éprouvé la longue filiation dont Mathieu, pour l'avoir devinée puis, grâce à papa Longoué, approchée, d'une autre façon subissait l'ivresse. Et cette révélation de l'antan lui était comme une massue de lumière.

Alors il parlait – dans sa vision – au vieux quimboiseur, tant que celui-ci était encore visible sous les branchages du bois. Et : « C'est le vertige, disait-il, cette vitesse à tomber sans souffler sans parer dans tout de suite une lumière si solide, on bute dedans... » Car il eût préféré suivre tout en paix la longue et méthodique procession de causes suivies d'effets, la chronologie logique, l'histoire déroulée comme un tissu bien cardé ; voir tout du long la terre d'abord intouchée, dans cette solitude primordiale où ne frappait nul écho de l'ailleurs (où nul égaré ne débattait entre étouffer dans le feu clos ou partir pour la parade), puis, de manière suivie, avec les détails et l'accident du temps – le bois qui roussit et la roche qui devient labour -consigner le lent peuplement, l'étreinte calamiteuse par quoi ces « gens » et ce pays avaient mérité d'être inséparables, puis encore, et toujours par voie de logique et de patiente méthode, examiner comment un La Roche et un Senglis s'étaient isolés, ausculter ce moment, méditer pourquoi le sol qui leur fournissait richesse avait cessé de leur parler (si c'était parce qu'ils l'avaient toujours considéré comme un bien brut, un avoir qu'aucune folie de haine ou de tendresse ne forçait à risquer) et ensuite – mais là, en scrutant les nuances – étudier cet autre moment, quand ces « gens », sortis de la canne, lavés de son suint, commencèrent à devenir ce qu'on appelle gentil, au point que le premier imbécile de gouverneur venu – son costume flamboyant, le mépris affleurant imperceptible son regard tandis qu'il écoute une adresse fleurie – se croyait autorisé, après six mois d'exercice, à expliquer le pays, donnant (et pourquoi pas lui aussi après tant d'autres) dans l'in vraisemblable profusion de das et de doudous, de nounous et de nanas, qui constituait le fonds reconnu de la tradition. Et peut-

être aussi, oui, aussi, chercher la région profonde où tout ce cirque s'effondrait, c'est-à-dire l'endroit, le temps, le dessous misérable où étaient pourtant gardés saufs un couteau noir et quelques cordes, un vieux sac attaché à un bouton, la chaîne de vie et les os décolorés.

Oui, tout cela selon l'ordre et la progressive montée du vent dans le goulet d'acacias, tout cela raisonnable et concluant – au lieu que tout soudain il dérivait lui Mathieu dans ce pays comme nouveau à ses yeux, tout soudain voyant (pour la première fois depuis tant de siècles) ces maisons, bâties on dirait dans un autre univers, où les Larroche et les Senglis s'enterraient plus solidement que dans un à-pic de falaises ; tout soudain voyant Longoué (qui était entré à la nuit pleine dans la maison de M. de La Roche) et Louise (qui avait couru enfant sous les branchages des deux acajous) et les entendant crier qu'ils n'avaient aucun descendant : aucun du moins qui ait retrouvé le sentier devant les acacias.

Car il eût préféré ô présent vieux présent ô fané ô jour et accoré moi patience (« soudain, figées dans le bleu, les façades blanches, lointaines derrière les jardins ombrés, qui étaient tout ce qu'on pouvait deviner des Larroche ou des Senglis, de leur âme ou de leurs maisons : des drames glauques y stagnaient peut-être : un fils dégénéré l'heureux système des mariages n'ayant pas que du bon – qu'on enferme, ou une passion d'amour qui rancit dans la pénombre d'une chambre et n'ose plus courir dehors ni s'abattre en ravages sur les haies et les branches, ou c'est peut-être un enfant naturel, né d'une négresse, et auquel il faut songer à payer des études ») toi veilleur vieux veilleur écume à ta bouche et profond toi momie et rester ensoucheur enfoncer enterrer ô passé (« ni Familles certes ni Dynasties, la vieille rugueur dépolie, l'orgueilleux rêve dénaturé, ni ce bourgeonnement de forces cruelles qui avait noué sa force dans La Roche ou Senglis ou Cydalise Eléonor, mais l'indistinct, le grain de chapelet, le cousin casé à la Banque, le gendre commerçant du Bord de mer, tous englués dans la morne force exsangue et avide d'où la terre était retirée -mais lointains, évasifs, incapables certes de comprendre qu'une barrique peut renfermer le sel de la malédiction – et implacables, redoutés, gravé leur nom dans le registre de ceux qui par nature, par naissance, ont droit d'argumenter ») ô acacia moi terré jour tombé horizon ô passé toi pays infini le pays toi rocher, et : – « Tonnerre ! cria Mycéa, c'est cette fièvre qui revient au galop ! Elle monte dans ta tête. » Mathieu sourit, lui répondit (pendant qu'elle pointait les lèvres pour affirmer qu'il était vraiment sur la mauvaise pente) : « Non, non. C'est toutes ces feuilles de vie et de mort qu'il faut laisser pourrir maintenant. »

Et puisque s'ouvraient en effet d'autres chemins, puisque cette ombre de la case ne l'appelait plus là-haut mais au contraire allait peut-être (ramenant le passé dans le présent fébrile) désormais conduire et aider chacun sur les terrains alentour, Mathieu réapprit ce que Mycéa disait être « la civilité ». Cette sauvagerie de caractère qui l'avait si longtemps éloigné du commun des gens, il connut qu'elle s'était fortifiée dans l'inquiétude et le désarroi : déjà elle cédait, non certes dans l'éclat d'un clair savoir, mais au moins dans l'ivresse de ce qu'il avait lui-même appelé « une lumière si solide », et qui était révélation. Mycéa l'encourageait à recommencer l'apprentissage de la vie réelle.

BIBLIOGRAPHIE

- Ben Jelloun, Tahar, *L'enfant de sable*, Paris : Seuil, 1985.
- Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Présence africaine, 1983.
- , *Une tempête*, Paris : Seuil, 1987.
- Chaulet Achour, Christiane (dir.), *Dictionnaire des écrivains francophones classiques, Afrique sub-saharienne, Caraïbe, Maghreb, Machrek, Océan Indien*, Paris : Honoré Champion, coll. « Champion Les dictionnaires », 2010.
- Combe, Dominique, *Les littératures francophones*, Paris : PUF, 2010.
- Djebar, Assia, *L'amour, la fantasia*, Paris : Gallimard, 1985.
- Gamaleya, Boris, *Vali pour une reine morte*, Saint-Denis-la-Réunion, 1986.
- Glissant, Edouard, *Le Quatrième siècle*, Paris : Gallimard, 1997.
- Chamoiseau, Patrick, *Texaco*, Paris : Gallimard, 1992.
- Kourouma, Ahmadou, *Les soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1995.
- Labou Tansi, Sony, *La vie et demie*, Paris : Seuil, 1998.
- Maalouf, Amin, *Le rocher de Tanios*, Paris : Grasset, 1996.
- Marimoutou Carpanin et alii, *Anthologie de la littérature réunionnaise*, Paris : Nathan, 2004.
- Senghor, Léopold Sédar, *Ethiopiennes*, Paris : Seuil, 1956.

Anthologie de la littérature francophone

Petr Vurm

Vydala Masarykova univerzita v roce 2014

1. vydání, 2014

Sazba: ASTRON studio CZ, Veselská 699, 199 00 Praha

ISBN 978-80-210-7092-9